N° 961 49e Année T. CCLXXXV 1er Juillet 1938

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
ADMINISTRATEURS :
GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD



PRIX DU NUMÉRO

France, Prix : 10 francs **f postal, 7 fr. ; plein tarif, 8 fr. 50**

ONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

1er Juillet — 1er Août 1938

1er Juillet — 1er Août 1938 Tome CCLXXXV

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

LA RÉVOLTE DES NATIONALITÉS DANS LA RUSSIE DE 1905

—

Trente-trois ans nous séparent aujourd'hui de la révolution russe de 1905. L'opinion publique occidentale ne fut pas toujours renseignée très exactement sur les causes et les variations de cette révolution aux aspects fort divers.

Cette révolution, dont le caractère dominant fut un soulèvement social ne laissa pas d'entraîner aussi des mouvements nationaux des peuples opprimés. Assez confusément, sans doute, elle fut pour beaucoup des nationalités opprimées par la Russie tsariste, Pologne, Finlande, Ukraine, Géorgie, etc., l'occasion de se libérer d'une sorte de joug étranger. Nationalisme et socialisme voisinent ou se mêlent dans les revendications révolutionnaires à cette époque. Il était naturel que souvent, de peuple écrasé à peuple écrasé s'établissent des liens secrets et une solidarité dans la révolte.

Les révolutionnaires polonais, patriotes avant tout, ont été parmi les premiers à déchaîner la révolution de 1905. Parmi ceux-ci, un homme apparaît avec un éclat exceptionnel, tant par sa force de caractère que par sa froide lucidité dans la décision; c'est Joseph Pilsudski.

De plus en plus, les événements de 1905 le montrent au premier rang des conspirations et des révoltes. Il est assez significatif de le voir tenant les fils des complots les plus divers.

Les épisodes que nous allons ici rapporter nous montrent le futur maréchal de Pologne en relation directe avec les révolutionnaires de toute la Russie, avec les révolutionnaires géorgiens, notamment.

La Pologne et la Géorgie sont séparées par une telle immensité géographique, et aussi par une telle différence de traditions historiques et de culture, qu'on a peine à les imaginer reliées, par-delà l'espace et la diversité, dans une communauté d'aspiration et d'action.

Tel fut cependant le cas, durant la première révolution russe de 1905 et durant la période qui la précéda immédiatement. La Géorgie était un pays opprimé et se retournait vers tout pays souffrant de l'oppression. Sur ces rapports entre la Pologne et la Géorgie, l'extrême obligeance de M. Eugène Gueguetchkory, ancien président du Conseil de Transcaucasie et ancien ministre des Affaires Etrangères de Géorgie, m'a permis de consulter ses souvenirs et a mis à ma disposition des documents inédits. Leur mérite principal est peut-être de nous montrer une phase encore insuffisamment étudiée du rôle de Joseph Pilsudski comme révolutionnaire polonais en Russie.

Pour en bien comprendre l'intérêt rappelons la nature souvent mal élucidée de cette première révolution russe en l'année 1905. Les énergies qu'elle souleva, l'héroïsme qu'elle suscita étaient d'ailleurs masqués au reste de l'Europe par la vigilance de la censure russe et les influences toujours possibles sur la presse étrangère.

La seconde révolution russe a révélé à la plupart des Européens une Russie qu'ils ne soupçonnaient pas. Elle est pourtant moins opposée qu'on ne le pense d'ordinaire à la Russie des tsars. Elle ne s'oppose vraiment qu'à la légende constituée autour de celle-ci par des soucis diplomatiques ou sentimentaux. Les nations qui recherchèrent l'alliance russe pour des raisons de sécurité ou d'impérialisme, l'Allemagne d'abord, la France ensuite, la considéraient ou s'efforçaient de la considérer comme une nation comparable aux autres. Elles lui prêtaient une unité et une solidité fictives. Elles méconnaissaient volontairement l'extrême hétérogénéité des peuples ras-

semblés sous un même despotisme. On n'y cherchait que des motifs de pittoresque. Certes, assez de voyageurs avaient parcouru le vaste empire pour en reconnaître la variété ethnique; mais précisément on n'y discernait que des différences de langue, de mœurs et de races, alors qu'il aurait fallu y distinguer surtout des différences de *nations*.

A beaucoup d'égards, la révolution de 1905 fut une succession de soulèvements nationaux, et, à plus d'un égard aussi, celle de 1917 a conduit à une brutale tentative d'unification, très proche des vœux et des méthodes d'un Nicolas Ier ou d'un Alexandre III. En ce sens, il y aurait une opposition bien fondée entre ces deux Russies, la tsariste et la soviétique, du moins tant que l'on pourra croire à la solidité de cette unification nouvelle. Que d'ailleurs la Russie moderne ait repris ici la tradition de l'ancienne Russie, il nous suffira pour le prouver de rappeler les luttes incessantes du tsarisme contre les Ukrainiens, les Polonais, les Finlandais, les Géorgiens, les Baltes. La lutte sans doute ne revêt pas toujours la même forme, violente là et hypocrite ici, recourant tantôt à l'oukase et tantôt aux armes, passant toujours facilement de l'un à l'autre et révélant à l'observateur attentif quel bouillonnement de nationalismes exaspérés ne cessait de s'agiter sous la surface unitaire et imposée par l'oppression. Mais que demeurent encore dans la Russie moderne le même caractère de diversité ethnique et de morcellement régional en dépit des unifications les plus féroces ou en dépit d'autonomies hypocrites, c'est ce qui est attesté par la proportion des peuples étrangers à l'intérieur de la Russie : il y a 60 millions de non Russes en U. R. S. S. contre 95 millions de Russes authentiques.

La Russie tsariste pouvait donc se prêter à la vieille comparaison de la chaudière près d'éclater, comparaison d'autant plus juste qu'il y manquait la soupape de sûreté. Le régime impérial était marqué d'un despotisme qui semble avoir passé à peu près tel quel, et même nuancé d'une cruauté plus évidente, dans le régime actuel de la Russie. Si nombre d'Etats dictatoriaux modernes se sont

efforcés d'imposer à tout un peuple une sorte de doctrine officielle de la pensée, de religion nationale, la Russie des tsars, de nouveau imitée en ceci par la Russie des Soviets, les avait de beaucoup précédés dans cette voie. On a certainement oublié, tant l'histoire a fait de bonds en ces dernières années, le rôle dominant que joua sous Alexandre III et que continuait de jouer à la veille de la révolution russe de 1905 le procureur général du Saint-Synode Constantin Petrovitch Pobiedonostsev.

Pour tous les Russes libéraux de l'époque, il représentait l'incarnation vivante de toutes les tyrannies politiques, religieuses, intellectuelles. Il est particulièrement significatif, car il a laissé des œuvres dont quelques-unes traduites en français et qui ne sont pas sans valeur. Théologien et juriste, Pobiedonostsev pourrait se rapprocher des traditionalistes de tous pays, de Joseph de Maistre ou de Hobbes par exemple, si un trait de sa doctrine n'apparaissait comme essentiellement russe à l'époque et, dirions-nous dans la nôtre, préfasciste : la volonté d'obtenir l'unité de pensée par la seule contrainte.

Même l'Inquisition d'Espagne n'aurait pas soutenu une telle doctrine sans réserves. Elle permet de comprendre froidement et sans même vouloir la juger moralement ce qui fit l'illusion et la faiblesse des rêves despotiques de Nicolas Ier, d'Alexandre III ou de Pobiedonostsev lui-même. Elle part d'une méconnaissance des réalités concrètes, directes, de celles dont Maurice Barrès disait qu'elles ont l'évidence du coup de bâton ou de la pièce de cent sous. Elle méconnaît notamment la persistance et même l'exaspération d'un sentiment national sous l'oppression. Il est remarquable que dans l'histoire le « problème des minorités » qui tient tant de place dans les préoccupations contemporaines de l'Europe n'apparaît que chez les peuples qui n'usèrent à l'égard de ces minorités que des moyens coercitifs.

Certes, ceux-ci sont à l'origine de toutes les conquêtes, de tous les agrandissements de territoire. La France en usa vis-à-vis du Languedoc et de la Provence et aussi vis-à-vis de la Bretagne et de la Lorraine, l'Angleterre

les pratiqua en Irlande, mais ils ne furent pas leurs seuls moyens de domination et surtout de persuasion. Quand l'Angleterre, en face de l'Irlande, perdit sa traditionnelle sagesse et prétendit pendant trois siècles gouverner par le seul arbitraire, on sait à quel résultat elle fut amenée. Quand l'Allemagne, vis-à-vis de l'Alsace, usa avec un peu moins de rigueur des procédés qu'elle employait en Pologne en parfait accord avec la Russie, on sait aussi quelle exaspération du sentiment français lui répondit. Bref, la violence, en matière d'annexion de peuples, est peut-être un procédé initial indispensable, il ne saurait devenir un moyen permanent de gouvernement. La Russie le considérait comme tel et s'en servit comme seul effort pour maintenir sous un joug despotique des peuples dont elle était ouvertement détestée.

Ce poids d'une contrainte brutale déguisée en légalité et régnant par la vigilance d'une police redoutée est peut-être ce qui a marqué le plus profondément la Russie d'avant-guerre. Toute une littérature est sortie des souvenirs de proscrits ou de déportés, des récits de leur souffrance. Le despotisme appelait la révolte, la révolte en retour appelait la répression. Les diplomaties européennes qui avaient besoin de faire figurer dans leur calcul la Russie en lui conservant une apparence de nation stable, ne tenaient aucun compte de ce cycle d'enfer en lequel la Russie cependant n'avait cessé de vivre. Ses alliés et ses adversaires s'obstinaient pareillement à imaginer la Russie dans une unité nationale dont elle ne possédait que le nom. Cet empire soumis à une autocratie unique était fait d'une diversité de peuples. Le régime n'ayant su leur conférer l'unité spirituelle, ils faillirent la recevoir de leur révolte commune.

En effet, à l'intérieur de l'empire qui les assemblait sans les confondre, Pologne, Géorgie, Finlande, Ukraine n'auraient guère été que des pays rivaux, divisés les uns contre les autres par leurs besoins économiques et leur désir d'indépendance; mais, dressés contre l'oppression commune, un même sentiment finissait par les faire communier dans une sorte de patriotisme négatif : la haine

du régime chez tous et chez quelques-uns la haine d'une fausse patrie usurpatrice les obligeait à détester en commun tout ce qu'on prétendait imposer à leur amour. Entre ces peuples désunis, une union nouvelle naissait de la passion révolutionnaire.

Précisément, cette sorte de séparatisme anti-national et de fédéralisme d'opposition ne se trouvèrent jamais aussi accusés qu'en cette année 1905 qui vit se produire en Russie comme une répétition générale de la révolution de 1917. La guerre russo-japonaise n'était point terminée : on pouvait déjà prévoir qu'elle s'achèverait en un désastre. Impopulaire parce que le besoin de réformes urgentes empêchait les plus patriotes de s'intéresser à des expansions territoriales, elle devenait de plus en plus odieuse au fur et à mesure qu'elle attestait davantage de folles imprévoyances et de criminelles gabegies. Polonais, Géorgiens, Tartares, Ukrainiens, Finlandais, Esthoniens, Lettons, sentirent moins à ce moment leurs différences ethniques que leur commune infortune. Il se créa entre eux la grande solidarité de la Révolution. Sans doute quelques Russes demeurèrent à la fois patriotes et révolutionnaires, membre d'une Russie une et indivisible avant de l'être de sociétés secrètes, mais ceux-là mêmes furent obligés au moins de pactiser avec les ennemis intérieurs de la Russie. C'était pour eux le seul moyen d'abattre le tsarisme.

La Russie de 1905, au moment où éclate la Révolution, offre donc comme deux visages : l'un tout illusoire et qui n'est qu'un masque, celui de la Russie officielle toute en espoirs de victoires et en prières commandées, l'autre recouvert par le précédent, mais dont les traits commencent à percer le déguisement et qui est une sorte de fédération secrète de peuples opprimés et de sujets insurgés.

La Révolution voulue par tous était-elle interprétée par tous de la même manière? C'est peu probable si l'on confronte les écrits de Lénine par exemple et les mémoires de Joseph Pilsudski. Celui-ci avoue avec désinvolture dans ses souvenirs d'un révolutionnaire qu'il accepta le marxisme orthodoxe comme un instrument provisoire-

ment utile. On sait du reste qu'au moment même de la Révolution, Pilsudski et ses amis avaient rompu avec le pur socialisme et avaient constitué un parti socialiste polonais qui à côté de l'idéal révolutionnaire proclamait très haut son dessein de libérer la patrie. Les purs, ceux qui plus tard constituèrent l'état-major du bolchevisme, étaient assez peu complaisants à ce genre d'équivoque et aux compromissions qu'elles entraînaient, mais les futurs « mencheviks », les socialistes relativement modérés, qui composaient alors le gros des troupes révolutionnaires, se montraient, au contraire, pleins de complaisances opportunes. L'union pour un but immédiat : le renversement du tsarisme paraissait à tous pouvoir utilement s'abriter sous un drapeau rouge. Beaucoup, et les socialistes polonais étaient du nombre, ne l'acceptaient que dans l'attente du drapeau national.

§

Si cette Révolution de 1905 a échoué, n'oublions point cependant qu'elle a préparé les voies de la seconde. Bien des hommes qui en 1917 seront des réalisateurs y font leurs premiers essais, leurs premières armes et de ce nombre bien avant 1917 fut Joseph Pilsudski. D'autre part, si une Union des Républiques Soviétiques a pu refaire l'unité russe en conservant sous son joug des peuples, tels les Géorgiens et les Ukrainiens, qui avaient manifesté violemment leur volonté d'indépendance, elle a dû cependant ratifier certains vœux des révolutionnaires de 1905, l'indépendance de la Pologne notamment, et celle des pays baltes et celle de la Finlande. Tout épisode de cette révolution de 1905 garde donc un intérêt d'actualité pressante, car il nous aide à comprendre la structure nationale de la Russie moderne, à discriminer ce qui y constitue l'élément proprement national et ce qui y demeure de nations opprimées.

La Géorgie qui est rentrée de fort mauvais gré dans l'orbite de la puissance russe peut et doit être comptée parmi ces nations opprimées, artificiellement rattachées au nouvel empire. En 1905, l'ensemble de la population

et surtout par désir d'indépendance nationale était rallié aux doctrines révolutionnaires. Elle faisait donc partie de cette conspiration des peuples opprimés.

Parmi ceux-ci, la Pologne, la Finlande, la Géorgie pouvaient revendiquer une antique noblesse. La Pologne avait été le rempart de l'Europe contre l'invasion turque et celui de la culture latine contre les prétentions teutoniques. Elle avait été aussi l'alliée de la France dans la crise révolutionnaire et son glorieux compagnon d'armes durant les guerres de l'Empire. Enfin, durant le temps même de l'assujetissement, les tragiques soubresauts de ses insurrections avaient au moins sauvé l'honneur si elles n'avaient réussi à reconquérir l'indépendance. De quel œil attentif elle suivait chaque mesure de décomposition de l'empire des tsars, c'est ce qu'il n'est guère besoin de dire. En 1904, un homme venait de se camper parmi les premiers chefs de la révolte; c'était Joseph Pilsudski. Sa biographie est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler. Ce qui importe plutôt,c'est d'évoquer l'atmosphère où sa volonté avait réussi à dresser sa personne. De révolutionnaire passionné, mais mêlé à des mouvements qui semblaient le devoir dépasser, Pilsudski en était venu peu à peu à faire figure de chef national. La fondation du parti socialiste polonais avait couronné cette évolution. Pilsudski pouvait sans quitter les attaches révolutionnaires se présenter en homme d'Etat. Dès ce moment, le meilleur, le plus actif de la Pologne se trouve groupé autour de lui. Il n'est point parmi les autres chefs révolutionnaires un simple émissaire de parti, il peut se présenter comme un conducteur de peuple.

Il connaissait le désordre fondamental de la Russie et entendait obstinément tirer parti de ce désordre pour le bien de son pays. Il devait ainsi se précipiter dans la révolution de 1905, mais non pas seulement en soldat, dès ce moment en diplomate, en négociateur, en homme d'Etat.

Pilsudski soucieux de l'action comprit que les patriotes polonais devaient conclure une alliance avec les révolutionnaires russes ou sujets russes révoltés contre leur

patrie ou contre l'empire usurpateur. Il accepta donc le marxisme, provisoirement, sans trop chercher, nous dit-il lui-même, à discuter ses principes. Plus tard, et peu de temps avant 1904, — il comprit avec quelques amis que l'internationalisme marxiste se conciliait mal avec les désirs d'indépendance polonais et, sans sacrifier son socialisme, il le retrancha de l'orthodoxie marxiste. Il constitua le parti socialiste polonais, à la fois révolutionnaire et patriote, et qui, par son intelligence des besoins populaires, son sens de l'action directe et l'héroïsme de son chef tint vite la tête de l'opposition dans la Pologne annexée à la Russie.

La Pologne est donc en armes, en guerre contre l'usurpatrice russe et ceci, moralement parlant, bien avant que sa révolte ne se produisît au plein jour. Mais il en est de même en Finlande, en Géorgie, dans maintes autres régions de l'empire russe. Seulement plus la tradition nationale est respectée et forte, plus vigoureuse aussi est la révolte. Il est naturel que la Pologne alliée à tous les révolutionnaires de Russie s'intéresse spécialement à ceux dont le sort, l'espoir et le passé présente quelque analogie avec les siens.

Tel est le cas des révolutionnaires géorgiens. Eux aussi sont des patriotes autant que des socialistes, eux aussi ont derrière leur action pour l'autoriser, pour la soutenir, une antique tradition nationale. De race illustre — la méditerranéenne — les Géorgiens composaient un Etat d'Asie Mineure mentionné par les rois d'Assyrie dans leurs inscriptions dès les XI[e] et XII[e] siècles avant Jésus-Christ. Forcés de fuir leur patrie au VII[e] siècle devant l'invasion cimmérienne, ils vinrent chercher au Caucase de nouvelles terres et s'installèrent dans leur patrie actuelle. L'expédition de Pompée en Asie Mineure les plaça sous la domination romaine et leur assura le bienfait d'une civilisation latine. Au II[e] siècle après Jésus-Christ la prédication d'une femme leur apporta l'évangile et la Géorgie devint totalement chrétienne sous le règne du roi Milan au IV[e] siècle. Mais la Perse vint alors détruire l'obédience qu'elle sollicitait de Byzance. Si une

partie resta byzantine sous le nom de Laziki, toute la région orientale devint persane et plus ou moins convertie à l'admiration du feu. De la domination persane, la Géorgie passa sous la domination arabe au VIIe siècle. Au VIIIe, le déclin du Khalifat permit à la Géorgie de reconquérir son indépendance, mais malheureusement elle se fragmenta en petits royaumes, eux-mêmes morcelés en féodalités rivales. Après les horreurs de l'invasion mongole, des rois énergiques, à la fin du moyen-âge, au XVe siècle parvinrent à rétablir l'unité du royaume. A cette époque, pour le plus grand dommage de la Géorgie l'empire perse s'était reconstitué et entrait en rivalité avec le nouvel empire turc. Placé entre ces deux despotismes redoutables, la Géorgie devait malgré elle choisir. Au XVIe siècle la Géorgie orientale accepta la domination perse, mais pour se révolter sans cesse contre elle, tandis que la Géorgie occidentale se soumettait aux Turcs. Au XVIIIe siècle, le protectorat de la Perse devint plus humain et respecta, favorisa même les traditions proprement nationales de la Géorgie. Pour le malheur de celle-ci la Russie sous Catherine II sut la duper de ses promesses, lui laissa croire que son amitié serait plus favorable encore à son autonomie. En 1801 la Russie brutalement fit entrer ses troupes dans le royaume allié et l'annexa sans autre forme de procès. De vaines insurrections ne purent ensuite dégager la Géorgie de la tyrannie russe.

Qu'on nous pardonne un raccourci si schématique d'une histoire dont le brillant et le pittoresque mériteraient un tout autre exposé. Nous n'en voulons retenir que certaines causes de sympathie entre la Pologne et la Géorgie au moment de la Révolution russe. La Géorgie, nation restreinte mais opiniâtre — pour vivre avait dû accepter certaine vassalité, mais elle conservait intacte un passé de gloire, une vie spirituelle indépendante, une autonomie de civilisation. La Pologne qui, au plus haut point, avait connu par ses armes et ses monarques l'indépendance totale, par ses poètes et ses penseurs la plus haute gloire spirituelle, comprenait dans la Géorgie sa volonté de dignité et de fierté.

Peut-être faut-il s'arrêter à cette formule. La Russie de 1904 à la veille de sa première révolution représente un ensemble de civilisations autonomes qui n'ont pu ou que l'on n'a su fondre en une civilisation commune. Ce qui est vrai de la Pologne et de la Géorgie l'est à des titres divers de la Finlande, de l'Ukraine, etc... Pour chacun de ces peuples, on pourrait tracer le même raccourci historique que nous esquissions pour la Géorgie; en chacun d'eux on retrouverait à peu près identiques des aspirations de nations opprimées. La Russie de 1904 est donc une vaste fermentation d'éléments ethniques et intellectuels entre lesquels la seule union ne peut se réaliser que d'une manière négative et s'exprimer que par une haine générale du régime subi.

Cette unité spirituelle d'ordre révolutionnaire nous venons d'en noter le caractère doctrinal assez vague. Le marxisme n'y est souvent qu'un prétexte à des volontés de réformes et à des desseins nationalistes. Toutefois, il convient d'accorder aux purs marxistes de Russie une énergie tenace dans leur lutte contre le régime.

Si leur fanatisme et peut-être plus encore la rigueur simpliste de leurs idées les éloignent étrangement de ce qui fut le socialisme de Joseph Pilsudski ou le nationalisme assez précis de l'Ukraine, il leur reste le mérite d'avoir su pratiquement organiser la résistance au tsarisme, d'avoir courageusement payé de leurs personnes, d'avoir été de 1860 à 1905 les révolutionnaires redoutés à la légende à la fois héroïque et terrifiante. Tous ceux qui veulent lutter efficacement contre l'ennemi commun, c'est-à-dire le régime impérial, sont tenus de suivre leur exemple. Les Polonais ou les Finlandais, les Ukrainiens ou les Géorgiens, par pur patriotisme sont contraints eux aussi aux méthodes terroristes des sociétés secrètes. Affinité de méthode, affinité de but immédiat, il n'en faut pas plus pour que les diverses sociétés secrètes, purement marxistes ou socialistes et patriotes à la fois, finissent par ne plus former sur le sol russe qu'un vaste réseau continu. Ici l'on cède un peu sur le socialisme, et là sur le nationalisme. Tous sont d'abord des révolutionnaires, à qui le

désir de renverser le régime finit par composer une sorte de patrie négative.

Telle est la structure de cette Russie à la fois traquée et proliférante dès l'année 1902. Un document de haute importance en montre l'un de ses plus curieux aspects. En cette année même, une revue éditée en Suisse, organe du Groupe social révolutionnaire et intitulée la *Liberté, journal pour les ouvriers,* demanda, quoique russe, et composée par des Russes, au parti socialiste polonais d'exprimer ses vues sur le régime tsariste en Pologne. Le parti socialiste polonais chargea Joseph Pilsudski de les traduire et l'on peut ainsi lire dans cette revue de révolutionnaires russes un admirable réquisitoire contre le régime russe, fait d'un point de vue exclusivement polonais et qui est l'œuvre du futur maréchal. Il a pour titre les *Tyrans de la Pologne* et analyse avec une lucidité froide les procédés systématiques d'oppression et de contrainte dont la Russie usait à l'égard des Polonais. Pilsudski y insiste sur la grandeur et la valeur, parfois méconnues, de l'insurrection de 1863. Cette insurrection, à laquelle Pilsudski a par la suite consacré maintes pages admiratives et pathétiques, fut en fait méconnue dans l'Europe occidentale, à l'époque même où elle se produisait. Un Français, ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III, Drouyn de Lhuys, en 1863, y vit clair et proclama l'abjection des persécutions russes et l'intérêt de la France et de l'Europe à s'y opposer. Napoléon III eût été de son avis, comme nous aurons l'occasion de le dire ailleurs, mais sa propre volonté était combattue par la partialité d'un Montebello, ambassadeur de France en Russie, ou d'un Thouvenel, ou même d'un Billault, qui firent, eux, systématiquement, le jeu de la Russie.

Un recueil de documents concernant cette insurrection de 1863-64, édité par le Ministère des Affaires Etrangères de Pologne et dont la mise en valeur est due à M. Adam Lewak, nous donne sur cette insurrection des vues nouvelles et de la plus haute importance.

Une conjuration fut tramée entre le Caucase et la Pologne insurgée. Une flotte polonaise aurait gagné la

Mer Noire sur les côtes caucasiennes et son apparition eût été le signal de l'insurrection. Le drapeau polonais devait flotter sur ces rives et rallier à lui les populations géorgiennes et autres. Une attaque de la flotte russe était prévue, bref, une importante diversion des forces russes pouvait laisser aux frontières polonaises la victoire des insurgés et entraîner d'autres insurrections des peuples opprimés par la Russie.

Des commandes de navires furent opérées en Angleterre et en France. Un capitaine français, Magnan, tempérament de corsaire, d'une audace légendaire, conduisit même un bateau avec des légionnaires polonais dans les eaux de la Mer Noire; mais l'insuffisance des moyens pécuniaires fit échouer cette expédition, d'autres bateaux n'ayant pu suivre le premier.

Cet épisode peu connu montre que, dès 1863, la sympathie entre la Pologne et la Géorgie était opérante et agissante. On conçoit que l'intérêt porté par Pilsudski à cette insurrection ait éveillé sa propre sympathie pour le peuple géorgien. Cette attirance des deux peuples n'était du reste qu'un aspect des enthousiasmes que souleva dans le monde entier l'héroïsme exceptionnel des Polonais insurgés. Nous savons aujourd'hui grâce à ce récent recueil : *l'Activité diplomatique polonaise* de 1863-64, les noms des Français de hautes classes qui proposèrent leur service à la cause polonaise.

Mais cette insurrection fut un échec parce qu'entre autres causes, elle n'eut guère d'échos auprès du peuple russe.

Pilsudski note, entre autres caractères de cette insurrection, que l'hébétude où le gouvernement des tsars savait à ce moment tenir son propre peuple empêchait l'ouvrier et le paysan russe de pouvoir non seulement manifester, mais même ressentir la moindre compassion pour les Polonais. L'étude à la fois violente et mesurée était composée dans le dessein d'intéresser la révolution russe elle-même au sort de la Pologne. Car cette révolution chacun la sentait venir et un révolutionnaire comme Pilsudski, par le jeu de ses ententes secrètes dont nous

avons parlé, en connaissant tous les ressorts, pouvait en pénétrer tous les rouages.

Néanmoins sur les collusions directes de groupes révolutionnaires à groupes révolutionnaires qui signifient souvent collusions de peuples à peuples, les témoignages sont rares et c'est ce qui donne leur particulière importance aux sources que M. E. Gueguetchkory a bien voulu me communiquer.

Son récit nous replace à Moscou en l'année 1904, à la fin du mois de novembre, à la veille immédiate de cette première révolution dont, redisons-le une dernière fois, le caractère est plus nettement national que celui de la seconde. Il nous introduit dans l'une de ces réunions secrètes qui par des miracles de précautions et de persévérance réussissent à dépister les surveillances policières. Ces réunions étaient organisées par les Fédérations régionales des étudiants révolutionnaires, car les étudiants à ce moment étaient presque à la tête de la Révolution et donnaient vigueur et doctrine au mouvement ouvrier et paysan.

C'est le soir et, sans trop se flatter de romantisme pittoresque facile, l'on peut imaginer sur les visages assemblés les mêmes expressions de résolution froide nuancée d'inquiétudes. Deux hommes sont accueillis : l'un d'eux surtout nous intéresse. Il est âgé de trente-huit ans environ, porte une courte barbe; les yeux, sous les sourcils épais, luisent de courage et d'ironie. Un étudiant en médecine, qui fait partie du groupe, le nomme à M. Gueguetchkory de son nom de guerre, — le mot ici prend son véritable sens : *Viator*. Nous pouvons le nommer de son vrai nom Joseph Pilsudski. Il est arrivé en Russie en dépit de toute surveillance. Le voici à Moscou même; au centre du pays ennemi, ayant déjoué toutes les précautions gouvernementales. Il a voulu, malgré l'impossibilité apparente, venir étudier sur place le mouvement révolutionnaire et les chances qu'il offre pour l'avenir.

Dans ce milieu, il est connu comme un des grands artisans de la Révolution en marche. Viator est de cette Révolution l'un des plus fidèles et des plus énergiques par-

tisans. Tous les épisodes de sa vie de révolutionnaire, qui vont bientôt se fondre avec la prodigieuse carrière de l'homme d'Etat et du chef militaire, suffisent à l'entourer déjà d'une héroïque légende. Chacun des délégués, qui de l'Ukraine, qui de la Finlande, qui de la Géorgie, fait un rapport sur la situation de son pays, sur le degré d'intensité atteint par l'exaspération contre le régime, sur les moyens dont il dispose pour en tirer le bénéfice. M. Gueguetchkory parle de la Géorgie. Il la montre prête au soulèvement armé. Il indique le nombre des soldats éventuels de la Révolution, les facilités dont ils disposeront et aussi les obstacles qui restent à surmonter; le tout avec un maximum de précision possible, requise dans ces rapports par la fédération révolutionnaire elle-même. Il donne des noms, des chiffres, des dates approximatives. Mais ce n'est pas encore assez net pour celui qui sera un jour l'un des plus précis hommes de guerre et l'un des plus sagaces calculateurs en politique. Viator à la fin du rapport s'approche de M. Gueguetchkory, lui demande des précisions nouvelles, engage avec lui un long entretien sur les ressources et le potentiel révolutionnaire de la Géorgie, examinée de la façon la plus minutieuse. M. Gueguetchkory nous dit combien cette conversation avec Joseph Pilsudski suscitait instantanément le sentiment d'admiration morale et intellectuelle et pour le caractère et pour l'esprit de l'homme, tel déjà qu'il devait toujours se révéler : poète par l'envolée de l'imagination, technicien par le souci du débat exact, et ces deux qualités dominées par une audace souriante où apparaissait en même temps un penseur et un chef.

Ainsi de la Pologne à la Géorgie, mesurons par la pensée l'étendue sur la carte, une même volonté d'abattre le régime et de libérer les vertus nationales rassemblait ces échantillons de peuples si divers. Rassemblement qu'il est indispensable de connaître pour comprendre la portée et l'influence ultérieure de cette révolution russe de 1905 dont on fut trop porté en France à enregistrer simplement l'échec.

La désagrégation sociale de 1905 devait être précédée

d'une désagrégation nationale. Cette désagrégation nationale n'aurait pas été possible sans le coup de bélier porté par le marxisme à l'édifice centralisateur du tsarisme. Une doctrine vaut souvent plus par sa nature équivoque, qui lui permet d'assembler à son service un faisceau de haines, que par un excès de rigueur logique qui peut, au contraire, en détourner les esprits. Si le marxisme s'était présenté en Russie avec l'apparence systématique et froide qu'un Jules Guesde, en France, s'était efforcé de lui donner, on peut affirmer à coup sûr qu'un Pilsudski, non plus qu'un Jordania, révolutionnaire géorgien, ne l'eussent utilisé pour leurs fins nationales. Utilisé ou simplement concilié avec ces fins nationales qui s'imposaient à leurs aspirations révolutionnaires. Mais, devenu rassemblement des haines communes et par conséquent devenu élastique, sinon complaisant, le marxisme permettait et même favorisait les alliances de peuple à peuple contre l'ennemi commun et permettait aux Russes patriotes de se leurrer d'un espoir révolutionnaire alors qu'ils travaillaient de fait contre l'intégrité nationale.

Tout a changé et pour des raisons dont l'exposé dépasserait le cadre de cette étude, avec la seconde révolution russe, celle de 1917. Notons seulement que, commencée devant l'ennemi, obligée de conclure une paix plus qu'onéreuse avec l'Allemagne pour poursuivre son œuvre en relative sécurité, il était naturel que, par un jeu de réaction fréquent dans l'histoire, elle se montrât ensuite âprement nationaliste et centralisatrice et que par l'effort même de ses origines, elle s'appliquât à réparer férocement les désunions nationales qui avaient favorisé son éclosion.

§

Le second témoignage dont M. Gueguetchkory veut bien me faire part nous introduit cette fois à l'intérieur de la Douma constituée après la première révolution russe, et va nous révéler encore un nouvel aspect de Joseph Pilsudski.

Nous sommes au lendemain de l'échec. Comme la

Pologne, comme la Finlande, la Géorgie s'est soulevée et, là comme ailleurs, la répression fut impitoyable. Les affirmations que M. Gueguetchkory avaient données à Pilsudski lors de leur entretien en réunion révolutionnaire se vérifièrent point par point. Pendant un an, durant tout 1905, la Géorgie et le Caucase conquirent et maintinrent leur indépendance par les armes, chassant le vice-roi, l'armée régulière et révélant un courage exceptionnel. Les troupes russes eurent finalement raison du courage géorgien.

Comme la Pologne et la Finlande, la Géorgie dut repasser sous le joug.

Une Douma assez timide encore fut pourtant le fruit de la Révolution russe de 1905 et, si on l'examine avec le recul de l'histoire, ce fut un résultat déjà fort appréciable.

Appréciable parce que le peu de liberté qui était accordée à la tribune portait néanmoins à la connaissance de l'Europe, faisait franchir aux murailles russes, la cause des peuples opprimés. Appréciable, parce que, sur un autre plan, plus légal, si l'on peut ainsi parler, couvert d'une apparence parlementaire, l'action révolutionnaire continuait de s'exercer et se trouvait même renforcée par ce que nous appellerions le jeu des couloirs.

En 1909, après la dissolution de la première et de la seconde Douma, la troisième Chambre russe avait pu, en dépit des pressions et des contraintes gouvernementales, maintenir une opposition assez forte contre le régime. M. Gueguetchkory, député socialiste de Géorgie, faisait partie de cette opposition. Mais il nous le confiait luimême, soit par l'effet de la morne résignation qui suit toujours les échecs révolutionnaires, soit par cette sorte de lassitude que le temps, sous forme d'oubli, apporte presque irrésistiblement aux lendemains d'enthousiasme, l'opposition en 1909 n'avait plus les qualités de cohésion et de décision qui en 1905 l'avaient conduite bien près de la victoire. Ramenés sous le régime centralisé des tsars, les peuples soulevés en commun recommençaient à lutter chacun pour soi, à moins connaître l'ardeur révolu-

tionnaire qui avait accordé leur soulèvement national.

C'est ainsi qu'en cette année 1909 les députés polonais de *Polskie Kolo* (club polonais), ayant introduit dans le projet de loi gouvernemental sur les tribunaux un amendement qui réclamait pour la Pologne des juges polonais et de religion catholique, cette demande si normalement équitable ne fut point soutenue par les révolutionnaires de la Douma. Il y avait déjà, vis-à-vis des Polonais, un habile travail de dissension parmi leurs alliés, mené par les plus patriotes des révolutionnaires russes. Bref, sans qu'il puisse aujourd'hui légitimer le moins du monde son vote, comme il nous l'avouait lui-même, M. Gueguetchkory, avec beaucoup d'autres de ses collègues socialistes à la Chambre russe, vota contre le projet de loi. Le grand orateur polonais Ignace Daszynski, député socialiste au Parlement autrichien, attaqua violemment l'attitude des révolutionnaires et prit à partie M. Gueguetchkory. Or, ce fut à cette occasion même que M. Gueguetchkory reçut de Joseph Pilsudski une lettre particulièrement significative.

Pilsudski voyait clairement les motifs de méfiance des révolutionnaires russes, attachés à l'orthodoxie matérialiste et marxiste, vis-à-vis de la Pologne. Ils s'inquiétaient de la fidélité polonaise à la religion catholique, pour eux cause inévitable de réaction. Pilsudski, par courtoisie, désapprouvait les termes trop violents dont s'étaient servis le journal socialiste polonais de Cracovie *En Avant* (Naprzod) et le député Ignace Daszynski à l'égard des révolutionnaires russes, qui n'avaient pas voté la loi, mais il blâmait toutefois avec la plus grande fermeté l'attitude de ces révolutionnaires, infidèles en fait à la cause commune. Avec une grande finesse et se séparant complètement de ceux-ci sur la question même du catholicisme, Pilsudski montrait comment la religion catholique était une assise nécessaire de la vie nationale, indispensable pour le moment et pour toujours peut-être au développement de la nation et de l'esprit polonais. Déjà dans le révolutionnaire se dessinait l'homme d'Etat unificateur et pacificateur.

M. Gueguetchkory étend ensuite ses souvenirs sur l'année 1917. La seconde révolution russe a pris, comme nous l'indiquons, un autre caractère. La victoire sur les menchevicks contraint les révolutionnaires de Moscou à se déclarer brutalement impérialistes et centralisateurs. Mais dans les pays comme la Géorgie dont le principal dessein fut toujours d'échapper à l'obédience russe, elle garde le caractère national qu'elle avait en 1905. En 1917, l'Arménie, la Géorgie et l'Azerbadjan constituent trois républiques indépendantes qui se fédèrent et dont le président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères était précisément M. Gueguetchkory.

En 1919, la Géorgie eut une représentation officielle dans toutes les capitales d'Europe, mais la première a été envoyée à Varsovie. Pilsudski à cette époque manifesta pour la nation libérée et que l'on pouvait croire définitivement libre un intérêt qu'on peut dire nuancé d'affection. En 1919, il envoya à Tiflis, le premier parmi les chefs d'Etats européens, un ministre plénipotentiaire qui n'était autre que son compagnon de Tokio, lors des démarches tentées en 1905 pour obtenir en faveur de la Pologne révoltée l'alliance du Japon, Tytus Filipowicz.

Pourtant l'intérêt polonais pour la Géorgie ne pouvait à ce moment se témoigner que par de bienveillants égards et en 1921 une expédition bolchevique renversa le gouvernement caucasien et, accumulant les atrocités, fit rentrer la Géorgie dans l'orbite des Soviets. L'ordre régna à Tiflis comme jadis à Varsovie.

Alors commença l'exode de tous ceux qui avaient pu fuir. Un grand nombre de Géorgiens parvinrent à gagner la Pologne et à se réfugier à Varsovie. Là encore l'amitié polonaise se révéla constante et bienfaisante. L'accueil hautement délicat que reçurent les Géorgiens décida beaucoup d'entre eux à se fixer dans le pays hospitalier. Pendant ce temps leurs compatriotes qui n'avaient pu s'échapper retrouvaient sous un nom nouveau les douceurs du régime russe. En 1924, Staline en faisait fusiller quatre mille.

En 1926, M. Gueguetchkory eut encore avec le maré-

chal Pilsudski un long entretien à Varsovie. Celui-ci est encore plus précieux pour la biographie du maréchal.

L'œuvre immense de l'homme et les obstacles qu'il dut abattre nous le présentent sous une figure sévère. Dans l'intimité, nous dit M. Gueguetchkory, c'étaient surtout les qualités d'humanité et même de douceur qui apparaissaient. Dur envers son propre peuple, parce qu'il voulait en tirer beaucoup, parce qu'il estimait qu'au lendemain de son indépendance, la Pologne, ayant tout à faire ou à refaire, ne devait reculer devant aucun effort. Joseph Pilsudski savait comprendre le malheur des vaincus, et sa dureté se transformait, nous dit M. Gueguetchkory, en délicate mansuétude. L'intérêt que témoignait le maréchal pour le peuple géorgien n'avait rien, nous précise-t-il, de l'affabilité courtoise d'un chef d'Etat envers un autre peuple. Dans le chef d'Etat tout-puissant revenaient alors les souvenirs du révolutionnaire proscrit, du patriote exilé. C'était amitié et sympathie d'un ancien compagnon de luttes.

Toutes les circonstances étaient d'ailleurs pour le maréchal Pilsudski l'occasion de manifester son sentiment de reconnaissance à l'égard de ceux qui avaient soutenu la Pologne dans ses efforts, quelle que fût leur nationalité. Le député russe constitutionnel-démocrate F. J. Roditchev, dans une réunion de son groupe vers 1910, avait prononcé un discours d'une admirable éloquence en faveur des Polonais.

> Quand la Déesse de la Liberté, avait-il dit, passera la revue des peuples qui sont sous le joug le plus cruel, le premier à répondre à son appel sera le peuple polonais, ses légions en tête et étendard déployé.

Après un tel discours, Roditchev fut blâmé par ses amis et, sort ordinaire des discours les plus éloquents, ses paroles tombèrent dans l'oubli. Mais non point pour Joseph Pilsudski. Le maréchal qui avait su écraser les armées de la Russie bolchevique retournée contre la Pologne, n'oubliait point parmi les Russes révolutionnaires ceux qui, ne fût-ce que furtivement, avaient mani-

festé quelque sympathie pour son peuple dans le malheur. Avec quelle émotion s'enquit-il auprès de M. Gueguetchkory du sort de Roditchev, à ce moment proscrit et délaissé par ses anciens partisans. Le maréchal citait dans le texte russe la phrase de Roditchev et c'est peut-être à la fidélité de sa mémoire qu'elle doit d'être sauvée pour toujours de l'oubli. Trait précieux qui nous aide à bien entendre ce qui existe de vraiment héroïque dans des figures comme celles de Pilsudski et qui dépasse la notion ordinaire de l'héroïsme.

Intensifiez autant qu'il vous plaira les qualités d'énergie et de volonté d'un homme, vous n'obtiendrez encore qu'un personnage historique, de rare mérite sans aucun doute et dont l'action bien conduite peut modifier en plus d'un trait la face du monde. Pourtant une lacune demeurera si à ces qualités une humanité, une délicatesse de cœur, il faut oser dire le mot : de la simple bonté, ne vient s'ajouter pour les fondre, pour les unifier dans cet indéfinissable caractère qui suscite la sympathie et qui fait peut-être la vraie vertu des chefs.

Elle nous est révélée en Joseph Pilsudski par ces souvenirs de M. Gueguetchkory sur la Révolution. Elle nous serait attestée sans doute par beaucoup d'autres souvenirs de ses familiers et par certaines pages de ses mémoires. Mais à l'unité d'esprit révolutionnaire dont nous avons signalé qu'il donnait aux révolutionnaires de Russie une sorte de patriotisme à rebours, il est bon que soit jointe une humanité d'élite qui pût atténuer les duretés de leur tâche. En ceci, peut-être en son absence ou sa présence, résidait la véritable différence entre marxistes purs et défenseurs des cultures nationales plus ou moins nuancées de marxisme. En creusant plus avant, on y verrait les différences même de ces cultures vis-à-vis de la pure culture russe. On en tirerait un aperçu sur l'histoire de la civilisation.

On y opposerait utilement deux aspects de cette notion de révolution que l'après-guerre est venue scinder en deux idées fort différentes. Que l'on considère en effet la première révolution russe, telle que nous avons essayé de

l'esquisser en cette étude : le fait même qu'elle soit provenue de la conjonction *doctrinale* de tant de peuples divers et que leurs intérêts immédiats eussent divisés, montre à l'origine de cette révolution un élan, une ferveur de pur idéalisme.

La fraternité véritable des Russes révoltés, des Polonais, des Ukrainiens, des Finlandais, des Géorgiens dans cette insurrection de 1905, nous l'avons présentée comme une sorte de patrie négative, de terre utopique s'opposant au pays réel. Mais que cette expression de négative n'abuse pas sur le sens de notre pensée : ce négatif se doublait d'un sentiment d'humanité très positif et très capable de se manifester concrètement.

Détester la tyrannie, c'est aimer la liberté, combattre la cruauté, c'est favoriser le bonheur humain. Tel était bien le dessein des révolutionnaires de 1905, en ceci fort opposés à ceux de 1917 et à leur marxisme rétréci. Lutte de classes, désir de grande catastrophe signifiaient surtout chez eux la fraternité humaine, celle dont ils prenaient conscience en dépit de leur diversité de race et de peuples et qu'ils eussent voulu étendre et propager à l'univers entier.

Un jour que, jeune étudiant, j'écoutais Georges Sorel faire dans l'arrière-boutique des *Cahiers de la Quinzaine* cet extraordinaire cours libre de philosophie politique que devenait avec lui toute conversation, il exposa à ses auditeurs sa théorie bien connue du mythe et comment pour la grandeur et le développement du mythe, pour son intégrité, condition indispensable de l'action féconde, était nécessaire l'âpre concours de lutte suscité par l'oppression et qui seul peut être favorable à l'épanouissement de l'héroïsme.

Héroïsme, mot souvent employé au cours même de cette étude et auquel il faut toujours revenir pour définir l'état d'esprit de cette révolution russe de 1905, contre laquelle fut vraiment déployé l'étendard sanglant de la tyrannie.

Quand, au contraire, l'affaiblissement du régime rendit à la seconde révolution les voies d'accès du pouvoir fa-

ciles, trop faciles même, l'héroïsme le céda vite au despotisme des triomphateurs. Staline représente avec un éclat plus sombre encore ce que Lénine et Trotsky avaient dessiné comme régime et même comme procédé de gouvernement. Mais ce serait erreur d'incriminer seulement le succès, les suites de la victoire ou les excès du pouvoir. Joseph Pilsudski connut en Pologne pouvoir et succès et sut les nuancer du même humanisme intellectuel, du même sentiment d'humanité, qui apparaissaient déjà dans son action de révolutionnaire. Il faut chercher les différences entre les deux Révolutions, sans doute, dans les événements historiques qui, s'intercalant entre les deux, modifièrent les esprits, mais plus encore dans la qualité même de ces esprits qui, procédant d'une même tendance, la polarisèrent vers la zone nationale ou vers les steppes du marxisme intégral.

Les deux révolutions russes furent en réalité des affleurements de doctrines étrangères l'une à l'autre. Idéalisme ici et là matérialisme historique. Peut-être pourrait-on, en d'autres révolutions d'après guerre, socialiste ou fasciste, noter la même décadence de la notion d'humanité. Nous arrivons à cette conclusion que, dans le plus violent et le plus sanglant des tumultes humains, celui qu'on nomme révolution et dont les excès peuvent dépasser ceux de la guerre, la culture et l'humanité ne perdent pas encore leur droit. Perturbations d'équilibre, plutôt que rupture définitive. L'humanité appelle à son secours, et pour le maintien de ses valeurs spirituelles, l'éternelle Pallas Athéné, qui sur les ruines sait toujours reconstruire, plus fortes et plus neuves, les cités nouvelles et relever les temples dévastés.

EDOUARD KRAKOWSKI.

UN PIONNIER FRANÇAIS EN LOUISIANE

LE CAPITAINE BOSSU

—

> Il remonta le Meschacébé pusqu'aux Natchez et demanda à être reçu guerrier de cette nation.
>
> CHATEAUBRIAND.

I

VERS LA NOUVELLE-ORLÉANS

Lorsque — vers l'an 1750 — l'on voulait, de la Nouvelle-Orléans, gagner le territoire des Arkansas, situé aux bords du Mississipi, il fallait, de toute nécessité, en remontant vers le nord de l'Amérique, passer par le pays des Natchez, l'un des plus florissants, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la Floride.

La Louisiane portait le nom de Floride; ce fut Jean Ponce de Léon, qui la découvrit le 27 mars 1512, le jour de *Pâques fleuries*. C'est sans doute à cause du bel aspect qu'elle offrait par quantité de vergers et de campagnes fleuries qu'il lui donna ce nom.

Ainsi s'exprime, plus en poète qu'en géographe, un officier français injustement oublié, le brave capitaine Bossu, natif de Baigneux-les-Juifs, dans le Châtillonnais (1), et qui entreprit à plusieurs reprises dans le Nouveau Monde des voyages de pénétration, en parti-

(1) « Le 29 septembre 1720, est venu au monde Jean-Bernard, fils de M. Bossu, maître-chirurgien à Baigneux, et de Claudine Thibault, sa femme. Il a eu pour parrain Jean Bossu, son cousin dudit lieu, et pour marraine demoiselle Bernarde Bienaymé, aussi du dit lieu. Le dit sieur Bossu père, les parrain et marraine ont signé avec moy qui ai fait le baptême, de l'agrément de M. le Curé. Signé : *Bde Bienaymé*, *J. Bossu*, *Bossu de Ruffey*, prêtre, *Martin*, diacre, *Me Tremizot*, conseiller du Roy. »

culier au long de ce grand fleuve Saint-Louis, appelé maintenant le Mississipi et que les Indiens nommèrent longtemps le Meschacébé ou le *père des eaux*. Ainsi le capitaine Bossu, avec une ténacité que rien ne rebutait, ni les intempéries ni les périls nés de la guerre entre tribus, parvint-il à trois cents lieues de là, plus avant que l'Ohio ou *Belle-rivière*, lui-même tributaire du fleuve Saint-Louis, au pays des Illinois.

La première fois que cet homme d'un courage éprouvé s'embarqua pour les contrées américaines, ce fut à Rochefort qu'alors on disait sur mer mais qui plus volontiers, malgré ses bassins et ses quais disposés pour des vaisseaux de grand tonnage, est sur la Charente. C'était à bord de la flûte du roi la *Fortune*. En fait de fortune, le capitaine Bossu n'avait que celle de la jeunesse (il comptait trente ans alors) voire d'une réputation de bravoure que, depuis l'attaque de Château-Dauphin, sous le prince de Conti (en 1744), il avait acquise en pénétrant l'un des premiers, par une embrasure de canon, dans cette place réputée imprenable. Une blessure assez grave, qu'il reçut dans cette chaude affaire, le détermina à quitter le régiment de Madame la Dauphine où il venait si brillamment de s'illustrer. Ce ne fut toutefois, après être demeuré quelque temps à Belle-Ile-en-Mer à exercer un commandement, que pour troquer contre un grade équivalent dans la marine cette lieutenance dans laquelle il s'était signalé et dont le comte d'Argenson, ministre de la guerre, devait tenir un compte exact.

C'est dans la belle lettre de service, datée de Fontainebleau (du 1er octobre 1750) et qui parvint à Bossu dans son pays peu de temps avant qu'il s'embarquât en rade de Rochefort. « C'est, disait cette missive, afin de vous prévenir que le roi vient de vous nommer à une lieutenance dans les colonies. »

Il est nécessaire, ajoutait M. d'Argenson, que vous partiez sans perdre de temps. En arrivant à Rochefort, vous vous adresserez à l'intendant de la marine qui vous remettra vos lettres de service et vous vous conformerez aux ordres que vous en recevrez.

En même temps qu'une gratification de 300 livres, M. d'Argenson, toujours paternel, faisait parvenir au héros du combat de Château-Dauphin, les plus judicieux avis.

Sa Majesté s'attend qu'il ne lui reviendra que des témoignages avantageux sur votre compte et que vous continuerez à lui donner des marques de votre zèle dans le nouvel emploi qui vous est destiné.

Lesté de cette lettre et du petit pécule, important pour le temps qui l'accompagnait, le lieutenant Bossu monta à bord de cette flûte au nom si favorable qui le devait conduire vers cette belle Floride parfumée, lointaine, heureuse et qu'il aspirait si ardemment à connaître. Malgré son nom plein de promesse et la réussite d'une traversée durant laquelle elle se comporta le mieux du monde, la *Fortune*, à peine en vue du rivage, n'en échoua pas moins sur la barre. Pour appeler à l'aide le pilote-côtier et dégager le bâtiment qui donnait déjà des signes de détresse, on dut tirer le canon. Cela fait, la *Fortune* commença de remonter le delta vers la Nouvelle-Orléans. Le capitaine Bossu écrivit plus tard que le marquis de Vaudreuil, qui commandait alors pour le roi les possessions de la Louisiane, ne crut pas mieux faire, pour accueillir ces hôtes qui lui arrivaient de France, que d'envoyer au-devant d'eux « plusieurs bateaux qui portaient des rafraîchissements. Nous les avons distribués à nos soldats, écrit le capitaine, et en voguant à voile et à rame, nous parvînmes à Nouvelle-Orléans. »

Comme c'était au jour de Pâques, ce fut au son joyeux des cloches, dans le tintamarre des mousquets. Avant de s'embarquer pour les Illinois, Bossu, tel Des Grieux dans le récit de Prévost, demeura plusieurs mois dans cette ville restée célèbre à tant de titres dans les fastes de notre colonie. La description qu'il en traça plus tard, dans ses *Nouveaux voyages aux Indes occidentales* (1768) est pleine d'agrément; et si durant son séjour il ne fut point — à l'exemple du chevalier — occupé de passion au point d'en perdre la tête et presque la vie, du moins prêta-

t-il quelque attention en passant, aux beautés blanches ou créoles qu'il croisa çà et là.

A l'égard du sexe qui n'a d'autre égard que celui de plaire — écrit-il avec une naïveté toute simple — il naît ici avec cet avantage et n'a pas besoin d'aller chercher d'art imposteur en Europe.

Cette réflexion faite, Bossu, plutôt que des femmes ou des filles de planteurs, se met à nous parler sagement de la culture du riz et du tabac, de celle de la canne à sucre et du blé de l'Inde. Et c'est animé de ces idées rustiques, après avoir reçu de M. de Vaudreuil les derniers et utiles conseils, qu'il prit place, à la tête de quatre compagnies de troupe, sur la flottille de six bateaux qui se mirent aussitôt en devoir, parmi cent détours entre les îlots et les récifs, de remonter, à force d'avirons, le placide et majestueux fleuve.

II

LE CAPITAINE BOSSU AUX ARKANSAS

Cet appareil guerrier, fort impressionnant, fit que les Français traversèrent sans encombre le pays des Natchez. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'entre fort Saint-Pierre et fort Assomption (ce dernier célèbre depuis le siège que M. de Carqueville y avait soutenu contre les Tchikachas) ils touchèrent enfin aux limites de celui des Arkansas. « C'est l'un des plus beaux du monde, écrit le brave Bossu. » Et, pour le démontrer, notre Bourguignon d'entreprendre la description des terres, de montrer le nombre et la beauté des récoltes, l'abondance d'un gibier dont, depuis le bœuf, l'ours et le cerf jusqu'au chat-sauvage, il entreprend l'énumération. La quantité de volatiles que l'officier rencontre dans cette province est telle même que son ouvrage semble à ce moment devenir cette arche du bon Noé à bord de laquelle il lui plaît de rassembler toutes les espèces de la gent emplumée de ce fertile Eden : « gelinottes, faisans, perdrix, cailles, ramiers, cignes, oyes, outardes, cercelles, plon-

geons, bécasses, poules d'eau, pluviers, grives, étourneaux », enfin toutes les variétés en ce genre qui se puissent concevoir.

Dans une lettre datée « des Arkansas », le capitaine ne laisse pas de dépeindre complaisamment les mœurs de cette tribu. Il le fait sous l'aspect le plus pastoral. L'une des surprises les plus grandes qu'il éprouva, en visitant l'un des plus importants des villages, fut d'y rencontrer un très ancien sachem ou chef demeuré, malgré l'âge, l'esprit chargé des souvenirs les plus vivants des faits du passé.

J'ai parlé, dit-il, à un vieux sauvage qui est chef de cette contrée. Il m'a dit avoir vu M. de La Salle ici en 1682, lorsque, pour la première fois, il prit possession de ce pays au nom de Louis-le-Grand.

Le Normand Robert Cavelier de La Salle était parvenu, il est vrai, vers ce temps-là, au prix du plus grand courage et du plus opiniâtre effort, à remonter les rives fort peu connues alors du grand fleuve Saint-Louis. Après y avoir planté la croix et l'écusson aux armes de France, il en avait redescendu le cours depuis le pays des Illinois jusqu'au Golfe du Mexique. Apparemment que c'était l'itinéraire opposé qu'avait entrepris le capitaine Bossu. Son but était de rejoindre les Illinois, mais pas avant d'avoir traversé les terres et les forêts des Natchez et d'avoir parcouru celles des Arkansas. L'affection qui le lia bientôt aux Indiens de cette tribu, dont il apprit assez rapidement le langage et qui ne tardèrent pas à s'attacher à lui d'amitié, par les séjours prolongés à quoi cette affection le contraignit bien souvent, ralentit quelque peu son expédition.

Dans ses *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, parus en 1768 chez Le Jay, libraire à Paris sur le quai de Gesvres, à l'enseigne du *Grand Corneille* (1) et que

(2) Plus tard, en 1777, Jean-Bernard Bossu publia à Amsterdam, chez Changuion, à la *Bourse*, sous le titre : *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, une suite attrayante à ce recueil premier d'impressions et d'observations. « *Ces Nouveaux voyages*, dit Leclerc dans sa *Bibliotheca americana*, d'un intérêt réel, n'ayant pas été réimprimés, sont difficiles à rencontrer. »

le marquis de l'Estrade déclare non sans raison « écrits avec une franchise toute militaire », le capitaine Bossu ne se montra pas indigne de son illustre précurseur, cet héroïque et malheureux La Salle dont il découvrait partout l'empreinte et non sans émotion retrouvait les traces.

Le séjour prolongé que le capitaine fit chez les Arkansas ne laissa pas d'être marqué par un événement qui prouve à quel point Bossu était parvenu à s'assimiler les coutumes de ce peuple; à quel point aussi ces sauvages ressentaient d'inclination pour un homme qui se faisait voir, vis-à-vis d'eux, et par les conseils de son industrie, le plus dévoué des compagnons, le plus serviable et le plus avisé des amis. Nous voulons parler de l'épisode qui amena ces Indiens, sur les conseils de leur sachem, à adopter notre Français comme citoyen de leur tribu. Devenu *Homme véritable,* qui est le titre que les Arkansas attribuent plus particulièrement aux guerriers ou aux héros qui se sont signalés par leur prouesses, Bossu, que ne guidaient que les seuls intérêts de sa patrie, accepta de se rendre à leurs raisons et décida, pour quelque temps encore, de demeurer parmi eux.

Cette résolution une fois admise, il fallut qu'il acceptât de se soumettre à l'épreuve des plus douloureuses sans laquelle l'adoption ne pouvait être sanctionnée par le conseil des anciens. Il ne s'agissait rien moins que de l'application de cet insigne ou tatouage qui conférait, à celui qui en était revêtu, les plus hautes dignités et prérogatives : celle d'abord de porter l'arc et la hache et, dans les assemblées, de fumer le calumet. Dans des pages animées du relief et de l'intensité du souvenir, le capitaine a relaté, avec quelle impassibilité il supporta une opération souvent cruelle et dont tous les détails ressortissent à la chirurgie la plus minutieuse.

On m'a fait, rapporte-t-il sans rien négliger de cette séance, asseoir sur une peau de tigre. Un sauvage a brûlé de la paille dont il a délayé la cendre dans de l'eau. Il s'est servi de cette composition très simple pour dessiner un chevreuil sur ma cuisse. Il a ensuite suivi le dessin avec de

grosses aiguilles, en piquant jusqu'au vif pour faire sortir le sang. Ce sang, mêlé à la cendre de la paille, forme une empreinte qui ne s'effacera jamais. J'ai fumé au calumet après cela. On a étendu des peaux blanches sous mes pas, sur lesquelles j'ai marché. Ils ont dansé devant moi en poussant des cris de joie. Ils m'ont dit que je pouvais dès lors aller chez tous les peuples qui étaient leurs alliés présenter le calumet et montrer ma marque, que je serais bien reçu et que, si quelqu'un me tuait, ils le tueraient.

Malgré d'innombrables et corrosives blessures, Bossu résista jusqu'au bout et, tout en devisant gaiement avec les jeunes gens et les femmes de la tribu venus l'encourager de leur présence, supporta sans témoigner de la moindre faiblesse, cette peinture du chevreuil gravée si avant dans sa chair vive. « Dès lors, conclut-il non sans grandeur d'âme, je fus proclamé noble Arkansas. »

III

LA PRINCESSE DES MISSOURIS

MANON ROBERT

En dépit du nom qu'il avait reçu de ses aïeux et dont la singularité faisait sourire, le capitaine, fils de Jean et petit-fils de Nicolas Bossu, tous deux chirurgiens-jurés, dans le Châtillonnais, au pays de Baigneux-les-Juifs, bon chasseur, marcheur émérite et le plus excellent à tirer l'arc et manier le mousquet, était bien le caractère le plus franc et, de corps, l'homme le plus robuste que les Illinois, Chactas, Arkansas ou Alibamons eussent, depuis M. de La Salle lui-même, de glorieuse mémoire, rencontré jamais au cours de leurs incursions. Aussi bien, tant chez les unes que chez les autres de ces peuplades, qu'il fût à poursuivre le gibier ou prît ses dispositions pour la guerre, seul ou suivi de ses soldats, était-il, jusque dans les plus lointaines ou primitives bourgades, accueilli et fêté à l'égal des chefs les plus redoutés et les plus dignes.

Lorsque, après avoir quitté le pays de ses fidèles Arkansas, le capitaine Bossu décida d'aborder celui des Illinois, le bateau le *Saint-Louis,* sur lequel il était monté, étant venu à se briser sur un rocher, ce fut l'un des Arkansas attachés à sa personne qui se jeta à la nage et le tira de ce danger, un autre, dans une circonstance non moins périlleuse, qui le sauva des dents d'un crocodile. Et quand, au delà du fort Sainte-Anne, plus loin que la Belle-Rivière, il fut parvenu aux Illinois, il n'y eut pas de témoignages de joie ni de démonstrations d'amitié auxquels ces excellents peaux-rouges ne se livrassent en l'honneur d'un Français réputé, brave, et qui, mieux est, portait — tatoué sur la cuisse — le signe du chevreuil.

Même qu'aux Illinois, il advint à Bossu de rencontrer comme René, mais bien avant lui, sa Floridienne. Ce n'était ni Atala ni Céluta, mais seulement une sauvagesse demeurée belle malgré l'âge et que ceux de son village appelaient la princesse des Missouris. Fille d'un des caciques les plus anciens et les plus vénérés de la tribu, la princesse des Missouris, à l'époque où des détachements de troupe, venus de la Nouvelle-France, avaient pris part dans les rangs des Illinois à la guerre contre les Iroquois, leurs ennemis héréditaires, s'était montrée sensible aux séductions du sieur Dubois, sergent dans l'une des compagnies d'infanterie; même qu'elle avait consenti à l'épouser. Et c'est ainsi qu'avec son mari, devenu par la suite interprète des ambassadeurs américains, elle avait entrepris le voyage de France.

Le sergent Dubois n'avait pas en vain servi autrefois au régiment des gardes-françaises. Sous le prétexte de revoir quelques-uns de ses camarades, Fanfan, la Fleur ou Belle-Rose, il s'en était allé, suivi de son Illinoise, faire un tour à Versailles. On les y reçut à merveille; et comme ils avaient eu permission de prendre part en témoins aux fêtes de la cour, la princesse en était revenue éblouie tant par les spectacles, collations, théâtre et jeux d'eau auxquels elle avait assisté que par les présents dont l'avaient comblée quelques-uns des notables

de cette ville. Entre autres objets, insolites ou curieux, elle avait rapporté aux Illinois une montre à répétition dont elle se montrait très fière et dont les naturels de la tribu, peu accoutumés à ce mécanisme, disaient qu'elle était habitée par un esprit qui commandait aux rouages et en actionnait le mouvement. Les chanteurs de l'Opéra, les marionnettes du Pont-Neuf et la poupée de la rue Saint-Honoré, qui servait alors d'enseigne à une importante maison de modes, étaient restés au nombre des souvenirs les plus marquants qu'elle eût conservés de son séjour à Paris.

Durant qu'il se trouvait au fort de Chartres, lequel était placé sous le commandement de M. de Macarty, officier de grande valeur, le capitaine Bossu, qui surveillait, en aval de la rivière des Missouris, tout le territoire tributaire du grande fleuve Saint-Louis, eut une fois l'occasion d'assister aux réjouissances données par les Français en l'honneur d'un émissaire des Illinois envoyé *en calumet,* c'est-à-dire en ambassade de sa nation, auprès du commandant. C'était afin de renouveler un traité d'amitié, venu à expiration, dont les Français et les Illinois s'étaient bien trouvés jusque-là. Jeune encore et de belle prestance, ce guerrier de race peau-rouge était le fils d'un cacique ou chef des plus considérés de sa tribu. Par suite d'une ascendance singulière il se trouvait être, en même temps, le petit-fils d'un matelot bas-breton du nom de Rutel, venu aux Illinois en 1683, lors de l'expédition de Cavelier de La Salle et qui était demeuré aux Missouris. Aussi, comme il est d'usage avec les *Bois-brûlés,* ou métis d'Indiennes et d'Européens, l'appelait-on Rutel du nom de son aïeul; mais, à ce nom, on avait ajouté celui d'Attikaloubémingo qui signifie assez poétiquement, dans le langage de ces Indiens, *chef-du-langage-qui-touche-le-cœur.*

En l'honneur de cet hôte de marque, M. de Macarty avait offert, au fort de Chartres, un riche banquet suivi d'un bal, et si l'on n'y dansa pas (ainsi qu'il est rapporté dans les *Mémoires d'Outre-tombe*) la *Madelon Friquet* que M. Violet enseignait aux Iroquois au son du

violon, du moins y assista-t-on à quelques pas assez élégants que Rutel lui-même, aux applaudissements des spectateurs, improvisa de la meilleure grâce avec une jeune personne de quatorze ans appelée Manon Robert, fille de l'un des plus riches négociants français établis aux Illinois. Selon le capitaine Bossu, Rutel se trouva si touché de la beauté déjà manifeste de la jeune Manon, que, dans ce langage imagé « qui touche le cœur », synonyme éloquent de son nom, il ne tarda pas à se répandre en compliments. Il n'était pas d'images, ou riantes ou fleuries, dont il ne fît usage pour exprimer le sentiment très vif dont il était pénétré vis-à-vis de cette compagne d'un soir. Tantôt c'était en la comparant à la fleur odorante du pompadoura, tantôt au plumage du colibri ou de l'oiseau-saphir. Cet attachement, tout impromptu, que l'ambassadeur des Indiens manifesta pour la jeune Française, divertit longtemps l'assemblée. « Pendant le bal, qui dura toute la nuit, écrit le capitaine témoin de cet épisode, l'émissaire des Illinois ne quitta pas d'un instant sa partenaire. » A l'ambigu qui suivit, l'on prit soin de les placer l'un auprès de l'autre. Et les convives s'amusèrent infiniment de la manière vive et passionnée avec laquelle Rutel faisait sa cour à la belle Manon. C'est au point que, dans un mouvement de transport amoureux, il voulut contraindre Mlle Robert « à ôter un mouchoir léger qui lui couvrait la gorge ». La jeune fille se défendit pudiquement. Il insista. Et, pour l'amener à renoncer à cette entreprise plus que hardie, il ne fallut pas moins que la représentation que lui fit M. de Macarty que chaque pays a ses usages, et que, quoiqu'il fût très simple à une jeune fille illinoise de montrer son sein découvert, cela était peu convenable à une Française. Notre *Bois-Brûlé* ne s'en démonta pas pour si peu. Comme il avait de l'esprit, il répondit que, de même que son aïeul avait épousé une Indienne, lui ne demandait qu'à épouser Mlle Manon Robert. Afin de mieux plaider sa cause, il ajouta que rien, autant que cet hymen, ne serait un gage capable de sceller étroitement le traité d'amitié pour lequel il avait été délégué, de la

part de sa nation, au fort de Chartres; et l'on dut faire comprendre, à Rutel-Attikaloubémingo, que l'âge par trop tendre de la séduisante et jeune Manon ne permettait pas que satisfaction fût donnée à ses espérances. Désappointé, le jeune guerrier en manifesta une peine très vive, qui ne laissa pas de se traduire par des soupirs, et, sous la brillante aigrette qui surmontait sa coiffure indienne, par un dépit dont s'empourpra, davantage encore, son front tatoué et du roux le plus sombre.

IV

CHEZ LES ALIBAMONS

DE L' « OISEAU-MOQUEUR » AU PERROQUET

Durant ce premier voyage, de même que dans celui qu'il accomplit à quelques années de là, — après être venu, grâce à la protection de M. de Moras, contrôleur général et ministre de la marine, refaire quelque peu sa santé en France aux eaux de Bourbonne, — le capitaine Bossu ne laissa pas, tant par ses qualités de savant et d'observateur que par l'ascendant qu'il exerçait sur ses amis indiens, de mener au mieux des intérêts de son pays une exploration aussi féconde qu'utile. On le vit bien quand il accomplit, entre la Louisiane et la Géorgie, au pays des Alibamons, cette expédition mieux que périlleuse et dans laquelle par ses actions hardies, son caractère déterminé, il sut en imposer à des tribus visiblement turbulentes et, par-dessus tout, chasseresses et guerrières.

Sur les mœurs des Alibamons et des peuplades avoisinantes, longtemps après le P. Charlevoix lui-même, il recueillit, quant aux rites funéraires surtout, de curieux détails et qui témoignent des différences qui existaient entre ces nations, campées aux abords de la rivière Apalachicola et celles, beaucoup plus distantes, qui occupent la vallée du grand fleuve Saint-Louis : Natchez, Arkansas, Illinois. Par suite d'une coutume particulière,

les Alibamons, au dire du capitaine Bossu, enterrent leurs morts assis. C'est afin, nous dit le capitaine, de montrer « que l'homme est droit et porte la tête tournée du côté du ciel ». Il ajoute qu'on donne au mort, avant de le disposer ainsi dans le tombeau, un calumet et du tabac pour fumer. Si c'est un guerrier, on ajoute un carquois garni de flèches, un arc, un casse-tête, de plus un miroir, enfin du vermillon pour faire sa toilette au pays des âmes.

Comme les Natchez, dont parle René dans ses *Mémoires,* les Alibamons se guident sur les saisons, comptent le temps par lunes. Ils chassent l'ours, le bison, le renard, une sorte d'élan qu'on appelle orignal et, dans une terre qu'ils nomment *l'Ile-aux-chats,* une manière de tigre ou grand chat appelé carcajou. Les poissons qu'ils pêchent, au moyen de filets, sont le brochet, la perche, le cannelet et le *poisson-tambour.* Quant aux oiseaux ou volatiles, dont le pélican, la spatule à bec plat, l'ortolan, l'aigrette rousse et le cardinal pourpre, ils les chassent ou les apprivoisent. De tous, l'oiseau-mouche, bien qu'il soit à peine de la taille d'un hanneton, est celui qui fait voir les couleurs les plus vives et les plus vermeilles. Il y a aussi celui qu'on appelle Arlequin en raison de la diversité des teintes dont il est revêtu. Mais l'oiseau dont Bossu trace la description le plus complaisamment est, avant tout, l' « Oiseau mocqueur ».

Il vient dans les villes et les habitations et — relate toujours le capitaine — lorsqu'on joue des instruments, il est comme enchanté et se joint au concert. Il est de la grosseur d'un sansonnet et de couleur bleuâtre comme l'ardoise. Il s'apprivoise facilement lorsqu'il est pris jeune.

Ainsi disserte notre voyageur, à ses heures, comme on voit, naturaliste. Et cet amour des animaux, des arbres, des papillons et des oiseaux est bien ce qui fait ressembler ses deux livres si intéressants à l'un de ces payages des continents vierges tout emmêlés de lianes et

que des perroquets et des sapajous animent de leurs vols et de leurs gambades.

En fait de perroquets, il en est un que Jean-Bernard Bossu, lors de son dernier retour en France, ramena avec lui de Saint-Domingue. Ce magnifique oiseau, de l'espèce des aras à longue queue et à riche plumage, était bien l'émule de *Vert-Vert* le plus éclatant qu'on pût voir : doré, verdoyant, rutilant et traversé — comme les naturels de son pays — de tatouages empruntés au vermillon et à l'azur. Ce spécimen remarquable de la gent ailée américaine était destiné, par le capitaine Bossu, à la femme de celui qui se trouva être son compagnon dans le Nouveau Monde, M. Douin, chevalier, capitaine lui aussi dans les troupes du roi, lequel, à ce moment-là, habitait Versailles. Et c'est accompagné de ce fin et spirituel billet qu'environ l'an 1770, cet ambassadeur emplumé du plus brave des officiers et du meilleur des hommes parvint en la ville majestueuse :

J'ai apporté de Saint-Domingue un beau perroquet qui vient du pays des Amazones. Je vais vous le faire parvenir par le carrosse de voiture. J'ai promis douze livres au cocher qui s'engage à le rendre mort ou vif. Comme on ne pourra pas le changer, je vous préviens qu'il ne parle qu'espagnol, étant venu en un navire de cette nation. Je lui ai appris seulement à dire bonjour de ma part à Madame Douin, et, si j'avais eu le temps, je lui en aurois appris davantage. Je souhaite que cet oiseau arrive à Versailles sans accident et qu'il y trouve l'un et l'autre en bonne santé.

V

LE RETOUR EN FRANCE
AU TOMBEAU DE BUFFON

Avant que Jean-Bernard Bossu pût venir en personne à Versailles, chez ses amis Douin, rejoindre son cher cacatois américain, il se passa quelque temps encore durant lequel mille tribulations assaillirent le capitaine.

Il faut dire (comme cela est bien humain chez tous les peuples et sous toutes les latitudes) que les services rendus par Bossu dans la colonie, la faveur dont il jouissait auprès des tribus, en particulier les Illinois et les Alibamons, l'estime même dans laquelle le tenaient ses supérieurs, dont M. de Macarty, avaient froissé plus d'une susceptibilité, éveillé jusqu'à la jalousie.

Afin de se garder des suites de cette dernière, Bossu avait sollicité le commandement du poste des Illinois qui est un des plus éloignés de l'Amérique septentrionale, au delà de la rivière Saint-Jérôme et de celle des Missouris. Un intrigant lui fut préféré. Bossu, froissé dans ses sentiments, éleva une protestation, mais — pour toute réponse — il lui fut commandé de rejoindre, au sud des Apalaches, le fort de la Mobile (non loin de la rivière de ce nom) et d'y prendre la conduite d'un convoi de vivres et de munitions destiné au fort de Tombetké. Il lui fallait pour cela, sur de mauvais bateaux, remonter toute la vallée de la Pascagoula, plus loin que Tchicachaé et le village du Grand Chef; et comme les rives de ce cours d'eau sont infestées de moustiques et rendues très dangereuses par la présence des alligators, on voit à quels périls de tous les genres se trouva exposé cet homme d'un si grand courage.

Encore n'était-ce point là le terme de ses maux. L'un de ses biographes assure que, de retour à la Nouvelle-Orléans, Bossu, par suite de l'arbitraire du nouveau gouverneur, trouva cette cité en effervescence. En vain essaya-t-il d'exprimer son mécontentement; l'ordre lui fut intimé d'avoir à regagner la France. Ce qu'il fit, désenchanté par tant d'injustice et l'amertume de voir ses services méconnus; navré au surplus d'apprendre que tant de belles terres, qui avaient coûté des soins assidus à nos colons et à nos soldats, allaient abandonner nos couleurs pour être cédées aux Espagnols (en 1762).

Ce fut à bord du brigantin l'*Union* et sous le feu des canons anglais qui obligea ce vaisseau, cependant bien ponté et armé, à relâcher à Saint-Domingue et à s'expo-

ser ainsi aux surprises, non moins menaçantes, des boucaniers, corsaires et de tous ceux de la flibuste. Cependant une épreuve, autrement pénible, attendait en France cet officier si brave et de la grande race des pionniers auxquels la France devait tant de vastes et fertiles territoires : ce fut, aussitôt son arrivée à Paris, de se voir accusé de rébellion et jeté dans les cachots de la Bastille.

Cette détention injustifiée fut heureusement de durée assez brève et, sur l'intervention de M. de Vaudreuil, ancien gouverneur de la colonie, Bossu ne tarda pas à être remis en liberté. Eclairé enfin sur les affaires de la Louisiane, le roi tint même à ce que réparation fût faite de cette injustice envers un homme si dévoué à son service et qui méritait mieux que ce traitement. Une importante gratification et le brevet de capitaine en premier ne tardèrent pas d'être attribués, d'ordre exprès de Louis XV, à son « amé le sieur Bossu, capitaine dans les troupes de la marine aux Indes occidentales ». A tant de bienfaits, Sa Majesté joignit la promesse (qui fut tenue plus tard) de la croix Saint-Louis. C'était, nous dit l'un de ceux qui ont conté la vie de ce héros modeste et entreprenant, « justice plus que faveur ».

Renchérissant sur ces royaux témoignages, le marquis de Vaudreuil, ci-devant gouverneur et lieutenant-général de toute la Nouvelle France, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, tint à y joindre le sien. Ce fut en attestant par écrit que « le sieur Bossu, capitaine des troupes détachées de la marine entretenues par le roi en Louisiane », avait servi dans cette colonie « pendant le temps qu'il y était resté avec la plus grande distinction, exactitude et zèle ». De retour à Baigneux-les-Juifs dans son cher Châtillonnais, ou, plutôt, dans la partie de cette contrée bourguignonne qu'on appelle le Duesmois, Bossu y vécut longtemps encore, occupé de ses souvenirs et cherchant à les mettre en ordre dans un beau récit. Ce qu'il fit dans cette ville, en une demeure proche de l'actuelle maison seigneuriale, avec le zèle le plus louable, et comme dit Courtépée, l'exact et fidèle

historien de la Bourgogne, en se conformant à la phraséologie de son époque, dans des termes « qui respirent l'humanité, le patriotisme et la vertu ».

D'une copie produite plus tard par l'abbé Perrot, aumônier des Ursulines de Montbard, il résulte que c'est en se rendant d'Asey, gros bourg de la vallée de la Seine dans le Châtillonnais, où il avait des parents, à Auxerre dans l'Yonne où résidait son neveu Jean-Baptiste Bossu, maître en chirurgie, qu'il fut frappé à Montbard même du mal qui l'emporta rapidement en quelques jours (1). L'une des surprises des médecins qui le dépouillèrent à ce moment de ses vêtements pour lui prodiguer des soins devenus, hélas ! inutiles, fut, non sans stupeur, de découvrir sur sa cuisse, gravée de façon indélébile, cette image du chevreuil tracée autrefois, d'un fer corrosif, par un Indien des Arkansas. Et comme il fallait que, jusqu'au bout, le merveilleux continuât de se mêler au destin d'un homme qui l'était allé chercher au delà des Tropiques, plus loin que les fleuves Missi-ssipi et Missouri, ce fut à deux pas de la tombe où depuis quatre ans déjà reposait le savant qui avait jeté sur la petite cité l'éclat des talents et le rayonnement du génie : Jean-Louis Leclerc, comte de Buffon. Ainsi la Providence avait tenu à rapprocher, pour l'éternité, deux fils de la Bourgogne épris, l'un et l'autre, des beautés des animaux, des plantes, de la grandeur et de la majesté de la nature. *Majestati naturae par ingenium :* à la différence de ce qu'on nomma le génie chez le comte de Buffon, chez le capitaine Bossu c'étaient le courage, la résolution et la droiture qui composaient le caractère, inspiraient le talent et commandaient aux entreprises.

EDMOND PILON.

(4) « M. Jean-Bernard Bossu, ancien capitaine dans l'armée de la marine, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, âgé de soixante-douze ans, résidant à Auxerre (*sic*), décédé d'hier en cette ville (de Montbard) a été inhumé au cimetière de céans, le cinq mai mil sept cent quatre-vingt douze, par moi curé de cette église soussigné. A l'enterrement duquel ont assisté : le sieur Louis, Jean-Baptiste Bossu, Mre en
chirurgie, demeurant à Aisey-le-Duc, son neveu, Messieurs les comman-
dant, adjudant et officiers de la Garde nationale qui ont signé avec
nous. » *Le Capitaine Bossu*, brochure sans nom d'auteur. Dijon, 1889.

MONTMARTRE, BANLIEUE DE L'AZUR

—

DIPTYQUE A RODENBACH.

I

Non, tu n'as pas vécu, doux Rodenbach. Tu n'as
su que l'immense froid de ta jeunesse blanche,
ces jours carillonnés, ces fêtes de Dimanche
où défile l'ennui de lents pensionnats.

Lac d'amour, vieux canaux, tu les imaginas,
ces mondes, dans la paix que la prière épanche,
et l'Art, l'Art fut pour toi, — souveraine revanche, -
le magique opium auquel tu t'adonnas.

Ame orpheline et comme en exil! Quel génie
t'attirait en des lieux d'où la vie est bannie?
Ton cœur fut comme un pur rouet de songe — et c'est

en filant à loisir une laine infinie
que tu fis refleurir pour d'autres cœurs — qui sait?
les ciels sans âge, chers à Thomas de Quincey.

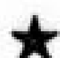
II

Montmartre et son élan de flèches vers le ciel
et ses murs que le vent des âges exfolie
et ses voix (elles ont tant de mélancolie
là-haut) me font songer à toi, pur Ariel;

A ces tours, ces beffrois au chant continuel
et ces quais endeuillés de l'ombre d'Ophélie.
N'est-ce point là que se forma, si recueillie,
cette âme qui toujours eut l'effroi du réel?

Je vois encor ton front flotter sur l'onde morte
du lac d'Amour (ainsi t'a peint Lévy-Dhurmer);
je vois tes yeux si las, tes yeux de ciel amer

suivre les cygnes doux qui te servent d'escorte
tandis que tu t'en vas, passant désabusé,
vers les steppes de songe où tu t'es enlisé.

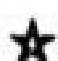


Fenêtres, votre verre est un ciel habité
où l'Invisible brise aux berges du silence.
En vous s'irise un monde, épris de pureté,
au seuil duquel l'Espace admirable commence.

Vous avez jalonné de joie et de clarté
des routes où mes pas allaient sans espérance
et vos beaux rires d'or, brûlant par la cité,
m'ont rendu maintes fois ferveur et confiance.

Montmartre mire en vous les anges de son ciel,
fenêtres, et je sais que, providentiel,
l'un d'eux me fera signe, un jour, d'une croisée.

Et je sais, m'ayant vu passer, débile, nu,
qu'il m'ouvrira les bras, doux comme une épousée
et cher comme un ami que l'on a reconnu.

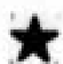


La colline accueillait jadis des moniales
au cœur chaste, portant cilice sur leur sein;
l'hymne frais de leurs voix, musiques liliales,
d'heure en heure montait vers Dieu, de ce lieu saint.

C'était au temps des rois. Les cris des bacchanales
épargnaient ces hauteurs qu'un azur vaste ceint.
Vinrent les mauvais gars et les filles vénales
et leurs rires pareils au son d'un faux buccin.

O les cloches, les chants, les heures rituelles
du jour versant leur paix aux couples des ruelles,
les feux jaunes du soir... Car notre temps est tel

que le vice y rejoint la grâce; l'ombre louche
des demeures de joie avoisine l'autel,
confondant des baisers qui se trompent de bouche.

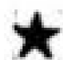


Ici vivait, ici brillait un bel empire
dont la dernière fleur meurt de consomption.
Une époque n'est plus et ce qu'on en respire
a comme un goût de cendre et de corruption.

Jenny, Louise, où donc sonne encor votre rire
si clair qui suscitait tant d'exaltation
et d'ivresse. Qu'est donc devenu ce délire
de vivre, où sont ces jeux, ces cris de passion?

Fols que nous étions tous! O folles que vous êtes!
En votre propre flamme, amoureuses grisettes,
vous dansiez, consumant votre frais corps d'enfant.

Ah! qu'on me laisse, qu'on ouvre grandes les portes.
Je veux, ce soir encor, humer, suaves mortes,
l'odeur de vos baisers sur les lèvres du vent.



Dans l'air gris, aux ciels las de Paris ou de Londres,
pourquoi t'enfuir, pourquoi poursuivre en vain l'espoir
de rencontrer un cœur qui puisse te répondre?
Ton seuil n'a pas de joie et nul n'y vient s'asseoir.

Que ton destin m'émeut, Gérard, fier hypocondre
qui souffris tant de maux et n'en laissas rien voir.
Comme toi, certains jours, menace prête à fondre,
ne suis-je pas frôlé du vol d'un oiseau noir?

Mais, là-bas, sœur des Filles du Feu dont la danse
ornait les ciels perlés des parcs d'Ile-de-France,
une femme a surgi, dressant aux murs du soir

sa sveltesse. Et voici ma détresse en allée.
Je renais, ô miracle! et j'exulte d'avoir
vu me rire Sylvie à l'espace mêlée...

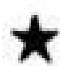


Te voici blonde, nue, au bord de la croisée
qui te vêt d'un péplum de fluide cristal.
Ta sveltesse y fourbit cette grâce aiguisée
à laquelle ton corps doit son éclat fatal.

Tu songes, la poitrine aux vitres écrasée,
à des jeux, des combats qui te font encor mal
Vas-tu recommencer l'expérience osée
par ta sœur que perdit le beau jardin natal?

Hors de ce verre qui te tient emprisonnée,
jaillis et souviens-toi, femme, que tu es née
pour libérer le monde et défier l'éclair.

Sois la limpide épée à loisir façonnée
et jusqu'en toi pourfends les larves de l'enfer
pour que te naisse un jour une nouvelle chair.



Tout en haut du logis à pergola, cheveu
d'or blanc, Laure s'étire à même l'étendue.
Là-bas, masse à ses pieds abîmée et fondue,
Paris paît doucement ses prés de songe bleu.

La tour Eiffel se dresse, échelle vers quel dieu,
quel Eden dont la clé fut à jamais perdue?
L'orteil peint, jambe libre en la robe fendue,
la jeune femme va, chaude encor de l'aveu

si tendre qu'on lui fit. Le nuage qui passe
non loin, les roses thé, brûlant sur la terrasse,
l'entourent, purs sorbets pour ses lèvres à jeun.

Dents claires, Laure rit à ses perruches, chasse
un bourdon puis s'allonge au grand lit de parfum
que les pétales font en tombant un à un...

ANDRÉ PAYER.

UN SÉMINAIRE DE « FÜHRER »

—

En quatre lieux différents, presque aux quatre coins de l'Allemagne, le régime national-socialiste a créé des établissements où il formera des chefs, les « Führer » de l'avenir : à Croessinsee (Poméranie), Vogelsang (Eifel), Sonthoven (Bavière), Marienburg (Prusse Orientale), c'est-à-dire à proximité de la Pologne, de la Belgique (10 km.) et de l'ancienne Autriche. Les pays voisins ont donné de ce quadruple choix des raisons militaires et les Belges n'ont pas vu sans inquiétude s'élever sur la rive gauche du Rhin, dès avant sa réoccupation par les troupes allemandes, ce qu'ils ont appelé une « forteresse ». Le parti national-socialiste l'a expliqué par la géographie humaine de l'Allemagne : comme il y a des différences considérables entre ses diverses régions, il a paru nécessaire de faire connaître à ceux qui en auront un jour la charge les terres et les hommes de l'Est et de l'Ouest, du Sud et du Nord. Ce brassage correspond d'ailleurs à une tendance très forte chez les dirigeants de l'Allemagne et, en particulier, chez le Dr Ley, dont nous dirons le rôle dans la création des Ordensburgen. Nous voulons négliger le côté militaire de cette question pour présenter au public français une des créations les plus intéressantes et les plus révélatrices du régime national-socialiste, pour en montrer l'origine, l'organisation, le fonctionnement, le caractère (1).

(1) Notre documentation provient d'une visite que nous avons faite à Vogelsang sous la conduite d'un des chefs, des explications qu'il nous a fort aimablement fournies et de conversations que nous avons eues à Cologne.

Le régime national-socialiste a constaté qu'il manquait de chefs qualifiés, c'est-à-dire de « Führer » dans lesquels il puisse avoir toute confiance, parce qu'il les aurait lui-même formés et modelés. Il semble avoir renoncé à convertir les hommes qui ont atteint leur maturité, qui, par conséquent, ont grandi dans les années antérieures à la prise du pouvoir et qui, avec le temps, s'élimineront, s'adapteront ou se soumettront. Il compte sur la jeunesse, qu'il veut élever selon ses principes propres et préserver du contact de tout ce qu'il repousse et combat. Dans ce but, il organise des « écoles Adolphe Hitler », établissements d'enseignement secondaire, où les meilleurs élèves seront formés par lui; c'est parmi eux qu'il recrutera plus tard ceux qui auront montré une vocation et des aptitudes de chef. En attendant, il faut pourvoir au remplacement rapide de tous ceux que la mort, l'incapacité, l'hostilité au régime éliminent. C'est pour cela que l'on a dès maintenant créé les « Ordensburgen », dont les élèves portent le nom caractéristique de « Junker » et formeront la caste dominante. Le Chancelier du Reich aurait un jour exprimé l'inquiétude que lui causait le manque de chefs jeunes et sûrs, de ce que les Allemands appellent : le « Nachwuchs »; le Dr Ley réfléchit à ce problème capital pour l'avenir même du régime et il imagina des séminaires de Führer. L'idée, d'ailleurs, lui en fut sans doute fournie par Rosenberg, dont on sait qu'il vient des Pays Baltes, où les Chevaliers de l'Ordre Teutonique ont accompli jadis une œuvre considérable, puisqu'ils ont conquis, colonisé et christianisé l'actuelle Prusse Orientale; le choix symbolique de Marienburg, capitale spirituelle de l'Ordre, semble bien établir un lien entre ce qui fut et ce qui doit être. La création nouvelle serait donc née d'une triple collaboration : le chef de l'Etat aurait exprimé un désir, Rosenberg aurait apporté l'idée et le Dr Ley réalisé l'œuvre.

Le centre de Vogelsang, commencé en 1934, ne sera terminé qu'en 1943, date à laquelle il pourra recevoir les 1080 « Junker » qui formeront le contingent annuel. Mais les travaux ont été menés si activement qu'il occupe déjà

le tiers de sa surface définitive; il a pu, de 1936 à 1937, former 500 Junker et, dans la semaine du 16 au 21 août 1937, recevoir 800 chefs de l'organisation du travail. Rien ne fut laissé au hasard; on sent qu'une volonté consciente a présidé au choix de l'emplacement, des matériaux, de la construction elle-même.

Entre les collines peu élevées, âpres et froides, de l'Eifel, serpente une petite rivière, l'Urf, qu'un barrage a transformé, sur de nombreux kilomètres, en un chapelet de lacs étroits. Les bâtiments de Vogelsang, creusés souvent dans le rocher, occuperont tout un versant d'une colline, où ils remplacent déjà la forêt; une piscine et une vaste salle de gymnastique sont en construction auprès d'un de ces lacs; un terrain d'aviation sera établi sur le plateau; un village doit être construit non loin de là pour loger les instructeurs et le personnel, dont on devine l'importance. Maintenant, c'est encore la solitude; les habitations sont rares, lointaines, à peine visibles; déjà cependant les curieux affluent pour contempler ce Burg médiéval au nom de légende qui vient de naître dans un paysage d'une beauté à la fois austère et romantique.

Les matériaux employés révèlent par leur qualité, leur authenticité, le désir d'imprimer dans l'esprit des Junker l'idée de l'Allemagne éternelle. Rien n'est plus éloquent que de visiter Vogelsang après avoir parcouru l'exposition organisée à Düsseldorf : « Schaffendes Volk » (1937). Ici, tout était combiné pour montrer au visiteur que l'Allemagne industrielle peut créer ses matières premières et se libérer des fournitures étrangères, en substituant la « Buna » synthétique au caoutchouc naturel et la cellulose du bois à la laine ou au coton. A Vogelsang, la matière première prend sa revanche sur l'« Ersatz »; le terroir se substitue à son tour à la chimie pour fournir la pierre, le bois et l'ardoise de l'Eifel; le Burg naîtra du sol, de cette terre allemande à laquelle chaque Allemand doit se sentir uni pour l'éternité.

La construction elle-même parle également le langage de l'ancienne Allemagne du Moyen Age ressuscité. Au centre d'une cour dallée, une vasque reçoit un jet d'eau,

que deux aigles contemplent, posés à terre : s'agit-il des aigles de Barberousse? de leur retour définitif ou d'un envol prochain? Plus loin, un immense réfectoire regarde par toutes ses baies le paysage de forêts et la rivière aux lacs successifs; des piliers puissants soutiennent un plafond en ciment armé, dont les poutrelles ont la forme des solives ancestrales mais une résistance infiniment plus grande. Au-dessus, une vaste salle de conférences, qui peut servir à des concerts ou à des représentations théâtrales, a comme plafond la charpente robuste recouverte d'ardoises.

Le versant de la colline, au-dessous de l'esplanade et des chemins de ronde, est occupé par les premiers bâtiments destinés aux Junker; ceux-ci logent deux par deux dans une cellule de dimensions moyennes, qu'un simple rideau sépare du couloir central. L'opposition éclate entre la simplicité de ces logements et le modernisme de certaines installations comme la cuisine. Vogelsang n'est pas un « Home », mais un internat où la douceur n'est pas admise. C'est pour ainsi dire un phalanstère moyenâgeux, parfaitement adapté au terrain et au paysage; la simplicité et la nudité de ses lignes ne font que mieux ressortir le donjon carré, dont la verticale semble naître de l'horizontalité uniforme, comme l'esprit s'élevant de la matière qu'il anime.

Dans ce décor sévère, mais d'une incontestable grandeur, les Junker passeront la deuxième de leurs années d'apprentissage (la première à Croessinsee, la troisième à Sonthoven, la quatrième à Marienburg). En attendant que le recrutement soit assuré d'une manière régulière, Vogelsang reçoit ceux qui ont sollicité ou accepté leur nomination, qui ont été choisis par le Parti, qui résistent aux épreuves qu'on leur impose. La principale est peut-être l'éloignement de leur famille; ces hommes de vingt-cinq ans, dont la plupart sont mariés ou se marient pendant leur stage, devront passer quatre années loin de leur foyer; ils bénéficieront seulement de congés assez courts à l'occasion des grandes fêtes, au total deux mois

par an. Naturellement, ils reçoivent une solde et des indemnités suffisantes pour subvenir à leurs besoins. De plus, ils sont conduits régulièrement dans des villes de la région, pour assister à des représentations théâtrales, à des concerts, etc... Ils sont l'objet d'un examen constant, qui porte surtout sur leurs capacités physiques et sur leur courage. C'est ainsi qu'on leur demande de descendre en parachute lors de leur premier vol et de plonger d'une hauteur de 10 mètres, même s'ils ne savent pas nager. Leur formation sera essentiellement sportive; ils devront pratiquer tous les sports : natation, escrime, athlétisme, équitation, ski, alpinisme, etc., savoir conduire une auto ou un avion. L'enseignement proprement dit portera surtout sur la biologie, — et naturellement la question des races — la philosophie de l'Etat, le droit naturel, l'histoire de l'Allemagne et celle du mouvement national-socialiste. Les langues, les littératures, la philosophie, ne figurent pas au programme. Le but de cette formation est triple : former des corps entraînés, aptes à supporter toutes les fatigues; — fournir aux esprits toutes les notions qui constituent la « Weltanschauung » nationale-socialiste; — mettre ces futurs chefs et administrateurs en mesure de régler d'instinct, en se laissant guider par le sentiment plus que par la réflexion, les questions qui se poseront à eux. Il n'est aucunement question de donner aux Junker une culture désintéressée; il s'agit de les dresser militairement, de créer chez eux des réflexes. La bibliothèque, en voie d'organisation, contient 3.500 volumes, parmi lesquels figurent les œuvres de Lénine et de Rathenau : elle n'est certainement pas le centre de l'établissement, et la recherche personnelle cède le pas au cours de professeurs attachés à l'école et aux conférences de professeurs invités, chargés de fournir aux auditeurs le bagage d'idées dont ils auront besoin.

A titre d'exemple, voici l'emploi du temps de Vogelsang :

6 h.	Réveil et sport matinal.
6 h. 15.	Toilette.

7 h.	Appel, parade du drapeau et déjeuner.
8-9 h. 30.	Travail en commun.
10 h.	Conférence.
12 h. 15.	Appel et déjeuner.
14 h. 30.	Sport.
17-18 h. 30.	Travail en commun.
19 h.	Appel et dîner.
22 h.	Coucher.

Le travail en commun se fait sous la direction du chef chargé d'une des « maisons de camaraderie » où sont logés les Junker. Ceux-ci disposent de certains loisirs, notamment entre le repas du soir et le « Zapfenstreich » (retraite); ils peuvent alors se distraire comme ils le désirent, s'installer dans la vaste auberge construite à l'extérieur et dans le même style ou faire des promenades dans les environs. Ajoutons enfin que les dirigeants de Vogelsang insistent sur l'idéalisme nécessaire aux Junker pour supporter cette vie austère, pour consentir pendant quatre années, de vingt-cinq à vingt-neuf ans, ce sacrifice des joies les plus normales et des activités les plus fécondes.

Les caractères essentiels de cette organisation nationale-socialiste nous paraissent être les suivants : subordination absolue de l'individu au peuple et à l'Etat, — égalisation sociale aussi complète que possible, — création d'un ordre monastique nouveau mis au service d'une mystique nouvelle. Le Troisième Reich n'admet pas le dogme de la liberté individuelle, qu'il ne cesse de reprocher sarcastiquement aux régimes démocratiques, comme un principe d'anarchie. Il proclame que l'individu n'a pas de valeur en soi, qu'il ne doit être qu'un instrument au service du peuple. C'est le Parti, support de l'Etat, qui réglera son instruction et sa formation, qui lui imposera sa fonction, parce que lui seul connaît les besoins de la collectivité. C'est lui qui, de haut en bas, organisera l'administration du pays tout entier, qui en constituera la pyramide selon des principes analogues à ceux du régime féodal. Il se livrera donc à un véritable travail de

prospection pour recruter dans la masse ceux auxquels il déléguera ses pouvoirs en leur donnant l'investiture.

Cette masse elle-même formera une « Volksgemeinschaft », c'est-à-dire une communauté racique, assez semblable à une ruche d'abeilles. Ici se manifeste la tendance égalisatrice et socialisante du régime. Ni la naissance, ni la fortune, ni l'instruction ne peuvent constituer pour un citoyen un avantage. Tous les jeunes garçons doivent, dès l'âge de dix ans, être mêlés dans les diverses catégories de la jeunesse hitlérienne, puis dans les camps du service de travail, à la caserne, enfin dans les formations nationales-socialistes. Tous doivent cesser d'être des individualités distinctes pour se fondre dans l'ensemble et devenir ce que Nietzche appelait l' « animal du troupeau » (Herdentier); tous doivent connaître la vie en commun pour devenir les membres de cette communauté idéale où la pureté du sang, la vigueur du corps, l'ardeur de la foi nationale-socialiste désigneront seules les chefs.

Si ces tendances fondamentales du régime national-socialiste sont naturellement celles des Ordensburgen, Vogelsang accentue en outre un autre trait essentiel de l'Allemagne actuelle. La question religieuse n'y joue, dit-on, aucun rôle, car, suivant la parole de Frédéric II, chacun a le droit de faire son salut comme il l'entend. Nous ne voulons pas étudier ici la question religieuse en Allemagne, mais il ne nous semble pas qu'à Vogelsang il puisse y avoir une autre religion que celle du Troisième Reich. Le centre spirituel est, à l'intérieur du donjon, la « Kultstätte » (lieu du culte), sanctuaire carré de faibles dimensions, mais très élevé, auquel on accède par un large couloir flanqué de drapeaux hitlériens encadrant les noms de Schlageter et de Horst Wessel. De longues et minces fentes, garnies de vitraux, laissent pénétrer dans cette « chapelle » une lumière colorée, que des éclairages indirects et des torchères peuvent accroître et modifier. En face de l'entrée se dresse un homme nu, belle statue de bois représentant l'Allemand idéal, sur un socle qui porte l'inscription « Hier » (*ici* = présent); à droite et à gauche sont gravés les noms des seize membres du Parti tombés

les premiers dans le combat pour l'idée nouvelle; en tête figure un nom symbolique : Laforce. L'explication en est simple : tous les Junker rassemblés à Vogelsang prennent dans le mouvement la place des combattants morts et, à l'appel de leurs noms, ils répondent : *présent pour eux;* tous travaillent à créer l'Allemand de l'avenir et, par lui, l'Allemagne éternelle. Sur l'esplanade où chaque jour on fait l'appel et hisse le drapeau, ils forment l'Eglise militante; dans la Kultstätte, ils s'unissent par le recueillement et la méditation à l'Eglise souffrante pour accroître dans leur cœur la volonté de préparer, par le triomphe du National-Socialisme, la venue de l'Eglise triomphante. Ils forment vraiment un monastère laïque, d'où essaimeront chaque année les missionnaires qui seront les chevaliers porte-glaive de l'Allemagne nouvelle.

En étudiant, à l'occasion de l'Ordensburg Vogelsang, une des créations maîtresses du National-Socialisme, celle qui formera la clef de voûte de l'édifice entier, nous n'avons aucunement voulu prendre parti et nous nous en sommes tenu à une sèche objectivité. Ce qui importe à nos yeux, ce n'est pas d'encenser ou de maudire, mais de connaître cette Allemagne où le Parti, avec une obstination têtue et puissante, augmente chaque jour son emprise et prépare méthodiquement un avenir qui doit voir la réalisation de son rêve.

J.-F. ANGELLOZ.

LES SECRETS
DE LA COMTESSE DE CASTIGLIONE

Ils furent autrement importants que ceux de la princesse de Cadignan. Elle aussi, la comtesse de Castiglione, est une héroïne de la *Comédie humaine*. Balzac l'a pressentie et préfigurée. Il a esquissé son profil perdu dans une de ses scènes de la vie privée, *Albert Savarus*. Une fois de plus le démiurge aura fait concurrence à l'état-civil. La ressemblance est étonnante entre sa duchesse d'Argaiolo et la comtesse de Castiglione. Il n'est pas jusqu'au nom de Lamporani, qu'avait emprunté en Suisse la duchesse d'Argaiolo, qui ne rappelle celui de Lamporecchi, qui était le nom du grand-père de la signorina Oldoïni. Mais plus encore que par le type, c'est par le caractère que les deux femmes se ressemblent. De Mme de Castiglione comme de Mme d'Argaiolo on peut dire qu' « elle était bien l'Italienne classique, et telle que l'imagination veut, fait ou rêve, si vous voulez, les Italiennes », on ne se tromperait guère en disant que celle-ci comme celle-là fut enthousiaste des « idées libérales » et eut, à un égal degré, le culte de la liberté « qui avait fait la triple révolution de Naples, du Piémont et d'Espagne » ; chez Mme de Castiglione on retrouve cette « majesté du geste, du regard et de l'attitude, cette naïveté italienne, toujours doublée d'un peu de finesse, et ce mélange de noblesse et de raillerie, de grandeur et d'enfantillage », qui, à de certains moments, faisait de la duchesse d'Argaiolo, « la créature la plus attrayante du monde ». On eût aimé pouvoir assurer que Mme de Castiglione s'était modelée sur Mme d'Ar-

gaiolo. Altière, comme elle, consciente de sa beauté et de sa supériorité, murée dans son orgueil, elle a défié les Œdipes des Tuileries, du Jockey-Club et de Tortoni qui s'en sont mesquinement vengés. Mme de Castiglione eût pu dire de Paris ce que Mme d'Argaiolo disait de Genève : « C'est une ville à caquetages » ; elle eût pu ajouter, comme elle : « Quoique je sois bien au-dessus des niaiseries du monde, je ne veux pas être calomniée... » Elle le fut, outrageusement, et il en est resté assez pour la défigurer. Elle sortait trop du modèle courant pour ne pas déconcerter. « Elle est sans hypocrisie et s'abandonne à ses impressions... Et je la voudrais comme une Parisienne! » disait Albert Savarus de sa duchesse d'Argaiolo. On méconnut de même Mme de Castiglione, on la toisa à la commune échelle, faute de pouvoir percer l' « impénétrable énigme » que présentait cette femme extraordinaire, on alla jusqu'à lui refuser tout esprit et à lui imputer les plus vulgaires et les plus basses aventures. Mme de Castiglione n'a rien tenté pour dissiper le malentendu qui l'a toujours séparée de ses contemporains. Elle s'est farouchement dérobée aux curiosités imbéciles. Les indiscrets en ont été réduits aux conjectures. Les historiens ne sont guère mieux partagés. Il faut renoncer à reconstituer la vie de Mme de Castiglione. Elle a emporté ses secrets avec elle. On ne prétend pas, dans les pages qui suivent, les retrouver, on se bornera à les indiquer et à montrer comment peu à peu s'est cristallisée la légende qui a fait à « une femme aussi sublime, aussi royalement belle » qu'elle un travestissement qu'elle n'a jamais porté.

§

La princesse était debout à deux pas du piano. Ses admirables cheveux, si abondants et si longs, étaient retenus par un cercle d'or. Sa figure, illuminée par les bougies, éclatait de la blancheur particulière aux Italiennes et qui n'a tout son effet qu'aux lumières. Elle était en costume de bal, laissant admirer des épaules fascinantes, une taille de jeune fille et des bras de statue antique. Sa beauté sublime était là sans rivalité possible, quoiqu'il y eût des Anglaises et des Russes char-

mantes, les plus jolies femmes de Genève et d'autres Italiennes parmi lesquelles brillaient l'illustre princesse de Varèse et la fameuse cantatrice Tinti qui chantait en ce moment...

Transportez cette scène que Balzac plaçait à Genève en 1823, trente-trois ans plus tard à Paris, et vous aurez, à quelques détails près, celle qui se passa aux Tuileries, le 20 février 1856, quand la comtesse de Castiglione y fit son apparition. Tous les hommes eurent pour elle ce « regard fixe, persistant, attractif et chargé de toute la volonté humaine concentrée dans ce sentiment appelé *désir* », qu'Albert Savarus avait eu pour Mme d'Argaiolo. Quant à celui des femmes, il exprimait le sentiment qu'elles éprouvent devant une rivale. Quelques jours après, Jules Lecomte écrivait dans son « Courrier de Paris » de l'*Indépendance Belge :*

Paris possède en ce moment un lion et une lionne. Le lion c'est le comte Alexis Orloff; la lionne, c'est une jeune beauté italienne. Etrange rapprochement! Le comte Orloff excite autant de curiosité que la comtesse Cast... fait naître d'admiration. Il a 71 ans, elle en a 18. Il vient du Nord, elle arrive du Sud. Il apporte la paix, elle met le trouble parmi nos beautés locales, nos élégantes. On les cherche avec ardeur dans les salons, à l'Opéra, partout où ils pourraient être. Ah! quelle recette ferait, même l'*Assedio de Firenze,* si on pouvait les réunir dans la même loge et le faire savoir!... Quant à la jeune étrangère, on m'assure que sa présence désespère les habitués de certains salons. L'autre soir, nous disait une hospitalière et charmante maîtresse de maison, lorsqu'elle entra, ces dames restèrent toutes consternées... — Consternées? vraiment, c'est un peu trop! sans doute cette jeune comtesse est charmante; elle a de merveilleux cheveux bruns, des yeux superbes et d'une expression farouche et singulière, une jolie taille, un ensemble original et attractif, auquel ajoutent évidemment sa coiffure un peu étrange, des toilettes de son invention et je ne sais quoi qui étonne et vous cloue là, à regarder, en oubliant presque la bienséance. Mais il n'y a point dans tout cela de quoi tant se *consterner,* et l'alphabet parisien nous fournirait de nombreuses initiales rivales de cette jeune Turi-

naise, qui s'étonne modestement de son succès et s'en trouve gênée. Faut-il même, parmi les étrangères qui fréquentent les salons choisis du faubourg Saint-Honoré, rappeler que Vienne nous a prêté la ravissante Dief... et Londres la belle et blanche Sh..., comme le Nord la brillante et altière Sch..., sans en compter bien d'autres, exotiques ou indigènes qui n'ont rien à envier au Piémont que l'engouement dont Paris fait auréole à tout ce qui est nouveau!

Où qu'elle se montrât, la *bellissima contessa* excitait la même consternation et produisait la même sensation. Un soir, chez Rossini, elle était entrée sur la pointe des pieds pendant l'exécution d'un morceau. Elle était tout de blanc habillée, en toilette Louis XV, les cheveux poudrés. On n'avait jamais rien vu de plus beau. Au bal du Ministère des Affaires étrangères, en dame de cœur, à celui de M. Fould en norvégienne elle attira tous les regards. Eugène Giraud exposa au Salon son pastel, une symphonie en bleu, la robe décolletée relevée de nœuds de ruban, des petites plumes dans les cheveux lui faisant une coiffure à la Marie Stuart. « Rien de plus charmant que le portrait de Mme de Castiglione, un de ces modèles qu'il est impossible de flatter et qui semblent un défi porté par la nature à l'art », écrivait Gautier. « Ce n'est pas toute la beauté de la comtesse, mais un seul aspect suffit. » Les galants l'entreprirent, elle découragea les plus hardis. Cette beauté était une vertu. Pourtant, elle était jeune, et elle était à Paris, loin de son mari. Sans doute, craignait-elle de porter ombrage à l'Empereur. On donnait pour certain qu'elle n'avait plus rien à refuser à Sa Majesté et aussi que la guerre d'Italie était un peu la guerre de la favorite. Aussitôt après la paix de Villanfranca, Mme de Castiglione disparut. On ne s'en étonna point. Elle avait dû aller rejoindre M. de Castiglione à Turin...

Comme lady Stanhope à Djoun, Mme de Castiglione s'était réfugiée au sommet d'une colline, aux environs de Turin, où elle possédait sa villa *Gloria*. Elle y vivait seule avec son jeune fils et ses pensées secrètes. Le paysage, à l'entour, était, surtout l'hiver, désolé comme son âme.

Le Pô, très resserré à cet endroit, roulait à ses pieds comme un torrent. La ville assise dans la plaine, avec ses toits couverts de neige et ses clochers noirs; puis à l'horizon, la longue chaîne des Alpes, blanche depuis le sommet jusqu'aux pieds.

Quelle raison l'avait décidée à fuir ainsi le monde, elle n'en a fait la confidence à personne, pas même à M. d'Ideville, qui sut gagner sa sympathie et vis-à-vis de qui, en ce temps-là, elle se départit de sa réserve. Là-haut, et dans cette solitude, Mme de Castiglione plus que jamais rappelait la duchesse d'Argaiolo, et si M. d'Ideville se fût rappelé Balzac, il n'eut pas manqué d'en être impressionné. « A peine ai-je traversé la vie et déjà mon rôle est fini », lui dit Mme de Castiglione. M. d'Ideville eût dû comprendre, mais quoique diplomate, et surtout l'ayant été en Italie, il ne semblait pas au fait des *combinazioni* de M. de Cavour. Il attribua ce désenchantement à quelque peine d'amour. Du moins eut-il le sentiment qu'il se trouvait en présence d'une femme supérieure, ce qui ne laissa pas que le surprendre, d'autant plus qu'il se souvenait des jugements qu'on avait portés sur Mme de Castiglione.

Nulle, profondément égoïste, disait-on, s'occupant de sa seule beauté, hautaine, impertinente, elle enveloppe le monde entier dans un immense mépris, incapable d'éprouver une affection et, chose bizarre, incapable d'inspirer un amour vrai, une passion sérieuse. Elle est trop belle, disaient les femmes, et fort heureusement elle n'est que belle.

Les unes et les autres se méprenaient, ceux-ci comme le héros de Balzac qui parfois s'irritait

en admirant le calme de Francesca qui, semblable aux Anglaises, paraissait mettre son amour-propre à ne rien exprimer sur son visage dont la sévérité défiait l'amour; il l'eût voulue agitée, il l'accusait de ne rien sentir, en croyant au préjugé qui veut chez les femmes italiennes une mobilité fébrile.

A mesure que Mme de Castiglione parlait, M. d'Ideville découvrait en elle un autre être, un être nouveau.

J'ai été déplacée partout et toujours, et je ne suis à mon aise et bien moi qu'auprès de ceux qui me sont supérieurs, ou alors au milieu de gens simples, naïfs. Avez-vous remarqué comme les vieux bateliers m'adorent? Ceux-là seuls m'aiment qui m'ont devinée.

C'est parce qu'il l'avait devinée, que Savarus avait aimé Mme d'Argaiolo. « L'admiration chez certaines âmes ne va pas sans pénétration », observait Balzac.

Quand j'ai vécu dans le monde on m'a trouvée altière et hautaine avec mes égaux, — avec ceux du moins que les lois de la société m'ont contrainte à traîter comme tels. Puis-je être autrement? J'ai fait des efforts sincères pour assouplir ma fierté, je n'ai pu réussir; car, malgré moi, la société de la plupart des hommes et des femmes que vous dites distingués, intelligents, me fait éprouver une lassitude, un dégoût qui ressemblent, je l'avoue, à s'y méprendre, à un souverain mépris. Voilà pourquoi je me trouve déplacée, et je vous l'avoue sincèrement, je me trouve tellement au-dessus des autres que je préfère vivre sur ma colline, tranquille quelquefois, indépendante toujours, et surtout à l'abri de ces relations banales que je hais. N'est-ce pas le seul moyen d'échapper à tout ce qui est bête, vulgaire, laid et faux, à tout ce qui m'est hostile, en un mot?

Ainsi parla Mme de Castiglione. La duchesse d'Argaiolo ne se fût pas exprimée autrement, et M. d'Ideville eût pu convenir, comme Savarus, à propos de sa bien-aimée, qu'il n'y avait pas eu la moindre apparence de coquetterie dans la conduite de Mme de Castiglione. « Tout en était vaste, noble et sans arrière-pensée » et cette grandeur le frappa comme elle avait frappé Savarus qui reconnaissait en ceci la différence qui distingue l'Italienne de la Française — dont on ne se doutait généralement pas à Paris...

Deux années plus tard, Mme de Castiglione, abandonnant son ermitage, venait reprendre sa place dans ce monde où elle se jugeait déplacée. Costumée en reine d'Etrurie, elle fit une rentrée triomphale au bal des Tuileries. Si ç'avait été un symbole, l'effet en fut perdu. Les

gazetiers mondains la confondirent avec « Salammbô », méprise dont Mme Rimsky-Korsakoff fut marrie, qui portait ce travestissement à un bal masqué chez Mme Walewska. C'est en vain qu'on rendit à la Russe ce qu'on avait attribué à la Florentine, en vain qu'Henry de Pène expliqua le futile mais fâcheux quiproquo :

La rentrée de la belle comtesse de Castiglione dans le monde a produit une grande sensation, écrivait-il. Elle était en Reine d'Etrurie, costume très long, très simple et tout à fait noble. Le bruit qu'un page portait la queue de sa robe doit être démenti dans l'intérêt de la vérité. C'est une fantaisie du spirituel comte de Choiseul qui accrédita cette erreur. Comme il était déguisé en roi nègre, il s'amusa un moment à faire l'office de Zamora portant d'une main la traîne de Mme de Castiglione, et de l'autre soutenant un parasol au-dessus de sa tête, mais ce n'est qu'un page d'occasion. La somptueuse étrangère venue de Russie dont il est fort question depuis le commencement de l'hiver, Mme Rimsky-Korsakoff, après avoir commencé à se produire chez Mme Drouyn de Lhuys en fort beau costume de son pays, s'est ensuite montrée en Miroir à la Cour, puis en un costume d'Eau fort original dans la composition duquel entrait jusqu'à une carpe empaillée, chez Mme la princesse de Metternich et finalement en Salammbô, la plus belle de ses incarnations, chez Mme Walewska... On connaît maintenant la fameuse étoffe *inconnue*... Le corsage montant laissait paraître çà et là par des ouvertures la blancheur des chairs. Ce corsage sans manches s'arrêtait au-dessous de la gorge; une ceinture verte émaillée, simulant les écailles du serpent, le reliait aux jupes écourtées devant et laissant voir les pieds dans leurs sandales d'or, traînantes derrière et terminées par un dragon flamboyant.

Ce fut en vain que les journaux réparèrent leur erreur, elle resta gravée dans tous les esprits et même dans tous les yeux.

On parle encore de l'apparition de Mme de Castiglione en Salammbô, les jambes nues ayant des bagues aux doigts des pieds et les cheveux épars sur les plus belles épaules du

monde, mandait Mérimée à Mlle Lagrenée. Il paraît qu'elle a été expulsée du salon Metternich où cependant on devrait être habitué aux excentricités, mais je suppose que c'est plutôt en qualité de Piémontaise que pour son manque de vertu qu'on a procédé de la sorte à son égard.

On s'était trompé de robe, on s'était trompé de bal. L'erreur sur la personne subsista, donnant naissance à une légende qui devait survivre à Mme de Castiglione. C'est sous le voile transparent et sous le nom de *Salammbô* que Charles Yriarte, homme de cour, cependant, la peignait à la plume, non telle qu'elle était, mais telle que la représentaient les caquets de Saint-Cloud et des Tuileries.

Etrange, rare, précieuse, invisible et muette, Salammbô se plaît à échapper aux regards comme la vierge carthaginoise vouée aux pratiques sacrées, sacrifiant nuit et jour à la déesse voluptueuse et féconde.

Qu'elle vive au gré de sa fantaisie, à Rome, à Vienne, à Paris ou à Florence, son existence mystérieuse qui s'écoule dans le Gynécée, échappe aux regards profanes, mêlée de réminiscences du pays du soleil, et remplie tout entière par les pratiques minutieuses de son rite. Elle méprise la nature, les fraîches brises, les dômes de verdure, elle abhorre la lumière du jour qui offense ses yeux et reste couchée sur ses carreaux de Tunisie, baignée dans une molle langueur et énervée par les parfums des cassolettes... ...Salammbô est la prêtresse et la statue, elle est à la fois le culte et l'autel. L'idole, c'est sa beauté; le silence qui règne dans le temple est un hommage égoïste; elle le rend à elle-même. Tous ses murs la reflètent; de quelque côté qu'elle tourne la tête elle n'échappe jamais à l'admiration qu'elle inspire; elle épèle constamment les litanies de sa beauté et lit, dans une contemplation silencieuse, le poème de son corps. Depuis qu'elle ouvre les yeux jusqu'à l'heure où Sminthée-Apollon, le dieu dont l'arc est d'argent, clôt sa paupière, elle encense l'idole, épuisant pour la parer tout ce que l'excessive et rare imagination de ce culte babylonien lui inspire. Narcisse est vaincu, et je ne saurais dire un à un ses charmes où la piété de ce

culte égoïste égare les bouffettes roses, ornements qui lui sont familiers. Mais tout à coup, elle sort de sa torpeur et demande son char. Sur l'autel où il repose elle saisit le zaïmph sacré. Elle abandonne sa retraite et se manifeste dans un éclair. Chacune de ses apparitions doit frapper les mortels comme une fulgurante vision, elle les remplit d'une muette admiration mêlée de terreur... A l'heure de l'ambroisie, solitaire toujours, elle s'assied devant son miroir, étudiant son geste et n'oubliant jamais qu'elle est une rare déesse. Infatigable à se parer, un jour elle voue au bleu sa précieuse personne, le lendemain elle sacrifie à l'espérance. Alors tout ce qui est d'elle la tunique, le long voile, le cothurne et le coussin, revêt la livrée du printemps : une autre fois, elle se voue au rose et tout a fleuri : le coussin devient rose, le coursier change ses myosotis contre la fleur du Bengale...

La mythologie, considérée comme travestissement littéraire, permet des allusions risquées à l'histoire, — ou à la légende contemporaine, — qui, si souvent, en tient lieu.

Au détour d'une allée des Champs-Elysées, par une belle nuit, comme l'imprudente avait quitté le zaïmph qui la rendait invisible, elle se heurta à un Argus qui n'avait rien de mythologique. On dit que ce soir-là dans l'Olympe, l'écho des plaintes de Junon domina le fracas de la poudre.

On sourit d'un air entendu à cette malice ambiguë.

Mais ce temps mythologique est bien passé. La prêtresse a repris sa vie orientale et solitaire : cachée dans le demi-jour de son Gynécée, changeant quatre fois le nœud de ses tresses, composant ses philtres, songeuse, elle étudie des nuances, combine des effets, et prépare sans doute quelque soudaine apparition destinée à éblouir encore une fois les mortels.

Ce temps mythologique était bien passé. Celui de l'Empire ne devait pas tarder à le rejoindre dans l'histoire...

§

On avait oublié, dans la tourmente, Mme de Castiglione quand, le 6 mars 1873, *la Liberté*, à la rubrique de

ses informations, publiait ce fait-divers qui reproduit dès le lendemain par *le Soleil, le Temps* et *le Rappel,* devint sensationnel :

LE VOL DE LA LÉGATION D'ITALIE

On se souvient des bruits vagues qui ont couru il y a quelque temps au sujet d'un vol commis à la légation d'Italie. Voici quelques détails sur cette affaire dont l'instruction se poursuit en ce moment :

En 1870, un peu après la déclaration de guerre, l'ex-empereur aurait remis secrètement à Mme de Castiglione, demeurant rue Laffitte, des papiers d'Etat dont il lui confia la garde. Au moment de l'investissement de la capitale, la comtesse, avant de quitter Paris, déposa en lieu sûr, à l'ambassade d'Italie, plusieurs caisses renfermant son argenterie et ses bijoux. Dans l'une de ces caisses se trouvaient ces papiers. Ces papiers disparurent pendant le siège, en même temps qu'une partie des bijoux de la comtesse. Les soupçons se portèrent sur un sieur Passetout, qui avait été domestique chez elle, mais toutes les recherches faites pour le découvrir demeurèrent infructueuses. Au mois de novembre dernier, Mme de Castiglione reçut une lettre anonyme dans laquelle on lui enjoignait, avec menaces de mort, de se trouver sur la place de la Bourse, le soir même, et de remettre à un individu qui l'accosterait la somme de 1.000 francs. Plainte portée par la comtesse, une enquête fut immédiatement ouverte par M. Macé, commissaire de police, qui reconnut aussitôt dans la lettre anonyme l'écriture de Passetout, dont il avait quelques spécimens. On réussit également à découvrir la demeure de Passetout, et les perquisitions qui y furent faites amenèrent la découverte de plusieurs couverts d'argent et de quelques bijoux ayant appartenu à la comtesse. Mais ce que l'on recherchait surtout, les fameux papiers, les papiers d'Etat, avaient disparu. D'après les aveux de Passetout, ces papiers auraient été par lui vendus à certaines personnes qui en ignoraient sans doute la provenance. L'affaire promet de curieuses révélations. Passetout est en ce moment détenu à Mazas en attendant le jugement.

Le Tout-Paris se fût précipité à la Xe Chambre si on l'avait informé de la date où l'affaire Froment allait être évoquée (1). Dans l'intervalle, une consigne avait dû être passée, qui expliquait l'insolite discrétion des journaux. Le 11 mars 1873, à l'appel du nom de la comtesse, un long silence succéda. Cette formalité était superflue. Le Tribunal savait fort bien que Mme de Castiglione ne se présenterait pas, ayant reçu un certificat de son médecin, le docteur Cusco, attestant qu'elle n'était pas en état de se déranger. Chacun semblait d'accord pour expédier les débats. Un avocat les eût exploités à son profit, en posant des questions indiscrètes. Le prévenu s'était privé de l'aide d'un chicaneur. Il avouait tout ce que lui reprochaient non les journaux de l'opposition, mais l'accusation qui n'avait retenu contre lui que des « larcins misérables » et véniels. Mme de Castiglione ayant recommandé le sieur Froment à la clémence de ses juges, il s'en tira avec deux mois de prison. La *Gazette des Tribunaux* ne publia le compte rendu de ce curieux procès que huit jours plus tard. « Enfin nous savons la vérité sur cette affaire qui a fait du bruit et a failli faire du scandale, s'écriait F. de Rodays dans *le Figaro*. On va voir que la montagne n'a encore accouché que d'une souris. »

Tout ce qu'on put entrevoir, c'est que l'avocat de la République, M. Campenon, avait servi de sage-femme à ce laborieux accouchement que les feuilles légitimistes, aussi bien que les radicales, s'abstinrent de commenter. La souris fila entre deux procès sensationnels, ceux-là qui tenaient en haleine les amateurs de scandales financiers et d'émotions sanguinaires : celui, d'abord, du *Transcontinental Memphis*, où un presque homonyme du voleur de Mme de Castiglione, le général Frémont, un monsieur très bien, membre du Congrès américain, deux fois candidat à la Présidence des Etats-Unis, était jugé, par défaut, devant la VIIe Chambre, pour avoir, comme l'en avait publiquement tancé l'honorable Howard, président du Sénat pour les chemins de fer du Pacifique, « ourdi une méchante conspiration dans le but de tromper frauduleusement un

(1) Le prétendu Passetout se nommait Froment.

peuple ami », lequel était celui de France, qui s'était laissé dépouiller d'une vingtaine de millions. Parallèlement à ce procès se déroulait devant la cour d'assises de la Gironde celui du facteur Mano, qui avait massacré à bout portant, à Tastous, cinq personnes de sa famille. Les chroniqueurs judiciaires avaient de quoi grossoyer. Leurs confrères de la littérature ne devaient pas manquer non plus de besogne; c'est pourquoi, aparemment, ayant feuilleté distraitement *Son Excellence Eugène Rougon,* ils n'avaient pas reconnu aux côtés de cet ancien ministre de l'ex-Empereur, et assez singulièrement mêlée à sa vie, Mme de Castiglione sous le nom et les traits de Clorinde Balbi. Peu après sa discrète rentrée à Paris, Mme de Castiglione était ainsi, non moins discrètement entrée dans l'histoire avec sa légende.

Le premier, Emile Zola lui faisait jouer un rôle romanesque. L'auteur des *Rougon-Macquart* ne traitant pas avec la même rigueur les documents humains qu'il empruntait à l'histoire que ceux qu'il puisait dans la vie — comme si le naturalisme se fût arrêté au seuil des cimetières — avait fait de Mme de Castiglione un être hybride, mi-aventurière, mi-grande dame, qu'il lâchait à la conquête non de Sa Majesté, mais de son ministre. Dans les propos risqués que M. La Rouquette tenait au début du roman et dans les couloirs du Corps législatif, on eût pu reconnaître l'anecdote de la scandaleuse apparition de Mme de Castiglione aux Tuileries, nue sous le « zaïmph » de Salammbô.

M. La Rouquette raconta que chez le chevalier Rusconi, le légat italien, elle était arrivée un soir de bal en Diane chasseresse, si nue, qu'elle avait failli être demandée en mariage le lendemain par le vieux M. de Nougarède, un sénateur très friand.

Eugène Rougon, qui ne l'était pas moins, en avait fait sa femme, après l'avoir vue, nue, chez elle, dans les poses successives de la « Diane chasseresse » et de « Vénus ».

Plusieurs fois, Rougon avait tâché de connaître les grandes affaires de Clorinde... Elle lui expliqua un après-midi d'un air

tranquille tout un vaste projet; elle était en train de travailler à une alliance entre l'Italie et la France, en vue d'une prochaine campagne contre l'Autriche. Rougon, un moment très frappé, finit par hausser les épaules devant les choses folles mêlées à son plan,

auquel M. de Reuthlinger, le fameux banquier, n'avait sans doute pas hésité à prêter son appui comme on avait dit que M. de Rothschild avait prêté le sien, à intérêt, à celui de Mme de Castiglione, de M. de Cavour et *tutti quanti*...

§

Mme de Castiglione était donc revenue à Paris, mystérieusement, en catimini, non pour y reprendre son train, mais pour s'y enterrer. La trentaine passée, elle était pourtant dans son splendide épanouissement, plus belle encore que sous l'Empire, si belle vraiment que Gaston Jollivet, qui l'avait surprise et reconnue, jurait « qu'il n'était pas permis à une femme d'incarner plus complètement la Vénus immortelle déifiée par le pinceau et le ciseau des grands maîtres ».

Qui pouvait bien être l'heureux mortel qui régnait sur le cœur de cette déesse? C'est la devinette qu'il essayait de résoudre, avec ses amis, au Café Anglais, un soir, à l'heure des liqueurs et des cigares. « C'est un maître de... de... de... devinez! » dit un roué du boulevard, avec l'air d'un qui en sait long. Les réponses se croisèrent, manquant le but : « — ...D'équipage... de ballet... d'armes... » — « D'hôtel », hasarda quelqu'un — « Parfaitement. C'est Ernest, notre Ernest, c'est lui qui ouvre à *la* Castiglione ce cabinet tous les soirs, et d'où elle sort plus encapuchonnée qu'au bal de l'Opéra. » Les hommes n'en voulaient rien croire, mais leurs belles petites, qui avaient reçu, à l'insu de leur *monsieur*, un maître d'hôtel ou de quelque autre corps de métier, dans leur lit, se récrièrent: « Pourquoi pas, après tout? Ernest est beau garçon! » Et elles regardaient d'une drôle de façon ce sacré Ernest, qui ne sourcillait pas, le polisson, entre ses favoris. Ca-

price de grande dame, et qui n'avait pas duré. C'était une mystérieuse créature. On ne la rencontrait nulle part. Où diable se cachait-elle? On finit par le savoir. Pas loin de là, dans le voisinage de la rue qui portait son nom, 26, place Vendôme, l'entresol au-dessus de chez Lombard, le fabricant de bronzes d'art. Le jour, comme la nuit, les fenêtres en étaient closes, hermétiquement, ne laissant rien filtrer au travers. Le matin, à une certaine heure, dans l'entrebâillement des persiennes, une tête de femme s'encadrait, dissimulée sous des voiles. C'était *Elle,* qui échangeait quelques mots avec un vendeur de journaux, après quoi, refermant les persiennes, de nouveau elle s'emmurait. Il y avait sûrement un mystère là-dessous. Sa résidence en France avait toutes les apparences d'un exil; avait-elle fui l'ingrate patrie qu'elle avait contribué à rédimer? Que signifiait cet effacement, ce renoncement, cette claustration au milieu de la vie brillante qu'elle avait connue jadis, au cœur de ce Paris qui lui rappelait tant de souvenirs, et qu'elle boudait? Le contraste entre son existence passée et son existence présente était trop singulier pour qu'on ne fût pas tenté de jeter un coup d'œil par-dessus le mur de la vie privée de Mme de Castiglione. Tels chroniqueurs mondains se firent limiers, l'espionnèrent. Ils battirent le quartier, à la recherche de ses fournisseurs. Pressé de questions, agacé par les allusions qu'on faisait à sa prétendue bonne fortune, pour se débarrasser une fois pour toutes des importuns, Ernest se décida à parler. Si on lui avait vu ouvrir la porte d'un cabinet à Mme la Comtesse, c'est que Mme la Comtesse, quand elle était revenue à Paris, avait loué au Café Anglais deux cabinets particuliers où elle s'était installée comme chez elle. Elle avait vécu là, toute seule, ne recevant personne, inconnue de tout le monde, parmi des gens qui ne lui étaient pas inconnnus, et qui ne la savaient pas si près, qui s'amusaient en partie fine, comme des fous, avec des petites folles, et elle, elle entendait tout, voyait tout, sous ses voiles, qui lui faisaient comme un masque, derrière lequel on ne savait pas ce qu'elle sentait ou éprouvait. Même qu'elle était

tombée malade, Mme la Comtesse, et que sa femme à lui l'avait soignée. Il fallait que le monde fût bien méchant pour imaginer les horreurs qu'on avait débitées... Le monde était de plus en plus intrigué par le mystère dont s'enveloppait, comme d'un linceul, cette morte vivante, qui tant s'intéressait à lui et ne voulait pas qu'il s'intéressât à elle, inventant des précautions, qui ressemblaient à des ruses, pour dépister la curiosité d'autant plus excitée qu'elle restait insatisfaite, ne sortant qu'à l'heure où la ville dormait pour errer, avec ses chiens, comme un spectre, passant ses journées toute seule, seule avec ses pensées secrètes, et ses souvenirs, parée, à ce qu'on disait, comme pour aller au bal des Tuileries, de Sant-Cloud ou de Compiègne, portant tous ses diamants, qui luisaient, sur sa robe, autour de son cou, dans ses cheveux, à ses mules, — réplique de Brummel, qui, à l'*Hôtel d'Angleterre*, à Caen, dans son appartement illuminé comme pour un gala, et « plein de fantômes de l'autre monde », fantôme lui-même, se donnait le spectacle de sa splendeur passée; pourtant « l'heure où l'on n'est plus pour personne, l'heure du malheur », comme disait magnifiquement M. d'Aurevilly, n'avait pas sonné pour elle comme pour le dandy qui, « sa ruine étant achevée et résolu de n'y pas montrer l'humiliation après la gloire », avait fait comme « ces fières coquette qui aiment mieux quitter ce qu'elles aiment encore plutôt que d'être quittées par qui ne les aime plus. » Du fond de son entresol, où elle s'était ensevelie, ainsi que dans une tombe, l'énigmatique créature s'intéressait à ce qui se passait dans le monde des vivants, d'où elle s'était retranchée; elle envoyait aux rares amis qu'elle avait conservés des lettres griffonnées au crayon et presque indéchiffrables, qu'elle signait du nom Nicchia, qu'on lui donnait dans l'intimité, les suppliant de lui mander des nouvelles de la ville et de ce qui avait été la cour, mais allaient-ils, par hasard, la voir, ils se heurtaient à sa porte close; elle ne l'entr'ouvrait que pour de rares privilégiés, M. d'Ideville et M. de Saint-Amand, le prince Napoléon ou le duc d'Aumale, quand ces prétendants

n'étaient pas en exil. Un étranger avait pourtant réussi à se glisser dans la place, après avoir traversé un petit salon violet, tendu de mousseline, puis un autre, plus grand, et dont les murs étaient couverts de photographies de Mme de Castiglione de tous formats et la montrant sous toutes les poses. Nul ne lui barrant le chemin, il avait fini par trouver Mme de Castiglione, au milieu de repasseuses, attablée, devant un morceau de bœuf et une bouteille de Bordeaux qu'on lui avait montés de chez Voisin. Mais il en avait été pour son indiscrétion et n'avait rien compris à l'étrange femme. Il y avait perdu ses illusions. Pour lui et pour quelques autres, Mme de Castiglione n'était qu'une maniaque, ses excentricités étaient d'une timbrée...

§

Le 5 mars 1885, le *Gaulois* publiait dans ses échos cette « nouvelle à sensation » :

Pour paraître prochainement : les Mémoires de la Comtesse de Castiglione.

Ce n'était, de toute évidence, qu'une nouvelle à la main, imaginée par le chroniqueur Montjoyeux qui, le lendemain, donnait dans le « Bloc-Notes » du journal de curieux détails sur Mme de Castiglione et une idée de ce que pourraient contenir ses *mémoires.*

Quant à sa vie publique, ce qu'elle en dira n'ajoutera pas grand'chose à ce que nous savons; et voici, j'imagine, le canevas du volume, écrivait-il.

D'abord le portrait de la comtesse, au temps de son apothéose. Souverainement belle, une perfection des pieds à la tête. Pas une parcelle de ce corps accompli qui ne réalisât le plus exigeant idéal. Grande et svelte, des cheveux presque blonds, admirables, les yeux bruns et longs, le teint d'un rare éclat et d'une transparence exquise; une pureté de lignes, une harmonie de tons, un marbre vivant où se résumaient toutes les merveilles éparses dans les chefs-d'œuvre de l'art antique!

Une jolie préface, peut-être signée d'un nom aimable, aussi

connu dans les lettres que dans le monde. Puis nous entrons dans les chapitres de souvenirs.

CHAPITRE PREMIER. — Je suis la fille du marquis Oldoïono, ancien attaché d'ambassade en Espagne, qui avait épousé la fille de M. Lamporecchi, un avocat de Florence, célèbre par son esprit et son savoir. J'ai épousé le comte Francois Verasis de Castiglione, d'une noble famille piémontaise. J'en ai eu un fils, le comte Georges, marié à la fille du marquis degli Asinari di San Marzano, et mort il y a trois ou quatre ans, sans enfant, me laissant, entre autres parts de sa fortune, une magnifique terre à la Spezzia. Mon mari était un charmeur. Il était très riche, mais il se ruina vite pour moi. Je l'y ai aidé et ce serait une rengaine que d'entretenir le public de mes armoires de toilettes, de chapeaux et de bottines. Il avait débuté, avant mon mariage, dans la diplomatie, et quitta la carrière pour m'épouser. Plus tard, il fut secrétaire de Victor-Emmanuel, qui fut un de mes souverains préférés; et par les ordres duquel on me sert encore une pension assez considérable; il mourut à Turin, le jour même des noces du duc d'Aoste avec la princesse della Cisterna; il était du cortège et tomba de cheval, foudroyé par une attaque cérébrale, sous un soleil trop ardent. Je ne me suis jamais consolée de sa mort; j'ai donné à ce moment les marques d'un désespoir tel qu'on n'a jamais dû en voir de plus éclatant, et depuis je n'ai jamais cessé de porter le deuil qui me sied à ravir.

Suivent deux chapitres sur les premières années du mariage, des souvenirs antérieurs, l'histoire de la mèche coupée, pendant son sommeil, au comte de B..., gardée précieusement dans un médaillon et exhibée plus tard au comte, dans un voyage en chemin de fer qu'il faisait avec sa femme; l'analyse d'un irrésistible penchant pour les têtes couronnées ou les descendants de famille royale; la légende de son petit nom de Nicchia, ce diminutif *Vezzeggiativo* qu'on lui conserva dans l'intimité; des réflexions sur sa beauté, le cas qu'on en faisait, l'avenir qu'elle en augurait; les passions inspirées en Italie; puis enfin le dévolu jeté sur la France et l'Empereur.

CHAPITRE IV. — Enfin, j'y étais, dans ce Paris, c'était en 1855, je n'avais pas vingt ans. J'habitais rue de Castiglione

une maison qui devait être bientôt célèbre. Dès le début, je fus proclamée reine. Mais comme je l'écrivais un jour à ma mère, si j'étais venue plus tôt, ce n'était pas reine de beauté, c'était impératrice des Français que m'acclamait le monde!

Un long chapitre est consacré à l'histoire de la conquête de l'Empereur. Il se termine par le récit du suprême assaut, ce bal costumé aux Tuileries où elle parut en Salammbô, sa traîne portée par M. Raynald de Choiseul, un costume plus éloquent que toutes les pages de Flaubert, dont parla tout Paris, et auquel l'Empereur ne résista point.

Chapitre VI. — Il venait chez moi, rue de Castiglione, en coupé vert. La voiture s'arrêtait devant chez John Arthur, il entrait dans le magasin; de là, par une allée communiquante, arrivait dans la maison. Un jour, Pietri apprend que la bande Orsini, désespérant de le joindre, a résolu de venir le soir même le surprendre justement devant le passage. Il avertit les aides de camp, les personnages influents de la cour : personne n'ose le prévenir. Enfin, de guerre lasse, Pietri se présente chez l'impératrice, lui expose le danger non sans être contraint à de douloureuses révélations. L'impératrice fait demander une audience à Sa Majesté et lui apprend à la fois qu'elle connaît le complot qui le menace et la liaison qui l'offense. L'empereur nia jusqu'au bout, mais il ne vint pas ce soir-là et pendant quelque temps nous ne nous vîmes qu'à ma petite maison de Passy, rue de la Pompe.

Le voile de « Salammbô » se déchirait-il petit à petit? Arsène Houssaye, au livre V du sixième volume de ses *Confessions*, paru la même année que la chronique de Montjoyeux (qui tenait l'anecdote de lui), faisait lui aussi allusion à cet amoureux guet-apens dans les *Trois rayonnantes, histoire chinoise.*

Il parut en ce temps-là un petit volume imprimé sur papier du Japon où un poète chinois contait l'histoire invraisemblable des trois amours de l'Empereur du Céleste Empire, écrivait-il. Cette histoire rappelle de loin une histoire toute parisienne qui, sans doute, n'était qu'un roman. Si on l'imprime ici, c'est que le livre fut saisi et qu'à moins d'avoir

beaucoup d'or dans sa bourse, on ne peut retrouver cette légende. Qu'est-ce que la légende, sinon la poésie mystérieuse de l'histoire?

La deuxième des rayonnantes, blonde comme le blé de maïs, désignait Mme de Castiglione :

Il paraît que la mandarine était mariée. L'Empereur jouait sa vie en se risquant au petit hôtel mauresque, mais ce n'était pas le mari de la dame qui veillait en sentinelle pour frapper l'amoureux. C'étaient les ennemis de l'Empereur... Or, une nuit, ces fanatiques armés jusqu'aux dents montèrent la garde à la porte cachée pour frapper leur maître; mais comme cette nuit-là l'empereur de Chine avait dit à son aide de camp qu'il l'appellerait par un coup de revolver tiré en ouvrant la porte, les assassins s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux nocturnes. Ils ne se découragèrent pas; au bout de quelques jours, ils firent encore le siège tout en se tenant à distance, mais les femmes ont la double vue et la belle marquise fit passer son amoureux par la grand'porte. Tout ceci fit quelque bruit...

Mais finit bien, comme dans les contes, chinois ou parisiens. « L'impératrice jura qu'elle aurait sa revanche », et elle l'eut, complète. Le surlendemain, Sa Majesté pensant trouver sa femme au lit,

la vit debout devant sa psyché. Ce fut un éblouissement. L'impératrice était nue, à cela près qu'elle avait sous forme de chemise un peplum de batiste, brume légère qui passe sur le soleil et qui permet de fixer le soleil; il paraît que c'était adorable. J'oubliais qu'elle avait aux pieds des sandales et sur la tête un chapeau à la Marie-Antoinette. Telle on voit la reine de France coiffée par Mme Vigée-Lebrun. Mais ce qui était plus beau encore, c'est que, grâce à la psyché, par le jeu inconscient des coquetteries féminines, l'Empereur vit tout à la fois sa femme de face et de dos, comme il eût vu deux femmes dans une. Et quelle femme que ces deux femmes... Tout à coup il saisit sa femme dans ses bras et lui dit avec des battements de cœur : « C'est toi que j'aime! » Il ne revit jamais la mandarine, laquelle porte encore le deuil de sa passion.

Le galant Arsène en était persuadé, et en avait persuadé d'autres. Mme de Castiglione eût pu dire ce qu'il en avait été réellement, mais elle eût eu fort à faire. Depuis une vingtaine d'années on lui avait tant attribué d'aventures galantes, d'intrigues politiques, et de desseins ténébreux, sans parler des bons mots et des réparties spirituelles, que se fût-elle donné la peine d'en montrer l'inanité et démontrer l'absurdité, elle n'eût réussi à convaincre personne. Cette femme-là *la* Castiglione, que tout le monde prétendait avoir connue, jusqu'à des gens qui ne l'avaient jamais approchée, c'était pour elle une étrangère, comme une aventurière, qui profitant d'une ressemblance physique aurait usurpé son nom. Les mémoires qu'on attendait d'elle et dont on lui dictait le canevas, n'eussent pas été les siens, mais un peu ceux de tout le monde. « Ce sera curieux si elle dit tout, renchérissait un chroniqueur de l'*Evénement*, qui citait quelques anecdotes que « Mme de Castiglione avait peut-être oubliées », contées dans d'autres mémoires, ceux de M. de Viel-Castel, ce raté de la politique, de l'art et de l'amour, qui se prenait pour Saint-Simon et n'arrivait pas à la cheville de Bachaumont, ni même de ses petits-fils, les Jules Lecomte, les Villemot et les Henry de Pène. Que Mme de Castiglione eût joué un rôle politique, on n'en doutait plus depuis la publication de la correspondance de M. de Cavour, qui, de Paris, à la date du 21 février 1856, confiait au cavaliere Luigi Cibrario, le ministre des Affaires étrangères de S. M. le Roi de Sardaigne :

*Vi avverto che ho arruolato nelle file della diplomazia la bellissima contessa di ***, invitandola a* coqueter *ed a sedurre ove duopo l'Imperatore... Essa ha cominciata discretamente la sua parte al concerto delle Tuileries di ieri.*

Sans attendre cette précision, les imaginations s'étaient donné toute licence. A distance, les acteurs de la pièce italienne semblaient tous, à quelque parti qu'ils appartinssent, s'être entendus pour faire des dupes, se querellant sur la scène et s'embrassant dans les coulisses. Complices de la farce, Mazzini et Cavour étaient animés du même

idéal. L'idéologue et le réaliste poursuivaient le même but, qui était de « créer un peuple ». L'un et l'autre entretenaient des émissaires. Cavour s'était servi de Mme de Castiglione et Mazzini d'Orsini. De là à insinuer qu'il y avait eu concert (suivi de chantage) entre le terroriste et la « bellissima contessa », il n'y avait qu'un pas à faire pour les amateurs de romans-feuilletons. Jouant aux Lecoq, M. Claude était allé plus loin encore dans la voie des hypothèses, qui pour lui devenaient des certitudes. C'en était une pour lui que Mme de Castiglione avait été la maîtresse d'Orsini. Dans un « style » à la Ponson du Terrail, et dans une histoire rocambolesque, cet ancien chef de la police de Sûreté sous l'Empire (aussi dénué de talent qu'un autre Claude, dénommé Aveline), brodant sur les « mémoires » d'un bravo, le sieur Griselli, soi-disant baron de Rimini, soi-disant ex-agent secret de Napoléon III, Cavour, Victor-Emmanuel, Francis II, etc., faisait dire à une prétendue Mme X..., *indicatrice* au service de M. Lagrange, directeur du Cabinet noir de l'Empereur :

Tout ce que la capitale comptait d'élégants, d'illustres aux Tuileries, alla se faire inscrire chez la belle Italienne. Ce fut la femme à la mode, l'étoile du moment. La souveraine elle-même pâlit devant ce nouvel astre venu d'Italie. Mais ce que voulait l'Italienne, ce n'étaient ni les hommages des illustrations à la mode, ni les grandeurs de la cour, c'était un regard du souverain. Elle l'obtint. L'Empereur s'enflamma si bien pour cette nouvelle Ninon que l'Impératrice en prit ombrage. La duchesse, aussi habile qu'intéressée, esquiva ses représailles légitimes en assurant à la souveraine, à la suite d'une vive explication de sa part, qu'elle ne reparaîtrait plus à la Cour. Alors, elle loua ma petite maison d'Auteuil que le général F*** avait dénichée pour servir de rendez-vous clandestin aux amours de son maître. Mais l'Impératrice avait aussi sa police. Elle ne tarda pas à apprendre le complot [?] tramé contre elle. Je fus enjointe, comme propriétaire de la maison, de ne rien cacher sous peine de disgrâce, des menées de ma locataire et de son prince charmant. Je me mis en campagne; je ne tardai pas à apprendre que cette duchesse,

ancienne maîtresse du roi Victor-Emmanuel, était affiliée à Mazzini pour servir le Piémont contre l'Autriche. L'Impératrice profita de nos avertissements pour effrayer l'Empereur, pour lui faire dire par l'étranger [?] que la duchesse était venue en France pour l'assasiner...

comme il est expliqué dans les invraisemblables « mémoires du sieur Griscelli, Falstaff de police et Tartarin du crime politique, auxquels le M. Claude qui discrédite par sa niaiserie une fonction qu'illustra Corentin ajoute une suite feuilletonesque sous le titre : les *Nouveaux mystères de la maison d'Auteuil*. Ce conte policier à dormir debout et d'autres, non moins stupides qu'on avait échaffaudés sur la connivence de Mme de Castiglione et d'Orsini donneraient une aussi piètre idée de la police de l'Empire, et singulièrement de M. Pietri, que de l'intelligence des lecteurs de M. Claude, lequel n'est nullement embarrassé pour expliquer comment Mme de Castiglione put continuer à résider en France et même à paraître à la Cour, après que ses machiavéliques combinaisons eurent été dévoilées. C'est, dit-il, que son retour en France et en grâce avaient été imposés par la Prusse à l'Empereur des Français !...

L'histoire à laquelle Mme de Castiglione prétendait se dérober, n'ayant de comptes à rendre ni aux contemporains ni à la postérité, qu'elle méprisait tout autant, et avec autant de raison, l'histoire semblait la narguer. Elle se servait du premier venu, qui, se flattant d'avoir été dans le secret des dieux, avançait telle chose, tel fait dont il aurait été le témoin, ou qui lui avait été rapporté par tel ou telle, digne de foi. Puisqu'elle ne s'inscrivait pas en faux contre ces assertions, c'était donc qu'elle les reconnaissait pour vraies. Par son mutisme obstiné Mme de Castiglione entérinait la légende qui la représentait comme une espionne de la même sorte que Mme de Païva...

§

Elle ne sortit pas de l'ombre, le silence se fit plus épais autour d'elle. Mais cette paix sépulcrale allait de nouveau

être troublée. Le 4 avril 1892, le *Gaulois* annonçait dans ses « échos » que Mme de Castiglione se disposait à quitter le mystérieux entresol aux persiennes closes où elle s'était enfermée « depuis que sa jeunesse et sa beauté s'étaient envolées ».

Canova a représenté Pauline Borghèse dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté tendant un miroir à une vieille femme qui n'est autre qu'elle-même pour qu'elle apprenne ce qu'a fait d'elle des ans l'irréparable outrage, disait-il. Il faudrait représenter la comtesse de Castiglione le visage couvert d'un voile. Nul ne sait ce qu'est devenue la beauté si admirée jadis.

L' « écho », dont Montjoyeux était vraisemblablement l'auteur, se répercuta de journal en journal. *L'Eclair* consacra tout un article à cette « actualité », précédé de ce titre-sommaire à l'américaine :

Une des dames du Décaméron impérial. — L'Empire de la Beauté. — Salammbô aux Tuileries — La souveraine bravée. — La Belle et la Bête. — La honte de la Vieillesse. — Murée vivante.

Pour la mille et unième fois, les vieilles rengaines qui traînaient dans les salles de rédaction étaient ressassées par le rédacteur anonyme qui terminait son « papier » par un couplet philosophique :

Lorsque l'on voudra symboliser l'orgueil de la beauté, pourra-t-on trouver modèle plus exact que cette femme, qui a honte de la décrépitude comme d'une tare et qui cache sa vie pour mieux cacher son visage? écrivait-il.

Le lendemain, dans le *Gil Blas*, le moraliste de service, qui signait Marzac, dédiant à Mme Carette son « petit billet du matin », lui disait :

Voici, Madame, une excellente occasion d'écouler dans les journaux un certain nombre de ces anecdotes piquantes que vous avez eu la prévoyance de glaner autrefois dans la chambre et même l'antichambre de l'Impératrice... Jadis, alors que

vous épousiez, avec une vivacité bien naturelle, le dépit de votre souveraine contre une altière rivale, vous avez pu laisser échapper de méchants propos sur la recluse de la place Vendôme. Peut-être étiez-vous alors un peu jalouse par reflet... Soyez touchée maintenant par la singulière grandeur de sa vie murée, silencieuse et triste comme la mort. Rendez hommage à la fierté rare de cette volontaire claustration. C'est à vous, Madame, qu'il appartient de protéger contre l'indiscrétion des princes charmants du reportage la paix de ce pauvre cœur endormi au Bois dormant des Souvenirs.

A une invitation aussi galamment tournée, la dame Carette, née Bouvet, auteur de deux romans : l'*Outrage* et *la Passion*, s'empressait de répondre :

Je ne sais d'elle que ce que connaît le public. Le silence commençait à se faire autour de son nom lorsque je fut appelée à la Cour en 1864. Ce n'était déjà plus l'époque où sa triomphante beauté éclatait sous la transparence des voiles de Salammbô, où ses beaux pieds nus craquaient sous les bagues. Je ne l'ai aperçue que deux fois... La dernière, ce fut à ce bal costumé de la Cour où la comtesse crut pouvoir se présenter sans en être directement priée. Elle ne traversa même pas le salon de Louis XIV par où on pénétrait dans la fête... Tout le monde en parla, mais peu de personnes la virent alors tout en noir dans l'austère costume de Catherine de Médicis veuve, ruisselante de pierreries, singulièrement belle, toujours... Tous les désenchantements sont amers, mais permettez-moi d'ajouter que rien ne sied aux femmes après la jeunesse et la beauté comme de sourire à de nombreux amis. Rien ne console aussi bien, rien ne déride mieux.

Rien ne pouvait davantage offenser Mme de Castiglione que les propos de Mme Carette, née Bouvet, qui l'avait déjà diffamée dans ses *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, parus deux ans plus tôt. Mme de Castiglione avait méprisé ces cancans, comme elle avait méprisé tous les autres, mais, cette fois, elle ne laissa pas passer le nouvel outrage que lui lançait cette bourgeoise vaniteuse et sotte, qui, non contente de tenir sur son compte des

fables aussi grossières, poussait l'impertinence jusqu'à juger sa conduite et lui faire de la morale. Elle sortit de la réserve qu'elle s'était imposée pour donner une leçon à cette personne. Un de ses amis lui amena un chroniqueur de l'*Evénement*. Le salon était plongé dans l'obscurité quand « Gygès » se présenta place Vendôme. Une gerbe de gaz jaillit aux candélabres et Mme de Castiglione parut, vêtue de noir.

— Dites-moi, monsieur le Français, lui dit-elle, d'où vient ce besoin de s'occuper d'une femme qui ne s'occupe de personne?... De s'occuper dans un sens de dénigrement d'une femme qui n'a jamais fait que servir son pays... et un peu le vôtre? Et dites-moi encore, comment, sur cette terre classique de la courtoisie et du bon goût, un homme comme M. Arthur Meyer laisse passer dans le *Gaulois* un entrefilet où sous prétexte de mon déménagement on dénonce crûment ma vieillesse et ma laideur? Si je suis vieille et laide, ce n'est pas ma faute, et j'avais cru, jusqu'à ce jour, que sinon la laideur, du moins la vieillesse était un titre au respect des gens de bien... Passons. Vous n'êtes pas venu ici pour me dire des fadeurs et je ne vous ai pas reçu pour en entendre. Si vaine et si sotte qu'on ait voulu me croire, si attachée à ma beauté qu'on ait bien voulu me dire, j'ai toujours eu dans ma vie des préoccupations plus hautes... Les raisons que j'avais de me taire n'existent malheureusement plus... J'ai perdu mon fils et j'ai perdu mon père. L'un était attaché d'ambassade en Espagne, l'autre, le marquis Oldoïni, ambassadeur d'Italie à la cour du Portugal, et l'un et l'autre me suppliaient de ne pas exciter le scandale des reportages et des vaines discussions autour de leur nom. Aujourd'hui j'ai résolu d'en finir avec quelques mots et de rentrer dans un silence d'où rien ne me fera plus sortir. Il y a deux choses : mon histoire, qu'on ne connait pas, et la légende dont je ne veux plus, confectionnée par des ennemis, accréditée par des sots. Mon histoire est bien simple... J'ai été élevée à Florence dans le palais de mon grand-père Lamporecchi, le plus illustre jurisconsulte de l'Italie à cette époque. Une partie de la famille Bonaparte, alors exilée, habitait ce palais. Elle m'y a vue

naître. Les plus âgés me faisaient sauter sur leurs genoux et m'appelaient *Nini*. Je dus y voir aussi, et dans les mêmes conditions, le prince Louis, depuis Napoléon III, qui y faisait, m'a-t-on dit plus tard, de rares et furtives apparitions. C'est celui-là même de qui la légende devait me faire aussi la maîtresse... J'épousai à Turin le comte de Castiglione. J'avais quatorze ans, il en avait vingt-huit. Il était aide de camp du roi Victor-Emmanuel et se tua dans une chute de cheval en escortant la voiture du prince Humbert qui venait d'épouser la princesse Marguerite. Victor-Emmanuel m'aimait beaucoup. On a dit aussi que j'avais été sa maîtresse : peut-être à cause d'une pension en souvenir de mon mari mort à son service. Mais il faudrait alors que j'eusse été également la maîtresse de son fils, car le roi Humbert continue le paiement de cette pension et lui et la reine, malgré ces vilains propos, n'ont jamais cessé de m'honorer de leur meilleur accueil... Et puis... et puis, Cavour, mon cousin, voulut faire l'Italie et il m'envoya à la Cour de France où votre Empereur m'accueillit avec la tendresse de son ancienne affection pour la petite fille qu'il avait lui aussi fait sauter quelquefois dans ses bras. Il avait conservé la douceur voilée et le mélancolique souvenir des jours d'exil. Il se plaisait à dire que j'en étais le doux et souriant témoignage. Mais comme si la diplomatie de ce grand homme d'Etat, Cavour, comme si les combinaisons politiques de l'Empereur, et, par-dessus tout, le courant à peu près unanime qui portait votre pays vers le mien ne suffisaient pas à expliquer les événements de 1859, la niaise chronique a voulu faire de moi une sorte de fausse Judith, moins le sabre, et on a mieux aimé salir mon rôle que de le louer. Fidèle à l'Italie, ma patrie d'origine, ai-je été moins fidèle à la France, mon pays d'adoption? En 1870, j'étais à Florence. J'y retrouvai M. Thiers, un de mes plus anciens amis. Il mit à profit mes relations avec la Cour de Prusse. Ce qu'on ne sait pas et ce que je veux bien vous dire, c'est que la plupart des négociations qui amenèrent MM. Thiers et J. Favre à Ferrières et à Versailles passèrent par mes mains et par la légation française à Florence. M. Thiers est mort, qui vous l'eût dit. Senard est mort, qui vous l'eût dit aussi. Mais les morts parlent quelquefois du fond de leur tombe. Voici une lettre de M. Thiers...

Oui, vous pouvez en prendre copie. Puisque je raconte, il faut que je prouve. Sachez seulement, pour la comprendre, que dès ma rentrée à Paris, on avait voulu m'assassiner. Voici la lettre : « *Versailles, 21 décembre 1872. Ma chère comtesse, j'ai entretenu le préfet de police de vos craintes, et déjà il était fort occupé de vous. Il ne croit pas au danger qui vous menace mais il n'en sera pas moins attentif à tout ce qui vous concerne. Comptez sur son zèle et sur mon ancienne amitié. Soyez assurée que vous serez protégée en France aussi bien que dans votre propre pays. Je me rappelle ce que vous faisiez à Florence dans l'intérêt de notre pauvre France, alors bien malheureuse. Croyez à mes anciens sentiments.* — A. THIERS. » La guerre terminée, je suis donc revenue en France où m'attendaient d'illustres et précieuses amitiés dont pas une ne s'est démentie et aussi l'éducation de mon fils, que j'avais commencée et que je voulais terminer dans votre pays...

Après l'histoire, la légende. Comment s'est-elle formée?... De bons amis, la curiosité crédule du public... le dédain des intéressés... Que sais-je?... Tenez, un chroniqueur du *Gil Blas* a besoin « d'anecdotes piquantes »... Il s'adresse à Mlle Bouvet... Vite, Mlle Bouvet prend sa plume, non pas pour répondre que ce n'est pas son métier de débiter des « anecdotes piquantes », qu'elle ne connaît pas la Comtesse de Castiglione, qu'elle n'a pas de raison pour jeter en pâture à la curiosité et à la malignité publiques le nom et la personne d'une femme qui vit retirée et que rien ne désigne à la publicité, et qu'enfin le sentiment élémentaire de sa dignité lui commande de respecter la dignité d'autrui... Elle envoie deux « anecdotes piquantes »... D'abord mon apparition au bal des Tuileries en toilette tapageuse de *Salammbô*, mes pieds nus faisant craquer les bagues dont ils étaient chargés. Or, *jamais*, entendez-vous bien, *jamais* je n'ai porté un pareil costume, et Mlle Bouvet qui dit avoir « *traversé les antichambres* des Tuileries » pour entrer « à la Cour » était encore probablement dans ces « antichambres », ce qui n'était pas la meilleure place pour voir ce qui se passait dans les salons. Je portais ce soir-là un costume de « reine d'Etrurie », très long, très décent, et mes pieds, qui n'étaient pas nus et qui n'étaient chargés d'aucune espèce de bagues, étaient enfermés dans des cothurnes. Une

statuette de Carrier-Belleuse me représente dans ce costume. Elle est à Chantilly, chez Mgr le duc d'Aumale et sur son socle vous pourrez lire : « Statuette de Carrier-Belleuse représentant Mme la comtesse de Castiglione dans le costume qu'elle portait au bal des Tuileries en 1863. » C'est probablement encore *dans les antichambres*, que la « bonne Mme Carette » aura recueilli le bruit d'une prétendue humiliation qui me fut infligée à un autre bal. Cependant cette « bonne Mme Carette » que ses fonctions auraient dû mettre au courant de ces choses, devait bien savoir qu'on ne pénétrait *jamais* aux Tuileries sans avoir remis sa carte dans le vestibule d'en bas, si bien que si j'avais été l'objet d'une pareille consigne, je n'aurais même pas pu monter l'escalier. Elle oublie encore que, fille et femme de diplomates, j'avais, en cette qualité, mes entrées aux Tuileries et que je n'avais pas besoin de me procurer subrepticement une invitation. Elle devrait savoir que, sauf aux lundis intimes de l'Impératrice, où l'accueil affectueux de la souveraine me faisait un devoir d'assister, je n'apparaissais que rarement à ces réceptions pour lesquelles j'ai un tiroir rempli d'invitations... pas subreptices du tout. Que voulez-vous, on n'apprend pas tout... dans les antichambres. Je n'en finirais pas si je voulais relever toutes les histoires saugrenues débitées sur mon compte. Une seulement, pour finir, parce qu'elle est la plus gaie. Elle fait aussi partie du même répertoire. Il paraît que dès les premiers jours de mon mariage, ayant refusé de rendre visite à ma belle-mère, M. de Castiglione m'y aurait conduite d'autorité et que, passant sur un pont, j'aurais jeté mes souliers dans le Pô, par la portière de ma voiture, défiant mon mari de me faire aller pieds nus. Or, cette belle-mère, je ne l'ai jamais connue. Lorsque j'épousai M. de Castiglione, déjà veuf d'une première femme, il y avait longtemps qu'il avait perdu sa mère... Tout cela est de la même force que le costume de *Salammbô*, l'expulsion des Tuileries et le reste! Ah! oui! le reste... les propos sarcastiques adressés par moi à l'impératrice à l'occasion d'une prétendue rivalité!... Mais en voilà assez.. .trop, peut-être, sur le passé évanoui, disparu...

Encore une fois, dites-moi donc pourquoi, sous votre République qui protège toutes les libertés, une pauvre femme qui

ne demande rien à personne ne peut obtenir qu'on la laisse tranquille!... Je ne veux que le silence et l'obscurité. Est-ce trop demander à votre chevalerie, messieurs de la presse?

Ces messieurs se le tinrent pour dit. Ils laissèrent désormais en paix Mme de Castiglione, qui, si elle cessa de défrayer la chronique, continua toujours à alimenter les conversations. L'entresol de la place Vendôme n'avait plus de mystère. On connaissait le genre de vie de la recluse, ses habitudes, ses manies, et jusqu'au nom de ses petits chiens, qu'elle promenait la nuit, toujours voilée, sous les arcades. Les boulevardiers, « initiés aux dessous mystérieux de la vie parisienne », ne passaient jamais devant chez Lombard, sans lever les yeux sur le petit entresol aux volets clos où cette « mélancolique reine déchue qui ne pouvait se consoler de ces deux maux, la vieillesse et la République », attendait patiemment la mort. Ils le montraient aux provinciaux et aux étrangers.

Autorisé à se présenter chez elle, on devait s'annoncer par des claquements de mains rythmés d'une façon convenue, leur disaient-ils. Survenait enfin la maîtresse de céans, sordidement vêtue, mais extrêmement maquillée, car elle avait gardé le culte de ce qui fut sa beauté... L'appartement était truqué et machiné comme pour un drame de l'Ambigu; il n'y avait aux portes ni serrures, ni boutons; elles s'ouvraient et se fermaient par un mécanisme connu de la comtesse seulement et combiné à son usage par un commis serrurier qui était la seule créature humaine à qui elle accordât sa confiance. L'intérieur où elle se cloîtrait était à la fois sordide et luxueux. La vermine courait sur les meubles de prix, les petits chiens imitaient l'incongruité que Perrin-Dandin reproche à ceux que défend l'Intimé. Mais dans la chambre à coucher, c'étaient partout des glaces magnifiques drapées de tentures noires; la comtesse de Castiglione passait des journées à contempler l'image de son corps, jadis vanté, multipliée par ces miroirs dont la fidélité ne la désabusait pas...

Bien trop surfaite, la perfection de ce corps trop vanté,

assurait d'un air fat M. de Galliffet, et il contait à MM. de Vogüé, Halévy, Sorel, Detaille, Sixio et Claretie,

l'histoire de Mme de Castiglione lui montrant une peinture de Baudry d'après elle, toute nue. — « C'est délicieux, comtesse, mais le peintre a dû vous flatter. Etes-vous aussi jolie que cela? » Elle ne fait ni une ni deux, passe dans la pièce à côté, reparaît nue, complètement, et s'étend sur un canapé en face de la peinture. La peinture était mieux. Elle sentait la sueur. Furieuse que l'on trouvât son portrait mieux qu'elle, elle coupilla à coups de ciseaux ce chef-d'œuvre de Paul Baudry. Elle avait les attaches grosses : nature d'Italienne.

M. de Galliffet n'était peut-être pas plus véridique que M. de Viel-Castel...

§

Le 28 novembre 1899, 14, rue Cambon, dans une chambre du restaurant Voisin, Mme de Castiglione succombait à une hémorragie cérébrale à l'instant même où, dans un roman feuilleton de l'*Eclair*, le *Serment d'Orsini*, Edmond Lepelletier lui faisait revivre, sous le nom de Marquise de Fabio de Ponte-Vico, le prétendu épisode de sa complicité avec le régicide.

Pendant qu'il parlait, la marquise s'interrogeait elle-même. Elle était surprise de ne point trouver dans son cœur un écho aussi fort qu'autrefois aux paroles enflammées de son compatriote. Elle aussi, pourtant, désirait l'expulsion des Autrichiens, souhaitait la délivrance des patriotes prisonniers et rêvait la proclamation de l'indépendance italienne. Elle n'avait pas abdiqué les espérances de toute sa jeunesse. Elle se sentait aussi bonne patriote qu'à Milan et à Mantoue; elle eût donné sa vie, comme Orsini, pour voir l'Italie libre, mais il lui semblait que pour ce grand dessein, pour sa réalisation, il n'était pas indipensable de prendre la vie de l'Empereur des Français. Cet empereur, à présent, n'était plus pour elle une entité, une abstraction, le despote, l'ennemi. C'était un homme, dont elle avait souci et pitié. Un changement de plus en plus accentué s'opérait en elle. La pensée d'un assassinat du Souverain, qu'elle avait tenu dans ses bras, qui avait été

bon pour elle, lui apparaissait comme une chose terrible, comme une œuvre sinistre qui l'épouvantait, comme une action criminelle à laquelle elle tremblait de coopérer...

Edmond Lepelletier n'était pas seul à croire à cette complicité :

C'était le temps, rappelait le *Journal des Débats*, où l'Italie employait tous les moyens qu'elle possédait à obliger Napoléon III à intervenir en sa faveur. La bombe d'Orsini était un moyen de persuasion violent et brusque, il fallait y joindre une influence plus intime et plus douce. Ainsi Louis XIV avait jadis retenu l'Angleterre dans l'alliance française en attachant son roi d'un lien léger. — Et la guerre fut déclarée à l'Autriche.

Le *Gil Blas*, lui aussi, la comparait à Louise de Keroual et assurait qu'elle avait joué auprès de Napoléon III le même rôle que celle-ci, devenue duchesse de Portsmouth, auprès de Charles II. D'autres gazetiers exaltaient son patriotisme, la représentaient comme une Italienne du XVIe siècle, une de ces patriciennes de la Renaissance qui marquèrent leur époque de leur « mystérieuse et puissante séduction ».

La fin de Mme de Castiglione fut aussi singulière que sa vie. Elle souhaitait la quitter incognito, — mais on ne respecta pas ses dernières volontés.

Il ne reste d'elle qu'une légende.

Elle a emporté avec elle dans la tombe ses secrets, — secrets de femme et secrets d'Etat, — et sa propre énigme.

« C'était une de ces femmes qui sont faites pour régner..., disait l'abbé de Grancey à Albert Savarus, en admirant le portrait de la duchesse d'Argaiolo. Mais il y a bien de la fierté sur ce front, il est implacable, elle ne pardonnerait pas une injure! C'est un archange Michel, l'ange des exécutions, l'ange inflexible... Tout ou rien! est la devise de ces caractères angéliques. Il y a je ne sais quoi de divinement sauvage dans cette tête!... »

Tout ou rien, — telle semble avoir été la devise de la comtesse de Castiglione, mystérieuse « reine d'Etrurie ».

AURIANT.

JULES VALLÈS
ET LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

—

Jules Vallès, admis à la Société des Gens de Lettres en 1865, en fut exclu en 1874 et y fut réintégré en 1881.

Mais, avant comme après la radiation, et après la réintégration encore, ses relations avec la Société furent franchement mauvaises.

Il fut admis à la Société, dans sa trente-troisième année, le 22 mai 1865. Champfleury était le rapporteur; ses parrains étaient Albéric Second et Alphonse Duchesne, ses confrères du *Figaro*, où il donnait sa série des *Réfractaires* qui allaient paraître en volume à la fin de l'année.

Moins d'un an après son admission, en février et mars 1866, éclata l'affaire du *Trésor littéraire*, livre destiné aux écoles, dont le choix des textes était confié à la Société des Gens de Lettres, mais restait soumis à l'appréciation du ministre de l'Instruction publique. Vallès, qui écrivait alors le Premier-Paris à l'*Evénement*, de Villemessant, engagea une campagne contre le Comité, dont républicains et orléanistes dénonçaient la complaisance à l'égard de l'Empire; le 20 février, il annonçait:

> Il s'est formé, au sein de la Société des Gens de Lettres, un groupe d'opposants intelligents et convaincus qui, dimanche, assailleront la tribune avec toute l'ardeur de la révolte.

Un comité fut bien nommé pour la revision du *Trésor littéraire*, mais sans grand résultat.

Aussi quand, l'année suivante, il fonda son hebdomadaire la *Rue*, il reprit sa campagne, et dans un article paru le 27 décembre 1867 et intitulé *la Société des Gens de Lettres,* il poussa l'attaque à fond et proposa la création d'une société concurrente :

Dans une maison triste de la cité Trévise, des individus proprement mis, ayant des mines d'honnêtes gens et de petits ventres de bourgeois...

Un monsieur s'est fait mener chez le ministre et est revenu avec un sac d'écus sous le bras. (Il avait porté d'abord le *Trésor littéraire* aux Tuileries.)

On a dit dans le quartier qu'ils étaient attachés aux antichambres et aux écuries de l'Empereur. — Non! ces messieurs représentaient le Comité des Gens de Lettres.

A quoi sert le Comité?

Je le dénonce comme inutile; vous avez vu s'il est dangereux! Il n'aide rien, ne guérit rien; il ne peut que gêner notre indépendance et compromettre notre dignité...

(Ce qu'il faut) c'est fonder une Société qui n'aura pas, comme un régiment, son conseil de discipline, ses colonels et son drapeau, mais qui sera comme une maison de retraite ou de banque.

Notre plan est prêt et nous l'exposerons.

L'objet de la nouvelle société sera de combattre le chômage, la maladie, la faim. Son titre, bien proudhonien, sera : *Société d'Assurance mutuelle des sciences, des lettres et des arts.*

Mais malgré l'appui du *Siècle*, du *Nain Jaune*, du *Corsaire,* tout cela reste à l'état de projet.

Aussi, en 1868, le 4 février, nouvelle offensive dans le journal *le Globe;* la Société venait de voter la création d'une librairie, d'une caisse de secours et de retraite et d'un tribunal de famille; cette fois, c'est l'invective : « Sentimentalistes, farceurs, négociants sans le sou »; mais cette fois aussi, il est lâché par une partie des opposants, et Ernest Hamel, dans le même journal, le 7 février, lui répond en prenant la défense de la Société.

§

Pendant la guerre civile qui suivit la défaite et opposa Paris et Versailles, le Comité eut une attitude correcte, intervenant, à Paris pendant l'insurrection, à Versailles à l'époque de la répression, en faveur des sociétaires détenus, quel qu'ait été le motif de la détention.

A l'assemblée générale du 23 juillet 1871, le rapporteur Léo Lespès (*Timothée Trimm*) adressa un adieu ému « au littérateur Vermorel », qui venait de mourir à l'hôpital des suites de ses blessures : « La mort, dit-il, l'a couvert de son aile sombre. Grâce à elle, il ne relève plus du jugement des hommes; aucun acte légal n'est venu et ne viendra rompre le lien qui l'attachait à la Société. »

Cette neutralité, cette humanité, parurent coupables à quelques-uns. Amédée Achard rédigea aussitôt une déclaration signée de 18 membres, qui protestait contre le passage relatif à Vermorel et demandait qu'il fût supprimé à l'impression du rapport; la suppression fut refusée à une grande majorité, mais la minorité devait prendre un jour sa revanche.

Trois ans plus tard, en effet, c'est Vallès qui est visé : lui, il est bien vivant, à Londres; il a été bel et bien condamné, condamné à mort par coutumace le 4 juillet 1872; il y a deux ans de cela, mais les passions ne sont pas éteintes.

Ce n'est pas Amédée Achard qui attache le grelot, cette fois; c'est Emile Blavet (1), rédacteur au *Figaro* et au *Gaulois* dont la fureur de répression ne l'a que trop gagné. Il n'a pas toujours sympathisé avec Vallès autrefois; mais enfin ils s'étaient rapprochés; Blavet avait

(1) Et non pas, comme on le répète toujours, Xavier de Montépin, qui, d'ailleurs, à cette époque, n'était pas membre de la Société des Gens de Lettres.

Xavier de Montépin fit bien, en juin 1871, une demande d'exclusion, mais ce fut à la Société des Auteurs dramatiques, et cette demande, qui fut repoussée, désignait non pas Vallès, qui ne faisait pas partie de cette Société, mais Victor Hugo, Rochefort, Félix Pyat, Vacquerie, Paul Meurice et tous ceux qui avaient pactisé avec la Commune. On sait que Victor Hugo avait offert l'hospitalité chez lui à Bruxelles, aux exilés de la Commune.

même collaboré à la *Rue* de Vallès. Mais la Commune a passé par là et, comme plus tard l' « Affaire », a renversé les tables d'amis. Dans son hebdomadaire, *le Rural*, publié au lendemain de la Commune, Blavet n'a pas ménagé Vallès.

C'est à l'occasion de la réunion annuelle de la Société que Blavet est amené à intervenir; la dernière assemblée générale, tenue le 29 mars 1874, a ratifié à l'unanimité une décision du Comité qui a courageusement accepté un conflit avec le gouvernement d'ordre moral : en effet, les ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, MM. de Broglie et de Fourtou, l'ayant avisé qu'ils ne pourraient lui maintenir l'allocation annuelle de 12.000 francs (chacun 6.000) destinée aux sociétaires nécessiteux, qu'à la condition d'en connaître les noms, le Comité a répondu que, gardien du secret des secours, il préférerait renoncer à l'allocation plutôt que de se soumettre à une condition qui depuis la première année des versements (1856) n'a jamais été imposée.

Mais, le 10 avril, un article d'Auguste Vitu, dans le *Figaro, Le cas de la Société des Gens de Lettres,* révèle les motifs ministériels: la liste des membres de la Société comprend les noms de Grousset, Pyat, Vallès et Razoua, les trois premiers anciens membres de la Commune et le dernier commandant de l'Ecole militaire pendant l'insurrection, condamnés le premier à la déportation perpétuelle, et les trois autres à mort par contumace; le ministère de Broglie en a demandé la radiation au Comité qui, fidèle à sa neutralité habituelle, l'a refusée, s'exposant, outre la suppression de l'allocation, à la dissolution et aux poursuites judiciaires.

Emile Blavet commence aussitôt, dans le *Gaulois,* une campagne, dont le titre du premier article (12 avril) indique le ton : « *Dehors, les assassins!* »

Puis il adresse, le 19 avril 1874, une lettre au Comité à qui, sans nommer personne, il signale, *au nom de la dignité des lettres et dans l'intérêt de notre Association, la présence sur nos listes de plusieurs personnes condamnées à des peines afflictives et infamantes* et, de ce

fait, *frappées d'incapacité civile*. Il demande leur radiation, avertissant qu'une fin de non-recevoir l'obligerait à en appeler aux *tribunaux compétents pour trancher définitivement* la question.

Cette demande ne faisait aucun plaisir au Comité, dont le président, Paul Féval, était, au surplus, l'ami de Vallès qui lui avait consacré autrefois les articles les plus flatteurs dans *le Progrès de Lyon* et *l'Evénement*. Aussi il s'abrita derrière le règlement, et son délégué, E. Gonzalès, répondit aussitôt :

Le Comité me prie de vous répondre que, conformément aux statuts, il est prêt à réunir le Jury disciplinaire dès que vous lui aurez transmis la demande *régulièrement* formulée.

Blavet, mis au pied du mur, s'exécuta, non sans mauvaise humeur, le 27 avril :

On m'a dit que, pour être *régulièrement formulée,* il fallait que ma demande désignât *nominativement* les quatre membres qu'elle visait :

Cette exigence pourra paraître vexatoire..., le Comité n'a pas à s'inquiéter si on se dit qu'il trouve son compte à laisser un seul sociétaire assumer tout l'odieux d'une délation — disons le mot — au lieu d'en revendiquer la responsabilité collective.

Eh bien! soit. Cet odieux, je l'accepte. Aussi bien, en cette triste affaire, j'aime mieux passer pour délateur que pour le complice de l'entêtement inqualifiable que l'on met à maintenir *malgré nous,* sur nos listes, les noms de quatre membres *frappés d'indignité par la loi pénale et d'incapacité par la loi civile.*

Donc, je vous invite à réunir, dans le plus bref délai, le Jury disciplinaire pour qu'il ait à statuer sur la radiation des listes de notre Société des sieurs : Félix Pyat, Jules Vallès, Paschal Grousset et Razoua.

Et au cas où le Jury disciplinaire accueillerait ma demande par une fin de non-recevoir, je vous répète que j'appellerais les tribunaux compétents à trancher définitivement (la) question...

Le Comité s'attacha au règlement :

Votre lettre, répondit-il, contient une réserve et une menace qui ne permettent pas de passer outre, quant à présent.

Aux termes de l'art. 67 du règlement, le Jury disciplinaire prononce souverainement et sans recours...

Je suis donc chargé de vous demander si vous acceptez la décision future du jury disciplinaire, ou si vous préférez porter dès aujourd'hui la question devant la justice.

Blavet s'exécuta une fois de plus. Dans une nouvelle lettre du 4 mai, il omit la réserve précédente; le Comité l'informa que, la demande étant statutaire, il allait convoquer le jury.

Le 11 mai, il fut procédé, par tirage au sort, à la nomination des 36 sociétaires qui devaient concourir à la formation du jury convoqué pour le 30 mai.

Mais il n'y eut aucun empressement, parmi les membres désignés, à répondre à la lettre de convocation. Le président dut leur écrire, le 26 mai, que les absents subiraient la pénalité réglementaire. La pénalité n'était pas lourde : dix francs! Quelques-uns la subirent vaillamment; et même quand le jury fut réuni, quelques membres, paraît-il, demandèrent à s'en aller en payant l'amende immédiatement, mais le président fut impitoyable. Finalement, il y eut 12 demandes de récusation (celles d'Alfred Assollant et Albert Wolff notamment), dont 8 furent rejetées (2).

La parole a été donnée, rapporte le *Figaro* du 1er juin, à M. G. de Lavigne qui n'a pas, selon nous, résumé l'affaire, en sa qualité de rapporteur, avec toute l'impartialité qu'on aurait désirée : il a fait de la politique là où l'on ne voulait voir qu'une question de droit commun; on devinait dans ses périphrases que, s'il eût été admis à voter, il eût accordé une absolution générale; au point que ce n'étaient plus les

(2) La réunion eut lieu le samedi 30 mai. Le jury fut composé de quatorze membres pris, par un second tirage au sort, moitié parmi les membres du comité, moitié parmi les sociétaires précédemment désignés.

citoyens Pyat, Grousset, Vallès et Razoua, qui étaient sur la sellette, mais bien M. Blavet lui-même.

Léo Lespès, nommé d'office, défendit Pyat.
Tony Révillon défendit Grousset, Vallès et Razoua...

Rude besogne, continue le *Figaro;* il n'a pas manqué d'éloquence, mais les meilleurs avocats ne peuvent pas gagner de mauvaises causes. Il a prétendu, entre autre choses, que ces trois personnages n'ont pas été complices d'aucun assassinat, d'aucun pillage, d'aucun incendie, qu'ils se sont simplement emparés des fonctions publiques après un mouvement populaire, et que, s'ils ont poussé à la bataille contre les Versaillais, ce n'est pas au crime.

On passa au vote : l'exclusion de Grousset et de Pyat fut repoussée par 8 voix contre 6; celle de Razoua et de Vallès fut votée par 9 voix contre 5 pour Razoua, et 10 voix contre 4 pour Vallès.
Le procès-verbal du Comité du 1er juin déclara :

D'après la décision du Jury disciplinaire, convoqué en séance générale le 1er juin, MM. Félix Pyat et Paschal Grousset ont été maintenus sur les listes de la Société, et MM. Jules Vallès et Razoua ont été rayés sauf appel à l'Assemblée générale.

Francis Magnard commenta ainsi la décision finale :

Si la Société des Gens de Lettres croit avoir désarmé les radicaux en gardant MM. Félix Pyat et Paschal Grousset dans son sein, elle se trompe et n'a pas d'autre bénéfice que d'entendre dire par la *République française* « qu'elle s'est couverte de ridicule ». En effet, si MM. Vallès et Razoua sont coupables, MM. Pyat et Grousset le sont aussi. Il fallait donc avoir jusqu'au bout le courage de son opinion et garder les quatre fleurs de la Commune ou les expulser tous les quatre. En n'agissant pas ainsi, la Société des Gens de Lettres est arrivée à mécontenter tout le monde.

Paschal Grousset, qui venait d'arriver à Londres après son évasion de la Nouvelle-Calédonie, envoya au Pré-

sident de la Société, avec ses remerciements ironiques, sa démission : « Est-il nécessaire de vous dire que je ne saurais me prévaloir de l'exception, à mes yeux peu flatteuse, dont j'ai été l'objet? »

Félix Pyat ne bougea pas. La Société fut indulgente à celui qui était l'un de ses fondateurs; et puis n'avait-il pas, sous la Commune, été l'adversaire de Vermorel et de Vallès?... Vallès qui avait demandé « la liberté sans rivages » pour les journaux dont Pyat, lui, demandait la suppression... »

Razoua fit appel de la sentence à l'assemblée générale de l'année suivante (4 avril 1875), où malgré une nouvelle défense de Tony Révillon, sa radiation fut confirmée; il mourait quelques années plus tard en exil à Genève.

Quant à Vallès, le vote de la Société lui enlevait la possibilité de toucher ses droits d'auteur.

Sa situation était analogue à celle de Courbet, qu'un Jury, présidé par Meissonnier, avait chassé du Salon.

§

En juillet 1880, les Chambres votaient l'amnistie; après neuf années d'exil, Vallès rentrait en France avec un beau bagage littéraire : l'*Enfant*, édité par Charpentier, le *Bachelier* et la *Rue à Londres*, déjà parus en feuilletons.

Au début de l'année suivante, à l'approche de l'assemblée générale de la Société, la réintégration de Vallès fut discutée dans la presse. Un rédacteur du *Triboulet*, Léo Montancey, demanda à Vallès comment il l'envisageait (16 janvier 1881) :

« — Mon Dieu, cela regarde la Société. Tony Révillon a proposé ma réintégration. Je veux bien.

Pour moi, c'est une affaire d'un millier ou deux de francs par an. Voilà tout. Je vais publier dans le *Citoyen*, dans la *Justice*, des romans. Ils seront sans doute reproduits dans la presse de province. Ces reproductions ne me seront payées que si je suis membre de la Société. C'est une affaire. Pas autre chose. »

L'assemblée eut lieu le 27 mars. Tony Révillon, au nom de Jules Vallès, dont il avait la procuration, et d'Hector Malot, demanda la réintégration, comme conséquence logique du vote de l'amnistie par le parlement. M. de Lacretelle, député de la gauche, appuya la demande, mais un autre républicain s'y étant opposé en rappelant que Vallès avait écrit la fameuse phrase qui lui fut tant reprochée (et qui d'ailleurs n'est pas de lui) : « Si M. Thiers est tant soit peu chimiste, il nous comprendra », M. Louis d'Estampes déclara que, royaliste, il voterait la réintégration dans les termes posés par Tony Révillon.

La réintégration fut votée à la presque unanimité des 126 membres présents; il y eut 6 voix contre et une abstention.

Vallès s'en tint à la déclaration qu'il avait faite au journaliste; c'était pour lui une affaire et rien d'autre; il ne remit jamais les pieds à la Société, et, l'année suivante, au moment de l'assemblée générale, il écrivit, dans le *Gil Blas* du 28 mars, sous la signature d'*Arthur Vingtras,* ce qu'il avait sur le cœur :

— Dimanche. — C'est aujourd'hui, dans une heure — quand j'irai prendre mon café — que la Société des Gens de Lettres se réunira en assemblée générale.

Est-ce pour chasser quelques-uns de ses membres, pour jeter à la porte un grand comme Hugo, ou des *moyens* comme Grousset et Vallès; l'un rayé de ses registres après décembre, les autres après mai?

Va-t-on baver dans le dos de quelque absent?

M. Claretie (3) a-t-il appris qu'un des sociétaires, réclamé par des fusilleurs, n'était pas mort? Montera t-il sur une chaise pour le faire assavoir à tous, remettra-t-il le nez des mouchards sur la bonne piste de celui dont l'unique chance de salut était qu'on le croyait bel et bien assassiné? Ou bien

(3) A l'assemblée générale du 23 juillet 1871, un sociétaire ayant déclaré que le rapport ne devait pas plus faire allusion à Vermorel qu'il n'avait fait allusion à Jules Vallès, qu'on disait avoir été fusillé, Jules Claretie se leva pour affirmer que Vallès était bien vivant. Les lettres de Vallès furent publiées dans l'*Autographe,* en 1871.

doit-il livrer quelque lettre à un journal d'équarrisseur qui autographiera la causerie intime du proscrit, que l'on désire ridiculiser ou déshonorer, puisqu'on ne peut parvenir à le tuer?

Je n'ai point entendu dire qu'il se passerait rien de ce genre. Vallès a été réintégré dans les cadres, Grousset le serait, fin courant, s'il y tenait, et ils verraient accourir à eux, la lèvre souriante, ceux qui s'écartaient jadis en criant : Raca!

C'est pour cela que je n'ai point pris aujourd'hui le chemin de la rue Geoffroy-Marie. Il est dur de refuser la main à de certaines gens, plus dur encore de l'accepter de certains autres. Il y a des offres de raccommodement qui font rougir pour qui les tente. C'est celui-là même souvent qui fêla le verre du camarade exilé et cracha dedans. Il a beau, maintenant, essuyer du doigt et de la langue le verre rapiécé, je ne veux pas de ce verre-là pour trinquer.

On serait homme à pardonner, égoïste que l'on est, plein de dédain, mais on n'a pas le droit d'oublier que, dans la personne de quelques-uns, fut insulté l'honneur des lettres et le génie même d'un pays qui n'admet pas que l'on s'acharne sur les vaincus!

Je resterai donc chez moi et relirai, près d'un bouquet de violettes de France, les pages puantes que les collègues de jadis écrivaient, tandis qu'on était, soi, devant les arbres de Regent's Park, en haut d'une maison de Portland, tout au fond d'une chambre d'émigré. De cette lecture, sous le gris du jour, à travers la brume et la pluie qui fouette ma vitre, se dégageront des lueurs de pitié et peut-être d'orgueil. Dans une flaque sale, au bas de ma fenêtre, je vois danser un rayon de soleil.

On est fier d'avoir excité tant d'envies, d'avoir provoqué tant de haines! Il s'y mêle de la gaieté. Ceux qui ont commis une lâcheté doivent garder cela comme de la vermine sur la peau, comme les poux dans la couture des culottes. Ils se cachent pour se gratter; mais on sent tout de même qu'ils ont le derrière en feu. Allons! mieux vaut avoir été visé à la tête et avoir traîné une croix pesante sur un grand Calvaire!

Vallès ne désarma pas; six semaines avant sa mort, dans l'un de ses derniers articles : *les Parias dodus,* paru dans *le Matin* du 31 décembre 1884, il est déchaîné :

Bourgeoisillons féroces qui, lorsqu'il n'y a personne pour leur sabrer les doigts, veulent de l'indépendance partout, et qu'on reçoive qui se présente, et qu'à aucun on ne ferme la porte, mais qui donnèrent le coup de pied de l'âne au lion blessé dont les rugissements déchiraient l'oreille de César.

Il ne se trouva personne, sous la calotte du ciel de France, pour maudire l'exclusion du poète. Au lendemain de la défaite, cette Société, qui ne doit pas juger l'âme des œuvres — suivant ce qu'ils chantent aujourd'hui, les hypocrites! — jugea bel et bien l'inspiration du vaincu, et, trouvant le voisinage dangereux, raya de sa liste, chassa de ses rangs, l'auteur des *Orientales* parce qu'il était l'auteur des *Châtiments* (4).

Vallès mourut le 14 février suivant. Le Comité de la Société fut représenté à ses obsèques par son président Arsène Houssaye et par Eugène Moret, Augustin Challamel, Félix Pyat, Tony Révillon. Arsène Houssaye fit à ce sujet un article dans *l'Evénement* du 21 février 1885 : *De Félix Pyat à Jules Vallès :*

Comme président de la Société des Gens de Lettres, y dit-il, c'est mon devoir de tendre la main à ceux qui viennent et de saluer ceux qui s'en vont, sans jamais s'inquiéter de leur drapeau.

Mais cet article n'avait pas plu à Séverine :

La Société des Gens de Lettres, écrivit-elle, avait expédié M. Arsène Houssaye, qui venait aux obsèques de Vallès faire l'interwiev de Félix Pyat.

Enfin, le 12 avril, à l'assemblée générale de la Société, M. Edouard Grimblot, rapporteur, faisant l'éloge des

(4) Vallès, comme Rochefort, a parlé plusieurs fois de cette radiation de Victor Hugo sous l'Empire. Mais Jules Claretie, dans une lettre du 28 mai 1885 au directeur de *la Nation,* écrit : « Victor Hugo, notre président d'honneur, n'a jamais cessé de faire partie de la Société des Gens de Lettres. »

écrivains disparus : About, Vallès, etc., lui accorda cette courte phrase qui fait allusion au tumulte de la rue pendant les obsèques :

Puis Jules Vallès, ce « vibrant » comme le nommait jadis Louis Veuillot, et qui, en effet, a vibré jusque par-delà la tombe.

§

Près de trente ans après la mort de Vallès, sur l'initiative du Dr Pierre Boyer, médecin et homme de lettres, ami et compatriote de Vallès, un comité fut constitué pour lui élever un monument au Puy-en-Velay, sa ville natale.

L'inauguration, fixée pour le 7 septembre 1913, fut annoncée dans les journaux. On apprenait en même temps que la Société des Gens de Lettres avait refusé l'invitation qui lui avait été adressée de s'y faire représenter.

Ce fut un beau tapage, une protestation presque unanime dans la presse, de *l'Action française* au *Radical*.

La France, journal modéré, écrivait : *Un scandale littéraire. Vallès renié par les Gendelettres.*

L'Humanité de Jaurès publia, le 7 septembre, jour même de l'inauguration, sur deux colonnes entières, des extraits de journaux, sous cette manchette : *Une volée de bois vert. Pour avoir frappé d'ostracisme le grand écrivain Jules Vallès, la Société des Gens de Lettres reçoit une belle correction.*

Le Temps plaida pour le Comité :

Invitée par le Comité du monument Vallès à se faire représenter à son inauguration, la Société des Gens de Lettres aurait décliné cette proposition... La vérité n'est pas tout-à-fait telle. Il est exact qu'à plusieurs séances du Comité de la Société des Gens de Lettres, au commencement de juin, il a été question de savoir si la Société se ferait représenter au Puy. Quelques membres du Comité, M. Georges Lecomte et M. Henri Duvernois, entre autres, voulaient que le Comité acceptât; ils se plaçaient au seul point de vue, parfaitement

honorable et légitime d'ailleurs, des lettres françaises que Jules Vallès a honorées comme écrivain. Une opinion contraire a prévalu : la Société n'a pas *refusé* l'invitation qui lui était faite, mais elle n'a pas cru devoir l'accepter non plus officiellement.

Le Comité ne s'était pas attendu à une pareille levée de boucliers. Il chercha à réparer son erreur et ouvrit une caisse où les sociétaires purent souscrire, à titre personnel, pour le monument du Puy.

Frantz-Jourdain, ancien élève et ami de Vallès, présida la cérémonie d'inauguration; et comme il était membre de la Société, elle n'y était pas tout-à-fait absente...

Séverine, gardienne vigilante de la mémoire de son maître, surprise, elle aussi, mais non confuse, profita de cette protestation spontanée en faveur de Vallès, pour organiser aussitôt une manifestation au Père-Lachaise en inaugurant le buste qui avait été placé plusieurs années auparavant sur sa tombe. Un comité fut formé avec le Dr Boyer, Paul Brulat, G. Courteline, Lucien Descaves, Henri Duvernois, Anatole France, Gustave Geffroy, Léon Hennique, Frantz Jourdain, Georges Lecomte, Jules Lemaître, Paul et Victor Margueritte, Octave Mirbeau, Joseph Renaud, Rosny jeune et aîné, Séverine.

A la séance du 26 janvier 1914, le Comité de la Société des Gens de Lettres est réuni sous la présidence de Georges Lecomte :

Le Comité décide de se faire représenter le 15 février à l'inauguration du monument Jules Vallès au Père-Lachaise.

M. Georges Lecomte prendra la parole au nom de la Société des Gens de Lettres.

A l'inauguration, des discours furent prononcés également par Lucien Descaves, Courteline, Frantz-Jourdain, Séverine. Celui de Georges Lecomte, publié in-extenso dans la *Chronique* de la Société de mars suivant, débute ainsi :

Avec beaucoup d'admiration personnelle, j'apporte à la mémoire de Jules Vallès, maître écrivain français, l'hommage

de la Société des Gens de Lettres qui a eu l'honneur de le compter parmi ses membres.

M. Georges Lecomte mettait le point final, de la façon la plus heureuse et la plus digne, au conflit de Jules Vallès avec la Société des Gens de Lettres. Il lui apportait la réparation qui lui était due.

Vallès d'ailleurs était l'homme le moins fait pour les groupements littéraires ou autres; il suffit de rappeler comment il a traité les deux Académies.

Voici pour l'Académie des quarante :

A quoi mènent ces harangues et que vaut ce tissu de compliments fadasses où passe comme un fil de coton l'allusion mesquine?

Affreux embrigadement des petits partis, alliance sournoise des corporations. Ils sentent le besoin d'être abrités par une guenille ou un pavillon...

Pour moi, j'estime peu quiconque s'embrigade ainsi. Je fais bon marché de ces récompenses, et, dans un prix donné par l'Académie, je n'aimerais guère que le bon sur la banque, qui m'offrirait pour un trimestre ou pour un an le loisir et l'indépendance. Mais c'est encore trop cher payé. Malheur à qui reçoit des couronnes! Il lui en reste au front la marque. C'est le signe d'ailleurs qu'on ne sera jamais ni bien hardi, ni bien fécond!

Voilà pour l'Académie des dix :

Mais elle sera plus sotte et plus injuste, plus impuissante et plus lâche que celle qui loge devant le pont des Arts...

Il (Goncourt) offre une prime à la servilité. Il présente la pâtée des chiens aux loups. Il noue son bouchon de paille à la queue des purs-sangs, il émascule les forts, il abélardise les virils, il promet le repos, la paix à qui a besoin, pour avoir du feu et du sang, de traverser mille aventures basses ou nobles, d'avoir souffert mort et passion...

Qu'on me ramène aux Quarante!

Goncourt avait inscrit Vallès — qui l'ignorait quand il écrivit son article — parmi les premiers membres de

son Académie. Il le maintint cependant, malgré l'amertume ressentie, qu'il ne dissimule pas dans son *Journal*. Mais Vallès était mort depuis plusieurs années quand elle se réunit pour la première fois.

Même s'il avait vécu et accepté d'en faire partie, peut-être est-ce encore à la Société des Gens de Lettres qu'il serait resté le plus fidèle; il l'aurait défendue à sa manière — contre elle-même au besoin, pour la ramener au soin des intérêts matériels dont elle a la charge; il aurait surtout défendu sa liberté, son indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics, de l'Etat.

JULES THIERCELIN.

GLANES VERLAINIENNES

—

I. — UN POÈME INÉDIT

Au catalogue publié en décembre 1936 par le jeune et excellent libraire Marc Loliée, on pouvait lire la fiche suivante :

560. VERLAINE (Paul). *Poème aut.* LES JEUNES. 40 *vers sur* 2 *pages in*-12. 400 *fr.* — *Curieux et amusant poème, aux rimes riches, qui semble inédit.*

Suivait le texte des cinq premières strophes. Voici la pièce intégrale, dont M. Loliée m'a très obligeamment permis de prendre copie avant la vente de l'autographe :

LES JEUNES

Beaucoup de jeunes assassins,
Couvant le meurtre dans leurs seins,
Charment de leur front taciturne
Le ciel nocturne.

Ils se traînent le long d'un mur.
La lune qui luit dans l'azur
Argente, plus verte que l'herbe,
Leur joue imberbe.

Ici, Polyte encore enfant,
A l'air candide et triomphant,
Terrasse une vieille et la vole,
Et puis s'envole.

Plus loin, c'est le petit Loulou
Déjà meurtrier et filou
Qui, rose avec un œil qui brille,
Semble une fille.

Chérubin triste au poil naissant,
Il se jette sur un passant
Dont l'habit cossu le renseigne
    Et le saigne (1).

Et puis dans un bouge rieur
Du boulevard extérieur
Il s'en va, pâle encor du drame,
    Trouver sa femme.

Joyeux, il la saisit aux flancs
Avec ses doigts encor sanglants,
Et baise sa joue éraillée
    Et maquillée.

Et tous les deux, le front pesant,
Ils boivent en s'entre-baisant
Une eau-de-vie épouvantable
    Qui les accable.

Et Loulou murmure tout bas :
« Cache cet or dans ton vieux bas.
J'ai fait une bonne rencontre :
    Tiens, vois la montre!

J'ai mes dix-sept ans révolus :
Donc, l'atelier, il n'en faut plus.
Assez de travail et de jeûnes,
    Quoi! Place aux jeunes! »

M. Loliée n'a malheureusement pu me fixer ni sur la provenance du manuscrit ni sur son nouvel acquéreur; mais il m'en a garanti l'authenticité. Quelque prudence que nous soyons tenus d'observer à l'endroit de la graphie verlainienne, si facilement imitable et si souvent imitée, notamment par tels intimes du maître, l'écriture du document que j'ai eu sous les yeux et qui ne porte pas de signature, à l'inverse de tous les apocryphes, m'a semblé de bon aloi et très vraisemblable pour peu qu'on la compare à celle des lettres de jeunesse. Si, en effet, comme j'en ai la conviction, cette charmante odelette est bien

(1) *Sic* : vers de trois pieds, alors que toutes les autres strophes s'achèvent sur un tétrasyllabe; peut-être faut-il admettre un lapsus et rétablir ainsi :

Et *puis* le saigne.

de Verlaine, elle est très probablement contemporaine des *Poèmes saturniens,* dont un grand nombre furent composés sur les bancs du lycée Bonaparte, c'est-à-dire vers 1862-64. Son thème faubourien la rapproche d'une autre pièce juvénile, écrite en style argotique et que nous ont successivement révélée Félix Régamey dans son *Verlaine dessinateur* et Edmond Lepelletier dans sa célèbre biographie : *L'Ami de la Nature,* qui fut, dit-on, récitée par l'auteur au dîner des « Vilains Bonshommes ». Quant à sa structure, l'influence de Banville y est évidente, et elle n'est pas sans parenté avec celle de la *Mendiante rousse* des *Fleurs du Mal.* N'est-il pas permis, en outre, d'y voir une sorte de préfiguration de Francis Carco et de sa muse montmartroise?

Il va sans dire que j'accueillerai avec autant de reconnaissance que de profit les observations et commentaires de personnes plus autorisées que moi dans un domaine où je ne me suis que tout récemment spécialisé.

II. — LA SOURCE DE « MARCO »

On se souvient de la note dont Verlaine fit suivre, dans les *Poèmes saturniens,* la jolie complainte romantique intitulée *Marco :*

L'auteur prévient que le rythme et le dessin de cette ritournelle sont empruntés à un poème faisant partie du recueil de M. J. T. de Saint-Germain : *Les Roses de Noël* (*Mignon*). Il a cru intéressant d'exploiter au profit d'un tout autre ordre d'idées une forme lyrique un peu naïve peut-être, mais assez harmonieuse toutefois dans sa maladresse même, et qui n'a point trop mal réussi, ce semble, à son inventeur, poète aimable.

La pièce en question, qui a pour titre *Rêverie* (et non pas *Mignon*), est la neuvième d'une série de romances, insérée, en effet, dans un volume intitulé *Les Roses de Noël* et publié en 1865 chez Jules Tardieu. En réalité, l'auteur était son propre éditeur, avec Dentu pour dépositaire, J. T. de Saint-Germain servant de pseudonyme à

Jules Tardieu, commentateur estimé des *Contes* de Perrault. Ajoutons, pour plus de précision, que les quatorze romances, dédiées à certaine Mignon et distinguées des autres morceaux du recueil par un italique spécial, avaient paru à part en 1857. L'imitation de Verlaine ne se borne d'ailleurs pas au rythme, mais à la reprise, en fin de strophes, sauf à la dernière, du même vers terminé par les mêmes verbes (*Quand Mignon passait, ...chantait, ...pleurait,* etc.). Voici, à titre d'exemple de ce curieux décalque et de la transfiguration dont le génie est capable, la première strophe du modèle :

Quand Mignon passait, les folles abeilles
Venaient effleurer ses lèvres vermeilles.
Les épis de blés, les roses des bois
Se penchaient aussi pour trouver ses doigts.
Tout n'était qu'amour et que rêverie;
Dans son lit d'argent le ruisseau glissait,
Courant après elle, et le vent baisait
L'herbe sous ses pieds à peine fléchie,
Quand Mignon passait.

Mutatis mutandis, nous observons un phénomène analogue dans la transposition par Baudelaire, dans *Le Jet d'Eau,* d'une chanson de Pierre Dupont, qu'il cite d'ailleurs au cours de l'article recueilli par *L'Art romantique.*

III. — L'ORIGINE DES « ARIETTES OUBLIÉES »

Je m'étais longtemps demandé l'origine des mots *Ariettes oubliées* sous lesquels sont groupées les neuf premières des *Romances sans Paroles,* dont le titre est évidemment emprunté à Mendelssohn et apparaît déjà au second vers de la pièce *A Clymène,* dans les *Fêtes galantes.* Et je n'avais jamais songé à établir un lien entre ces deux mots et l'épigraphe de Favart,

Le vent dans la plaine
Suspend son haleine.

qui figure en tête du poème initial, *C'est l'extase langou-*

reuse... Or, tout récemment, comme je rassemblais les renseignements nécessaires à l'annotation des *Romances,* qui doivent tant, fond et forme, à l'auteur des *Illuminations,* il m'arriva de relire au cours de la très intéressante étude de M. Robert Goffin, *Rimbaud vivant,* l'une des lettres de Verlaine saisies dans le portefeuille de Rimbaud lors du procès de Bruxelles. Cette lettre, adressée à Charleville le 2 avril 1872, du café de la Closerie des Lilas, débute ainsi : « C'est charmant, l'*Ariette oubliée,* paroles et musique! Merci de ce délicat envoi! » Et on lit au post-scriptum : « Parle-moi de Favart, en effet. » M. Goffin suppose, d'accord avec M. Maurice Dullaert (qui, comme chacun sait, a exhumé les tristes vestiges de cette vilaine aventure), qu'« il s'agit d'une pièce perdue de Rimbaud, qui s'intitulait *Ariette oubliée* et que peut-être Favart avait mise en musique et envoyée à Rimbaud à Charleville ». Une telle hypothèse me satisfaisait d'autant moins qu'aucun compositeur homonyme de l'auteur des *Trois Sultanes* ne figure, jusqu'à plus ample informé, dans les annales de la musique pour cette époque. Je me mis donc en quête du distique de Favart. Après avoir feuilleté un assez grand nombre de volumes à la Bibliothèque nationale, je m'aperçus que la vérité est beaucoup plus simple. L'ariette en question, à laquelle est empruntée l'épigraphe de la première des *Ariettes oubliées,* se trouve dans toutes les éditions de l'ouvrage suivant : *Ninette à la Cour, ou le Caprice amoureux, comédie en deux actes mêlée d'ariettes, telle qu'elle a été remise nouvellement au Théâtre italien par le Sieur Favart, en second au Théâtre du Sieur Frédérick. Amsterdam, chez Johannes Baum, imprimeur.* M. DCC. LXI. Il existe aussi des volumes des œuvres de Favart qui contiennent la musique des ariettes. Dans son excellent recueil, *Rimbaud raconté par Verlaine* (*Mercure de France,* 1934), M. Jules Mouquet rappelle d'ailleurs, en note à la lettre du 2 avril, que, sur la liste des objets laissés au domicile des beaux-parents de Verlaine, rue Nicolet, est mentionné : « Un recueil de pièces (XVIIIe siècle), entre autres *Ninette à la Cour,* par Favart, avec une eau-forte ini-

tiale »; et il ajoute non moins judicieusement que, dans *Les Poètes maudits,* Verlaine indique « force Contes Orientaux et libretti de Favart » que lisait Rimbaud à la bibliothèque de Charleville. Voici, maintenant, le texte complet de cette ariette, certes plus « oubliée » que celle des *Romances sans Paroles!* On la trouve à la scène VII de l'acte II :

Dans nos prairies
Toujours fleuries,
On voit sourire
Un doux Zéphire!
Le vent dans la plaine
Suspend son haleine;
Mais il s'excite
Sur les coteaux;
Sans cesse il agite
Les orgueilleux Ormeaux.
Comme nos fleurs
Dans nos Aziles
On voit les Cœurs
Toujours tranquiles [*sic*]
Mais comme un Feuillage
Qu'un vent ravage,
Vos Cœurs sont agités,
Vos Cœurs sont tourmentés.
Dans nos Aziles
Nos Cœurs tranquiles
Par les amours sont toujours caressés,
Toujours bercés.

Ainsi qu'on l'a remarqué, ces versiculets sont écrits en rythme libre : il n'est pas douteux, selon moi, qu'ils aient servi de moule, sinon de modèle, aux extraordinaires chansons des *Illuminations* (« O saisons, ô châteaux... », « Eternelles ondines... », etc.), qui ont ellesmêmes exercé une influence décisive sur la seconde manière de Verlaine, c'est-à-dire celle qu'inaugurent les *Romances sans Paroles.*

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

POÈMES

—

DIEU

Le poète est assis sur la borne kilométrique...
Un vol blafard d'oiseau de proie s'éloigne
A l'horizon... le poète n'ira plus très loin,
Tout sombre dans son corps des splendeurs de son âme.

Le cœur prêt à se rompre, gronde... grondent encore
Les désirs... grondent aussi les nombres, les pas
Des légions martelant le monde qui s'ouvre
Sur la vaste mer d'Afrique, riche en épices.

Le poète a chanté cette terre et la gloire... il ferme
Ses yeux lointains dans son visage pâle... alors,
Remonte à fleur de rêve une image : l'éclat
Fruste d'une rose sauvage sous la ruche.

Oh! nudité du soir doré par tant d'essors
De sèves vers le ciel!... non, tout cela n'est plus
Que cendres, que silence, pour le poète qui se lève
Et regarde ferme la nuit, delta terrestre du Styx.

Soudain meuglent les bœufs... c'était
Une jeune fille aux pas légers qui dansaient...
Elle était brune, avec un rythme de cigale
Où, tout à coup, fléchissait une ardeur grave.

Il y a bel âge qu'elle est morte! ...Jadis
Aux vendanges, elle avait préféré
Au poète, lauré maintenant, ce vigneron
Qui chantait, par les douces soirées, dans sa vigne.

Et brusquement, noblement, se résigne à reposer
En Dieu, l'ardent génie... Dieu?... Virgile,
D'une lèvre étonnée murmure : « Dieu »,
Inclinant sa tête sibylline sur sa poitrine.

—

ETOILES

L'homme aux Bœufs s'est couché dans le pré
De tout son long, sa faulx lancée au diable vert.
Bon Dieu! dit-il, à haute voix, comment douter
Maintenant, c'est avec le gros du château!
Ah! j'aimais mieux quand c'était
Avec mes charretiers. Le monde doit causer,
Frémit le riche, en épiant la voix des femmes
Qui fanent et l'allouant qui monte en sifflant
Le dernier meulon allongé par le soleil
Couchant. — « Ah! la garce... elle a ça dans la peau, dire
Que maman me l'avait dit : la mère est une divorcée,
Juste prend garde! » Et l'homme aux Bœufs tressaille.
Divorcer? A son tour? Mais il l'aime? Et son fils?
Et le bien sur lequel s'abattraient, en nuées
De sauterelles, les gens de loi? — Non pas ça!
Il se taira, fera celui qui ne voit rien,
Le pitre! Dieu! qu'elle est belle, dans sa beauté
Mûrissante, lourde un peu, mais toujours, les seins
Hauts! C'est elle qui tasse le meulon.
D'ici, l'homme étendu peut voir sa silhouette,
Ses gestes, la fourche ailée tournant bien le foin
Et le meulon qui monte, qu'elle parachève
Et l'allouant précis que lui donne le foin
En lorgnant ses jambes, l'animal et sur elle,
Le ciel grondant d'étoiles, comme un rucher, d'abeilles.

—

DEPART

« Robert, tu m'écriras, dis,
Si tu vas
Au Maroc, oh! dis Robert,
Ecris-moi souvent... c'est si loin...

Nous aurions dû nous marier
Avant ton départ... quand je pense
Que tu serais resté
Tout ton temps à Troyes, par exemple!

Mon chéri, comme
Je t'aime, surtout, pense à moi
Le soir, souviens-toi
De la regarder, notre étoile,

Chaque fois qu'elle brillera...
Je prierai Dieu qu'il nous protège,
En la contemplant... je dirai :
« Robert », tout bas... Toi, dis : « Marie ».

Oh! si tu vas chez les bicots,
Porte toujours bien la médaille
Que je t'ai donnée
Pour nos accordailles.

C'est si loin — et si près, pourtant!
Je l'avais gagnée
A la loterie
Sur la fête... en Mai...

Et nous avons dansé...
Et tu m'as entraînée
Sous les saules... tu m'as dit
Marie... je vous aime... »

Ainsi parle la fille, vibrante d'amour
A son amoureux, sur le quai de la gare
Champenoise.. l'enfant est pâle, avec
Des traits tirés... il est endimanché.
Sur sa veste, il porte une musette
Pleine, avec un goulot qui dépasse... l'automne
Tremble sur les fils du télégraphe... un cheval
Laboure à blés près de la gare... les nuages
Venus d'Allemagne nagent, gonflés d'oies sauvages
Et par intervalles, sans bien savoir
Ce qu'il fait, machinalement désespéré,

Le gars se penche sur la fille, il boit
Ses lèvres, dans un baiser qui n'en finit plus
Et la fille les yeux noyés, la tête tirée
En arrière, se laisse pénétrer
Jusqu'à tomber à la renverse,
Par le baiser du gars — qui ne reviendra pas...

—

BUCOLIQUE

« Rose est morte, allez au rucher »,
Dit l'homme aux Bœufs, mettre
Un crêpe », et il pleure et ses bœufs,
Il les voit à travers ses larmes.

L'homme inerte laisse les femmes
Ensevelir l'enfant... sa fille!
Elle prenait seize ans aux mars...
Lui est riche, fier, fort... il pleure.

Depuis tant de soirs qu'elle étouffe!
L'homme revoit les derniers soirs,
Elle allait mieux, lui souriait...
Ah! il verra toujours ses yeux

Dilatés, s'obscurcir... c'était
Sa préférée... il l'avait eue
D'un grand élan du corps en revenant
De la guerre, — puis, s'était enrichi.

La cour aimée brille à travers
Les pleurs orgueilleux, échappés
Malgré lui, de ses yeux frôlant
Ses joues, d'une faible caresse,

Oubliée, amère... alors, il
Pleure, sans pudeur... jamais
Il n'a souffert ainsi, même pendant
La guerre, oh! vie, vie ténébreuse.

— Et tout à coup, de l'écurie
Sort le valet... il voit le maître

Il a compris... pauvre!... il pâlit...
« Elle est morte, endormie... », dit

Le maître... « tu l'aimais, va
Je le sais, mais tout ça! »... puis,

Il pleure devant son valet
Bouleversé par sa douceur.

—

SYLVES

Sauve qui peut! voici l'homme — la biche
Dans un effort suprême, raidit son col
Engagé dans le licou... il se contracte... il serre encore!
Trop tard... le baliveau frémit jusqu'aux racines,
Que l'animal plie et tire pour s'enfuir.
Nous paraissons. Oh! une biche... pendue...
Quelle prise!... en un éclair ,j'imagine
La bête ardente, humant le monde et tout à coup
Son col de feu, dans le fourchet, sous le licou...
Elle tire, bondit, recule... en vain! La branche
Effarante remonte... elle est pendue, mais à demi.
L'aube immense surgit... avec elle, les hommes
Et nous-mêmes... la biche plaint, à bout de souffle,
Son corps entier frissonne, son mufle aspire
L'espace rétracté, je sens son cœur taper
Sous ma peau lâche... vite! dis-je, tue-la vite!
Ah! regarde... elle pleure... mais tue-la donc, nom
De Dieu... l'homme des bois ouvre son châtre,
Il se jette en riant sur l'arbre, sur la bête
Qui meurt, comme une femme se donne, en se détendant.
C'était au printemps... le sang frais fumait
Rougissant les feuilles mortes, les primevères
Entr'ouvertes et j'entendais sonner dans la coupe
Les premiers coups de cognée de la journée
Qui s'acharnaient déjà sur les troncs printaniers.

—

PAN COUPÉ

Le gars aux Bœufs dit au poète :
« Il paraît
Que vous écrivez des vers
Dans les gazettes... tâchez
De n'y parler, mon vieux
Que de
Vos maux de tête.

« Moi, vous savez, les livres,
Je m'en balance... mon affaire?
Un sayon bien droit, une vache
Bien tachée pour pisser du lait,
Mais vos parigots...
Je préfère un gigot
Juste à point sur les haricots.

« J'ai fait la guerre...
J'en ai pris pour mon grade...
J'ai vu tomber à mes côtés
Un fils à papa, mon copain...
Son père était,
Comme qui dirait, grossiste
En cigarettes, à Paris.

« Il me disait : Tue-vache,
Tu viendras à Paname,
Nous irons voir les femmes qui fument,
C'est mon rayon... » Il est tombé
Dans un secteur calme... je le verrai
Toujours, la bouche en plein dans la boue.

« Vous, fichez-nous la paix
Avec vos écritures.
Qui vous dit
Que vous n'irez pas
A la guerre? vous verrez
C'est autre chose que bâiller
Derrière un bureau, à cœur de journée.

« Oui, j'ai donné ma haie
A tailler, pour un prix
De famine... et après?
L'ouvrier ne sait plus bûcher.
C'est un rentier, moi qui vous parle,
J'en ai, autrefois, à ma tâche,
Arraché pour du pet, des haies!

« Ma femme?... les femmes
Je les ai pratiquées
Jusque chez les
Sidi... ainsi!... ce que
Je veux
C'est que le bien reste au soleil
Ce qu'il est!

« Ce qu'il était du moins...
Car je sais qu'après moi
Mon foutu gars liquidera.
Mais je n'en verrai rien
Je pourrirai, les yeux fermés,
Au-dessus de ma fille.

« Il n'y a qu'elle
Qui me fait deuil... et mon copain.
Ils avaient tous les deux
Les yeux bleus, les mêmes cheveux...
C'est drôle, hein? Ça, mon vieux,
Tu peux l'écrire si tu veux.

« Parfois je rêve, dans mon lit,
La nuit, ils sont à Paris
Mariés... quoi? tu dis?
Mais, mon vieux, je suis riche,
Tout s'achète... et puis
D'un seul coup, le rêve s'enfuit! »

A. DRUELLE.

MÉMORANDUM D'UN ÉDITEUR

JEAN LORRAIN ANECDOTIQUE[1]

—

Suite des lettres de Jean Lorrain à Etienne Giraud.

Divina belluis

Banse a bien reçu les *Lepillier* demandés, mais d'autre part je n'ai reçu aucune nouvelle de vous au sujet de la nouvelle « Hollay Rodays » ! l'avez-vous reçue oui ou non? D'autre part prenez connaissance de cette carte, un de mes amis se plaint de n'avoir pu acheter *les Lepillier* à aucun étalage des boulevards et cela depuis trois mois. C'est abusif. On n'a pas le droit d'enterrer un volume avec cette désinvolture, comment voulez-vous qu'on achète, si on ne le met pas en vente? Autant le mettre dans une cave alors. Tourmentez votre placier ou changez-en, mais c'est intolérable. Le suicide alors? En avez-vous envoyé à Versailles! à Rouen! Il y a de la vente dans ces deux villes pour *moi*. Remuez un peu ces étalages, que diable... et les épreuves de *Très Russe*. A quand? Un mot au moins. Ça m'a tout l'air de recommencer l'affaire *Lepillier,* mais cette fois, un bon averti en vaut deux, je n'aurai pas la patience, je vous jure.

Et y a-t-il dans *la jeune France* de janvier, bibliographie, un article sur *les Lepillier,* et dans *le Livre,* de décembre, le livre d'Octave Uzanne, il doit y avoir également un long article, dans ce cas me les envoyer, copiés ou non copiés, ou les signaler à cette huître de Bonneau et lui dire que je suis resté à Fécamp.

(1) Voyez *Mercure de France,* n° 960.

Y a-t-il moyen de se procurer *les Farfadets* en album du jour de l'an édité par Quantin, illustré par Rivière? Quel prix en librairie? Réponse à tout ceci. On n'a pas le droit de laisser un malheureux auteur déjà très énervé, de la province, ainsi sans nouvelle, voilà quatre jours que j'attends une réponse de vous et que je ne puis travailler.

Répondez-moi donc je vous prie.

JEAN LORRAIN
Fécamp, 7 janvier 1886.

§

Hein, quelle entrée en danse! Je devais avoir mes premières épreuves le 10 janvier et le manuscrit a été remis pour la première fois à l'imprimeur avant-hier, 7 janvier... Enfin, vous arrangez-vous pour que cela marche, car toutes les plaintes que j'ai déjà reçues et que je reçois encore et pour l'impression honteuse de ce volume, et pour le service de librairie mal fait et le service de presse, témoin en est la carte ci-jointe, ont usé toute la patience que j'avais et Dieu sait si j'en ai de la patience.

Maintenant à d'autres affaires.

Existe-t-il un ouvrage de luxe et d'art en un ou plusieurs volumes traitant de l'ameublement et des arts décoratifs du XV, XVI, XVII, XVIIIe siècle avec planches en couleur et dessin à l'appui; cela doit se trouver chez Quantin, Lahure ou Hachette. Je vous serai très obligé de m'envoyer un catalogue où il serait question de cet ouvrage avec le prix en regard; ce n'est pas pour moi, mais pour des amis à moi, qui veulent se le procurer; au cas où ils feraient un choix, je les adresserais à vous pour l'achat pour que vous ayez une commission sur la vente.

Vous voudrez bien joindre à l'envoi de ce catalogue le volume de Jules Lemaître (critiques parues en décembre dernier) et *les Contemporains* de Robert de Bonnières, plus *les Farfadets*, de Quantin, l'album de 4 francs; vous me comptez bien entendu les volumes Lemaître et Bonnières au prix *d'éditeur-auteur* 2 fr. 75 et *les Farfadets* au plus juste prix et vous me les adresserez ici, à Fécamp, Jean Lorrain, pour le commencement de la semaine.

La publication *le Livre* se vendant cinq francs le numéro ni Octave Uzanne, ni Quantin ne vous l'enverront; mais il est en dépôt chez Lemerre; je serai très reconnaissant à M. Edouard Giraud de passer passage Choiseul et regarder dans la livraison de décembre ou encore dans celle de janvier s'il n'y a pas un article sur les *Lepillier*. Dans le cas affirmatif, j'écrirai chez Lemerre de me faire recopier l'article et de me l'envoyer; prière également à Bonneau d'avoir l'œil et de guetter les articles, car on m'en a promis pour la seconde quinzaine du mois de janvier.

Maintenant à quand les premières épreuves de *Très Russe?* Vous ne pouvez rien affirmer et rien promettre. Cela ressemble terriblement au système *Lepillier*-Décembre, ce système de *Très Russe*-Janvier-là!

J'ai lu dans *le Gaulois* un compte rendu de *la Main aux Dames*, de Tancrède Martel; quand vous verrez M. Bourges, rappelez-lui donc qu'il ne m'oublie pas.

Et ce petit dictionnaire des artistes et hommes de lettres que vous publiez et dont j'ai vu les premières épreuves, Abbéma, Buet, etc, quand serez-vous à la lettre L. et quand m'enverrez-vous les infamies qu'on doit y avoir écrites sur moi?

Votre très furieux

LORRAIN.

Fécamp, samedi 9 janvier 86

§

Dimanche 24 janvier 86

Pas une épreuve, pas l'ombre d'un compte de vente des *Modernités*.

Il y a un an que *les Modernités* ont paru, l'impression en a été payée par moi à l'imprimeur fin mai et pas l'ombre des comptes que vous m'avez promis. Il est vraiment désolant qu'on ne puisse jamais demeurer en bons termes avec vous, toujours des atermoiements, des retards sans fin et des manques de paroles. Et *Très Russe*, qui doit paraître fin mars! Pas une épreuve et moi qui avais un peintre prêt pour une annonce affiche, c'est embêtant.

Si je n'ai pas, dimanche prochain, le compte de vente et

les épreuves de *Très Russe* jusqu'à la page 206 d'Holly Rodays, reçue il y a dix jours, j'écris à un homme d'affaires, que je connais, rue de Provence, je retire le manuscrit de *Très Russe* et fais établir par lui l'inventaire des volumes des *Modernités* vendues, c'est exaspérant à la fin qu'avec la meilleure volonté de rester bien avec vous on soit toujours obligé d'en venir à des menaces.

Vous savez que je dois faire et ferai toucher chez vous le 31 janvier les trois cents francs que vous n'avez pu m'avancer fin décembre, et qu'un prêteur a bien voulu m'avancer.

Aussi désirerai-je au plus vite le compte de vente des *Modernités* et de *Viviane.*

Oscar Méténier m'écrit que vous lui avez pris un volume *Ceux de demain* j'en suis enchanté pour vous et pour lui, mais j'aimerais assez que ceux que vous avez pris depuis un an parussent aux dates fixées par vous.

Et ce petit volume dont j'avais vu les épreuves chez vous, Abbéma, Bourges, Bourget, Sarah et dont vous m'avez promis de me communiquer le passage me concernant... j'attends encore.

A-t-on fait un second service de librairie pour les *Lepillier!* Des articles ont-ils paru! *Le Gaulois*, il me semble, parle des livres de Rachilde et de Maizeroy et à plusieurs reprises. Tout cela dépend de l'éditeur.

Une réponse de suite, et si possibilité il y a, épreuves et compte de vente avant dimanche.

JEAN LORRAIN.

Prière de m'envoyer ici deux *Modernités.*

M. Etienne a-t-il regardé dans *le Livre* publié par Quantin numéros de décembre et de janvier, s'il y avait un article sur les *Lepillier* et dans *La Jeune France* du mois de janvier également?

§

Divina belluis.

Monsieur Giraud,

Le caractère de M. Retaux, qui est joli à l'œil, est, si vous le voulez bien comparer à celui de décembre, plus fin, et

malgré la justification étroite il entre plus de mots à la ligne et plus de lignes à la page... 9 mots au lieu de 7... 23 lignes au lieu de 21 comme dans *les Lepillier,* ce qui multiplié par 200 pages donne 19 à 25 pages en moins, qu'aurait donné le caractère de Décembre. Soit 225 à 230 pages pour *Très Russe.* et avec « Holly Rodays » et « A la mer » (paru dans *la Vie Moderne,* et que vous avez et qui a dû toujours paraître avec *Très Russe,* vous auriez eu facilement 320 à 350 pages. Le volume a dû toujours se composer ainsi :

Très Russe, Holly Rodays, A la mer.

Vous avez l'air étonné de la brièveté de *Très Russe,* je vous ai toujours dit que c'était une grosse nouvelle et même plus importante que *les Lepillier.*

L'Irréparable, de P. Bourget, n'est pas plus long, et, à coup sur, moins long que *Très Russe* sont *Yvette, Miss Hariett, Mademoiselle Fifi* et *Monsieur Parent* de Maupassant; le public n'aime plus les nouvelles, me dit-on; mais il y a nouvelles et nouvelles, romans et romans, je doute en effet qu'il apprécie fort *Les contes ironiques!* Mais appréciera-t-il davantage *Madame la Connétable...* le public a surtout horreur des romans *littéraires,* où l'auteur l'entretient des états psychiques des Mallarmé, Odilon Redon, etc, et de ses *opinions littéraires* et de ses nervosités particulières, qui étant particulières, ne l'intéressent pas.

Il n'y a que les concierges et les femmes du monde qui lisent (2) leur intrigue, où les concierges aient le droit de mépriser les femmes du monde et où les femmes du monde envient la trrommblance (3) de l'héroïne, quelques méchancetés là-dessus sur des gens très connus et imposés au public, qui leur en veut parce qu'ils lui ont été imposés, et vous tirerez à 10 éditions avec un service de presse *bien fait,* un service de librairie *mieux fait* encore, quelques réclames où vous savez, trois journaux suffisent, et en paraissant à une bonne époque.

Voyez le succès de *Bébé Million,* de Maizeroy, paru cette semaine. *Bébé Million,* rien que ce titre vous classe une œuvre,

(2) Ici un mot illisible.
(3) Mot incompréhensible.

ça doit être atroce. Dans *le Gaulois, le Figaro* et *le Gil Blas,* une petite note, rien que celle-là, on enlève la 4[me] édition, et le livre est lancé. La réclame, la réclame, la réclame, la valeur du livre pour cinquante artistes, la réclame pour l'acheteur sérieux.

J'ai fini mon cours.

Décidez donc vous-même pour *Très Russe* s'il faut changer le caractère; a-t-il d'abord les caractères voulus ce Retaux, il pourrait toujours m'envoyer les épreuves de *Très Russe* qui m'a l'air terminé, à en juger par le numérotage des pages, je les corrigerai et, s'il y a lieu, il changerait le caractère, continuant d'imprimer « Hollay Roday » et « A la mer » avec le nouveau caractère choisi. Oui, n'est-ce pas!

Ferez-vous une affiche pour *Très Russe?* vous en avez fait à tous excepté aux *Lepillier.* J'ai un peintre de mes amis qui peut à titre gracieux faire une tête de femme très capiteuse. Je tiens, vous savez, à la couverture rose ou blanche.... cette couverture jaune me lève le cœur. Songez-vous au compte de vente des *Modernités!* Tachez de m'envoyer cela vers le 25. J'ai reçu les livres et les catalogues demandés; Rachilde a publié un assez bon *Lepillier* dans *le Chat Noir;* j'écrirai demain à Achille pour qu'il soigne ma vente; que Bonneau guette *la Liberté* et *le Succès,* des articles m'y sont promis.

JEAN LORRAIN.

§

Monsieur Giraud,

J'ai reçu de Retaux toutes les épreuves de *Très Russe* entièrement composé, mais je n'ai pu les corriger ayant été bouleversé tous ces derniers temps par la mort de mon père, prévue depuis longtemps, il est vrai, mais le coup n'en est pas moins rude!

Néanmoins, M. Retaux aura toutes mes épreuves corrigées samedi; mais il y a un mais et un gros *mais. Très Russe* et les deux nouvelles imprimées avec les caractères de M. Retaux, caractères contre lesquels j'ai réclamé, Dieu sait combien auprès de vous, ne donnent que 257 pages et il

en faut au moins trois cents. J'ai cru que vous aviez communiqué ma réclamation à M. Retaux, mais il n'y paraît guère dans cette lettre de M. Retaux, que je vous transmets. Que faire?

C'est que je n'ai rien dans mes cartons dont je suis assez content pour le mettre dans ce volume et je n'ai guère, d'un autre côté, la tête à écrire quelque chose en ce moment-ci.

Il était pourtant bien convenu que ce serait le même caractère que celui des *Lepillier,* caractère qui devait nous donner 340 pages; je suis désolé et je ne sais que faire.

Répondez-moi à ce sujet.

Monsieur Henry d'Aldin est-il passé toucher chez vous les 300 francs dont nous étions convenus et avez-vous le reçu?

Avez-vous fait remettre à M. Bourde, du *Temps,* et M. Jules Lemaître, des *Débats,* les deux exemplaires des *Lepillier* que j'avais fait mettre de côté pour être remis à ces messieurs après la première quinzaine de Janvier. Si cela n'a pas été fait, il en serait temps encore.

Je réclame enfin de votre obligeance le volume dont j'ai feuilleté chez vous les premières épreuves, et qui était par lettre alphabétique le dictionnaire de la littérature et de l'art contemporains, Abbéma, Bourges, Bourget, etc.

Je vous serai excessivement obligé de faire droit à toutes mes demandes et croyez-moi bien vôtre.

JEAN LORRAIN.
1886 février II.

Pardon, cher maître et éditeur, je suis malheureusement fier d'être négociant... car si je n'avais que la littérature... aïe, aïe, mon pauvre estomac... et j'aurais l'œil à la traite du 25 courant... les fonds sont même tout prêts depuis un mois.

Quant au traité Hara, soit... j'y consens... mais qu'est-ce que ça pourra bien nous rapporter... dites-moi un peu, je ne suis pas de la Société des Gens de Lettres et n'éprouve pas encore le besoin d'en être. Signez donc pour trois ans pour la première seule? et tâchez de me faire toucher quelques

fafiots mâles. Voyez donc si vous le pouvez Ginisty, il m'avait promis de reproduire *les Lepillier* dans *la Vie Populaire.*

Très Vôtre

LORRAIN

15 février 1886

§

Monsieur Giraud,

J'avais effectivement prié un de mes amis, M. Daylé, de passer à votre librairie réclamer un paquet de livres que je croyais préparé depuis quinze jours que je vous l'avais commandé; mais cela me prouve une fois de plus avec quelle attention sont lues les lettres adressées Rue Drouot!

Je vous demandais *Les Proses décadentes* de Léo Trézenik, *l'Evangéliste* de Daudet et *le Petit Bottin des Lettres*, de Paul Ginisty. Sauf *le Petit bottin* que mon ami n'a pu trouver, il est inutile de vous procurer les deux autres volumes, que M. Daylé a été prendre ailleurs.

Vous voudrez bien seulement me préparer pour lundi prochain 5 volumes de *Modernités* à mon compte pour les remettre à Banse, où j'ai pris cinq de ces volumes qu'il me compte à 2 fr 95 sur sa note et que je préfère lui payer en *valeur* identique, et joindre à 5 *Modernités* le *Petit Bottin des Lettres* s'il est paru. Mon ami M. Daylé qui vient toutes les semaines à Paris, passera les prendre lundi.

Je crois vous avoir dit que j'avais envoyé à Retaux le manuscrit d'une autre nouvelle pour compléter la justification de *Très Russe*.

J'attends les dernières épreuves pour donner le bon à tirer! De COMBIEN FAUT-IL LE DONNER?

Retaux a-t-il le papier et la nuance de la couverture, quelle sera-t-elle? J'aime mieux la mort que l'affreux jaune de *Tous Quatre* et du *Crépuscule...* J'aimerais assez pour *Très Russe* BLEU TURQUOISE; envoyez-moi échantillon. Et l'affiche et la petite réclamette (faut-il que je la fasse, et où dois-je l'envoyer?)

Je suis absolument prêt à venir à Paris et plus tôt nous mettrions en vente, mieux cela vaudra je crois.

Pour *Très Russe* je suis assez d'avis de faire 400 première édition, 300 seconde, et le reste troisième.

Le public y mord toujours à ces mensonges là.

Et les *Lepillier*... nous en resterons toujours à cette ignoble édition de Décembre?

M. Elémir Bourges a accepté très cordialement la dédicace de *Très Russe*, avec un peu de réclame je crois à un succès... mais seulement cela est à vous! Réfléchissez et songez-y bien. Les cinq mille exemplaires de *La Chair* ont eu un très bon lancement. Là-dessus, je vous salue et vous prie de répondre à toutes mes questions.

Votre très aimable et quoique vous disiez et *trop* facile.

JEAN LORRAIN.
1886 mars.

§

Monsieur Giraud,

C'est deux *Modernités* que je vous demandais et non deux *Lepillier*, que je vous *remettrais*, je crois que vous lisez peu mes lettres, enfin!

J'ai reçu votre compte.

Deux choses m'y étonnent un peu, le prix de 160 fr. de l'annonce dans 16 grands journaux de Paris; quand vous m'avez parlé de cette annonce, vous m'aviez cité un chiffre de 100 fr. et non de 160 fr. Je ne vois pas bien les 16 grands journaux... après *le Figaro, le Gaulois, le Gil Blas, le Voltaire, l'Evénement, la Revue des deux mondes*... je ne vois pas bien les 16 grands journaux et j'aime peu ces 60 fr. en plus que je n'avais consenti... pour moi qui suis gêné en ce moment-ci, c'est fort désagréable, d'ailleurs je me plais à remarquer que pour *Les Lepillier* vous n'avez fait aucune annonce... c'est absolument enchanteur... je veux bien ne pas montrer trop les dents pour ces 160 fr. d'annonce, mais ce que je n'accepte pas, mais du tout, ce sont les *Modernités* comptées à 1 fr. 75 au lieu de 2 fr. net comme cela était convenu dans ma lettre d'Octobre 84 que vous pouvez consulter et dont j'ai la copie; le volume à 3 fr. 50, vous avez amplement de quoi vous retourner et vous l'avez accepté. J'ai d'ailleurs votre lettre ici.

Vous voudrez donc bien me compter les 236 volumes vendus à 2 fr., soit .... 472 fr.
plus 44 *Viviane* à 1 fr. .... 44 fr.

516 fr.
moins mon débit 249 10

266 90
plus la *Vie populaire* 8 50

275 40

et m'envoyer le compte ainsi rectifié, inutile de refaire votre débit, je l'ai, simplement la rectification du compte et lundi je ferai toucher les 300 avec 25 francs à mon débit.

J'attends votre réponse, consultez vos livres et mes lettres et vous trouverez les 2 fr. *promis!*

Et le livre sur tous les contemporains par lettres alphabétiques! J'attends toujours.

LORRAIN
5 mars 1886

Et voici une lettre de son éditeur :

Cher Monsieur,

Avouez-le, vous n'êtes pas toujours facile. Les mots sur lesquels vous me demandiez certains renseignements sont rarement employés, on ne les trouve même pas dans le grand dictionnaire de Littré. Cependant je puis vous donner l'orthographe de votre petite voiture : *Boghei.*

Moucharabie a été surtout employé au pluriel, mais vous pouvez le mettre au féminin singulier (4) ainsi que l'étoffe *Andrinople.*

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

E. GIRAUD.

(4) Singulier renseignement, *Moucharabieh* étant au masculin et s'employant couramment au singulier. — P.-V.-S.

§

Fécamp, 29 mars 1886.

Je n'attends plus pour partir qu'un signe de votre grâce. Le bon à tirer des dernières épreuves est parti samedi; il me semble qu'on pourrait commencer la mise en vente lundi prochain. Je compte partir vendredi soir, un mot d'ici là si vous étiez prêt avant.

Dès que vous aurez des *Très Russe*, envoyez-en au moins quarante à cinquante à Banse.

Votre,

LORRAIN.

Je viens de signer un traité pour deux volumes de prose d'ici avril 88 avec un éditeur TRÈS AIMABLE, qui met en vente dans les premiers jours de mai le volume de vers, que vous avez tant hésité à prendre.

§

Paris, le 23 avril 1886.

Monsieur Giraud,

Je pars demain samedi pour huit jours, la semaine de Pâques étant détestable pour un service de presse, les journalistes à la campagne et le volume n'étant pas prêt, je compte rentrer le mardi de Quasimodo 4 mai.

Les livres même arrivés, *surtout* au nom de ce que vous avez de plus *précieux*, ne commencez pas le service de presse et la mise en vente sans moi; maintenant chose sérieuse, j'ai besoin d'argent pour ma note d'hôtel, trois semaines de Paris, trois semaines qui devraient bien être à votre charge et n'en puis demander chez moi. J'aurai besoin pour demain matin samedi 24 de la somme de deux cents francs à compte sur celle de trois cent cinquante de *Très Russe*. Je compte sur vous et passerai demain matin prendre la somme.

Très votre de

LORRAIN, em...

Je pars sans un *Très Russe* et je suis ici depuis le 2 avril. Léo Rouanet a les siens!

Ce samedi 23 avril.

§

Fécamp, ce mardi 27 avril 86.

Monsieur Etienne Giraud,

Après trois semaines passées inutilement à Paris à attendre de jour en jour la mise en vente de *Très-Russe,* fixée par vous au 1er avril, j'ai dû quitter Paris fort souffrant et emprunter à un de mes amis, comme *un gueux,* faute de deux cents francs, que vous n'avez pu me remettre!

Si, comme M. Rod, je vous réclamais dix francs par jour de retard, nous ne serions pas loin du compte, il me semble.

Déjà en décembre la même chose s'est présentée. Vous n'avez pu me remettre trois cents francs sur *Les Modernités* en vente chez vous *depuis un an* et j'ai dû emprunter encore.

Je commence à être las de tous ces retards et de tous ces atermoiements. Les *Lepillier* qui devaient paraître en mai 1885, puis en octobre 1885, n'ont paru que le 13 novembre et imprimés honteusement! J'ai perdu six mois grâce à vous! les cartons, qu'on devait faire pour les pages interverties n'ont même pas été mis. Je vous défie de me montrer un seul exemplaire, où ces cartons soient à leur place.

Après avoir accusé M. Décembre, vous accusez aujourd'hui M. Retaux qui envoie bien à M. Léon Rouanet son volume imprimé après le mien, mais ne se presse guère d'expédier le mien; avouez qu'il y a là une bien coupable négligence ou une impardonnable incurie!

C'est à dégoûter à jamais de la littérature.

Ni le caractère que j'avais demandé, ni la couverture que j'avais spécifiée et trois semaines inutilement passées à Paris, mon dérangement, mes frais de voyage et un volume qui va être noyé dans les compte rendus du Salon, comme les *Lepillier* ont été noyés dans les livres d'Etrennes; je ne parle pas de l'édition des *Lepillier* que vous m'avez promis de me refaire,vous étiez honteux, me disiez-vous, de l'édition Décembre! et de la mise en vente de ces volumes qu'on *ne voit nulle part.*

Aussi suis-je décidé à agir.

Si je n'ai pas à la fin de la semaine un chèque de deux

cents francs sur vous payable le 10 mai, plus un de cent trente francs payable le 10 juin, pour solde de mon volume *Très Russe* 350 francs dont en moins 18 francs d'accepté et le volume Fénéon-Méténier, je remets mes papiers et ma cause à M. Dujardin, mon homme d'affaires, 66, rue de Provence, que j'ai déjà entretenu de toute cette inqualifiable insouciance, qui servira à faire rompre mes traités et à me faire rentrer en propriété de mes deux volumes, dont j'ai placement immédiat chez Lemerre et non seulement je ne me dérangerai pas pour la mise en vente de *Très Russe,* mais j'empêcherai cette mise en vente et vous réclamerai des dommages et intérêts avec vos lettres à l'appui.

Il y a trop longtemps que vous vous f... de moi et je commence à m'en lasser.

Vous voudrez bien, Monsieur, faire réponse à ma lettre, je sais que vous êtes malade et j'ai eu pendant trois semaines égard à votre état, mais il est des bornes, qu'il n'est bon de dépasser avec personne et l'extrémité où vous m'avez réduit samedi dernier à battre le pavé sans le sou et aller gueuser dix louis chez des amis, au risque de fatiguer leur amitié, a absolument mis à bout ma patience. D'ailleurs les motifs énoncés là-haut sont suffisants je crois.

Je vous salue. JEAN LORRAIN.

Très Russe n'est pas encore arrivé, bien entendu.

§

Fécamp, le 2 mai 86.

Monsieur,

Je vous ai écrit mardi dernier 27 avril, hier, je vous ai envoyé un télégramme. Vous n'avez daigné répondre ni à ma lettre ni à la dépêche, cę sont moyens commodes de se débarrasser des gens, dont pour ma part je ne m'accommode pas.

Si vous ne faites justice à ma requête, c' est par le papier timbré et en bon et légitime procès que je vous forcerai à répondre. Il est vraiment désagréable qu'avec vous on soit toujours obligé d'en arriver aux menaces et aux moyens discourtois.

JEAN LORRAIN.

§

Hôtel de Gand et de Germanie
Paris
9, rue de la Michodière, 9
Fayet

Paris 5 mai 1886.

Monsieur Giraud,

En réponse à votre lettre du 4 mai, je vous prierai de vouloir bien relire vos traités des *Lepillier* et de *Très Russe*, qui vous engagent par écrit à me donner pour mon compte personnel 36 exemplaires de chaque volume et non vingt-cinq, ce qui fait, dû par moi, 24 volumes et non 35 et change singulièrement les chiffres 63 frs 60 et non 91 frs 90, comme porte votre compte remis.

J'ajouterai que sur les 24 exemplaires pris en sus des 36, qui me sont dus, si vous voulez bien contrôler les dates, il y en a bien une dizaine prise pour le service de presse; en tout cas avant vérification, que je demande à faire, j'en garantis 4 pris en février et avril, l'un pour le Vesscheurung de La Haye, l'autre pour le critique italien Vittorio Pica adressé par M. Buet et 2 pour le *Journal* et *le Nouvelliste de Rouen;* donc 4 volumes à 2 frs 65, soit 10 frs 60, a défalquer de 63 fr. 60, reste 53 fr. 60, comme d'ailleurs suit ce redressement de compte, il me reste donc dû sur les 175 francs qui doivent être versés le jour de la mise en vente 98 frs 20 et non pas 60 frs 55.

Je me fais fort de vous prouver, les livres en mains, que sur les *Lepillier* pris par moi il y en a encore au moins 6 *dus* au service de la presse.

Je vous ai demandé comme *un service* très grand de vouloir bien m'avancer 200 francs, j'ai je crois assez eu d'ennuis avec le retard des *Lepillier*, l'impression détestable, les cartons pas mis, et le premier retard de Retaux qui m'ont fait passer ici quatre semaines inutiles pour que vous y mettiez un peu de complaisance et vous abusez un peu de la situation.

Vous savez combien je m'occupe, *moi*, de mon service de presse et comme je le fais sérieusement. Je suis prêt à le faire dès lundi, mais ayez au moins l'obligeance de me re-

mettre deux cents francs lundi matin que je vous acquitterai immédiatement, c'est un immense service à me rendre et vous n'avez pas encore assez perdu d'argent, je crois, avec moi, pour me refuser cette misère.

Veuillez me répondre par un mot d'ici demain et lundi je serai chez vous à la première heure. JEAN LORRAIN.

Ce mercredi matin

§

Mais Albert Savine vient de prendre officiellement la direction de sa maison, dont dorénavant les éditions vont porter son nom, et Lorrain lui envoie aussitôt le mot que voici.

Non seulement sans déplaisir, mais avec ravissement. La maison Giraud était même, avant la maison Lemerre, le premier caveau funèbre littéraire de la France et de l'étranger. D'ailleurs ma ferme intention était de ne jamais y reparaître, dans la maison Giraud, après le four en impression de *Lepillier* et le mauvais lancement de *Très Russe* qui aurait, bien lancé, atteint au moins trois éditions, jamais.

Maintenant qu'elle est dans les mains d'un homme jeune, intelligent et littéraire, il y a tout lieu d'espérer qu'il en sera autrement. Mes meilleurs compliments donc et mes deux mains dans les vôtres.

JEAN LORRAIN.

Ne nous ramenez pas Buet, surtout!

§

Mon cher Savine,

Voilà 8 jours que je réclame le manuscrit de *Melle Ganymédec* à vos employés; de grâce rendez-le moi, j'en ai besoin; que diantre je ne suis pour rien dans vos Gillyotages (5).

LORRAIN.

Ce vendredi 22
8, rue de Courty.

Cher monsieur,

Si grands que soient vos ennuis et démêlés avec MM. Chiron et Gilly, je n'ai aucune raison pour en pâtir.

(5) Allusion au procès intenté à Savine pour son édition du volume de Numa Gilly, *Mes Dossiers.*

5

Voilà cinq fois que je passe rue Drouot et y réclame mon manuscrit de *Mlle Ganymède.* Je viens vous *prier* par celle-ci d'avoir à le réclamer à votre imprimeur et d'avoir à me le faire remettre; je ne *peux* plus attendre!

Croyez-moi très vôtre, mais très étonné de votre attitude.

JEAN LORRAIN.

§

Mon cher Savine,

Je vous prierai de faire immédiatement si cela se peut envoi de 8 *Lepillier,* de 8 *Très Russe* et 3 *Modernités* à Banse, libraire à Fécamp, qui n'a plus dans ses magasins un seul de ces livres.

La saison bat son plein et c'est le moment ou jamais de vendre ici du *Lorrain.*

Je compte sur vous absolument.

Ne pouvez-vous pas me retrouver et m'envoyer la lettre plus ou moins polie à mon égard du sieur Médrinal, d'Etretat, libraire, je vais aller ces jours-ci à Etretat et dirai à ce monsieur ce que je pense. Je vous prierai de ne pas reculer ni hésiter à m'envoyer cette lettre, car cela ne m'empêcherait nullement de mettre mon projet à exécution... au contraire, j'en prends d'ailleurs toutes les responsabilités et le refus de votre part du renseignement précis ne ferait que me pousser à faire d'une semonce méritée un véritable scandale.

Bien vôtre,

Fécamp, le 3 août 1887

§

Fécamp, le 1er octobre 1887

Mon cher Savine,

Dans le courant d'août j'ai déjà eu l'honneur de vous écrire pour vous demander un envoi de *Très Russe* et de *Lepillier* et vous proposer un manuscrit de nouvelles.

L'envoi de volumes est bien arrivé, tant en *Très Russe* (Les *Lepillier* seraient-ils épuisés, Cretté en vend à 50 centimes l'exemplaire!) et la lettre est demeurée sans réponse.

Je viens vous la confirmer.

Voulez-vous, pour cinq cents francs net, tout, droit aban-

donné, cinq cents francs en bloc contre échange du manuscrit, la propriété entière de dix nouvelles tant parues dans l'*Evènement*, le *Courrier Français* et *l'Echo de Paris* : les trop osées dont votre pudeur s'alarmait ont été expurgées, soigneusement expurgées.

En voici la liste : *L'Egregère, Madame Œdipe, la Marquise Hérode, Entre hommes* (« *Courrier Français* »); *Le Scrupule, Loyale épreuve, Les yeux glauques, Lettres de femmes, Fragments* (« *Echo de Paris* »); *Cartes sur table* (« *la Batte* »); *Iris blancs* (« *Evénement* »).

L'Egregère serait je crois, un fort bon titre. Si oui et ce sera oui, j'y compte, un mot, je rentre à Paris dimanche soir et je serai lundi à deux heures chez vous.

Très vôtre LORRAIN.

Inutile de vous dire que j'ai fortement besoin de vingt-cinq louis; mon offre vous le dit assez clairement.

A bon entendeur salut.

Reste à savoir si vous vous souviendrez du chroniqueur *toujours aimable!*

§

Voici maintenant une partie de sa correspondance avec moi :

J'attends toujours le traité, ne faites que celui des *Griseries!*

Propriété complète pendant cinq ans, cinquante exemplaires à l'auteur en dehors du service de presse, dont tant de Hollande et tant de Chine.

J'attends.

Si nous paraissons le 20 courant, il serait temps de s'y mettre; j'ai communiqué les bonnes feuilles Bloy à divers (6) on croit à un coup d'épée dans l'eau, *trop violent.* Si vous avez un exemplaire du *Thé chez Miranda* en trop, je serais heureux de revenir de mon opinion sur Moréas. A bon entendeur salut. LORRAIN.

(6) Il s'agit du *Désespéré*. Lorrain, en parlant des « bonnes feuilles », a dû faire une confusion; ce ne pouvait être que des épreuves et seulement des 100 premières pages du manuscrit que l'imprimeur n'a eu que le 5 octobre, 24 ensuite le 21 et le reste les 30 octobre et 4 novembre ainsi que l'indique notre correspondance.

§

27 octobre 86

Décidément vous m'en voulez : Poictevin avec Moréas! Que vous ai-je donc fait?

Je *récalcitre* absolument au Poictevin; *Ludine* a failli me rendre fou (7). Je ne veux pour rien au monde risquer l'aventure.

A quand le *Désespéré* de Bloy qui m'intéresse vivement celui-là? Et mes *Griseries?*

Pas de date alors. C'est charmant. Non on n'a pas idée même en province d'un homme comme vous. Cette absence de traité et ce vague à l'âme dans les dates sont divins.

Votre quand même

LORRAIN.

Tout comme Jean Moréas et Paul Adam, qui avaient signé un traité pour *le Thé chez Miranda* avec un éditeur éphémère nommé Barbou, Jean Lorrain avait, lui aussi, signé un contrat pour ses *Griseries* avec le même éditeur à la date du 27 mars 1886. Cette librairie ayant cessé de vivre avant d'avoir existé, je repris purement et simplement ce contrat et ce fut chez moi que parut ce volume de vers.

Ensuite, nos relations restèrent simplement amicales, car je n'ai édité aucune autre œuvre nouvelle de Jean Lorrain et, cependant, des ébauches d'un traité furent l'objet de pourparlers assez fréquents entre nous. J'ai pourtant, ultérieurement, réimprimé deux de ses œuvres : *Très Russe* et *les Lepillier,* mais après sa mort (30 juin 1906) : *les Lepillier,* en 1908, tiré à 1650 exemplaires et il m'en restait 450 exemplaires lors de la vente de ma maison le 8 février 1921, et *Très Russe,* en 1913, tiré également à 1650 exemplaires, il m'en restait aussi 450 le 8 février 1921. *Modernités* dont j'avais eu 466 exemplaires lors de mon achat du fonds Savine, en 1900, il en existait encore 200 exemplaires en 1921.

(7) *Ludine,* le roman de Poictevin qui l'irritait, il en a pris le titre pour sa pièce en un acte, jouée aux Capucines en janvier 1904.

§

Paris, 26 janvier 1887

Cher Monsieur,

Je n'ai pu aller hier Galerie du Théâtre Français vous donner la réponse relativement au traité en question.

Le traité Huysmans, que vous m'avez bien voulu communiquer m'agrée, avec toutefois les modifications suivantes :

Je m'engagerai pendant cinq ans à vous soumettre et donner toute ma copie à raison de, pour le premier volume, 400 francs la 1re édition, 400 francs la 2e, 500 francs la 3e et si le premier volume obtenait trois éditions, les autres me seraient payés à raison de 500 frs la 1re édition, 500 la 2e; 500 la 3e.

Je m'engagerai à ne vous donner que des volumes de *romans entiers,* me réservant le droit de donner ailleurs des volumes de portraits ou de nouvelles.

350 francs est le prix que m'ont été payés mes deux premiers romans et je ne puis jusqu'à l'âge de *36 ans* travailler; maintenant que je dispose d'une certaine publicité, aux mêmes conditions qu'un tout jeune débutant.

D'ailleurs je passerai chez vous jeudi décider la question.
Mes deux mains dans les vôtres et très cordialement vôtre

JEAN LORRAIN.
Ce mardi soir, janvier.

§

20 juin 1887.

Monsieur,

Quand je vous ai offert mes *Portraits* tant du *Courrier Français* que de *l'Evènement,* Bourget, Feuillet, Renan, Caro, Mendès, Maizeroy, père Monsabré, Dumas, etc., plus les *Femmes* vous m'avez refusé net sans même ouvrir le manuscrit.

J'ai dû m'adresser ailleurs! Or ailleurs, j'ai trouvé, mais on ne veut m'éditer que contre un engagement de trois ans au moins, un engagement où je dois fournir tout à la même maison, qui m'aura pris roman et nouvelles!

Vous m'avez édité mes *Griseries* (8) contre la promesse de vous donner mes romans et de m'engager cinq ans avec vous! ma situation est très difficile, vous me condamnez au non emploi de mes chroniques et de mes nouvelles. Je viens encore tenter une dernière fois l'aventure auprès de vous. Ces *Portraits* pourraient paraître en octobre (le manuscrit est à votre disposition, 35 centimes par volume, le reste du traité tel qu'il était convenu et je signe).

Un mot de réponse tout de suite.

JEAN LORRAIN.

§

Venise, ce 16 octobre 1901.

A Paris, 95, rue d'Auteuil d'où tous les livres suivent. — Je viens de recevoir *la Colonne* de Lucien Descaves, voulez-vous le rassurer et lui dire que s'il n'a pas reçu *Phocas*, la faute en est à Ollendorff. Je vais lui écrire de renouveler l'envoi, mais où demeure maintenant Descaves? Je l'ignore. Je vais quitter Paris... enfin! — fin novembre, pendant 2 ans et toujours peut-être ou du moins je l'espère... Je vous donnerai avant ma nouvelle adresse.

Amitiés.

JEAN LORRAIN.

§

Palais d'Orsay

Paris 5 août 1902.

Merci pour l'adresse Huysmans.

Quant à mon adresse, mon cher Stock, elle est en effet un peu variable; quand je suis à Paris, c'est Palais d'Orsay, quai d'Orsay, mais le plus sûr est villa Bonin, 39, Bd de l'Impératrice de Russie à Nice, où j'habite maintenant.

Votre ami,

JEAN LORRAIN.

(8) Je n'ai édité aucun autre inédit de Lorrain que les *Griseries*, mais j'ai réédité de lui, après sa mort, *Très Russe* en octobre 1913 et *Les Lépillier* en juin 1907. Lors de la vente de ma librairie, en 1921, il restait 450 exemplaires de chacun de ces deux volumes dont le tirage avait été de 1650 exemplaires; il avait donc été écoulé 1050 exemplaires de l'un en 8 ans et autant de l'autre en 12 ans.

(12 avril 1890).

8, rue de Courty.

Vous ne doutez de rien, mon cher éditeur. Vous croyez que je fais ce que je veux au *Journal*, journal que vous méprisez fort, d'ailleurs, puisque vous ne daignez pas le lire et n'avez jamais su me remercier des articles consacrés à Huysmans et à Hennique.

Le talent de Hennique m'est on ne peut plus sympathique et je n'ai pas attendu que vous me le signaliez pour le découvrir, mais si je vous disais que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir son roman, vous ne me croiriez pas, cela est pourtant. Je vous dirais que je suis las d'être toujours aimable pour rien avec messieurs les éditeurs.

J'ai un volume de nouvelles, le voulez-vous, le prenez-vous? Si oui, je me souviendrai que vous êtes mon éditeur, sinon, mon cher, faites comme les autres, passez à la caisse du journal.

LORRAIN.

Je n'ai jamais obéi à ce genre de mise en demeure et j'ai refusé de publier le volume qu'il me proposait, et nos relations, tout en restant très amicales, cessèrent en tant que relations commerciales d'auteur à éditeur.

Prière à M. Grazilier (9) de remettre au porteur de ce mot le manuscrit des *Femmes par jour* de M. Jean Lorrain.

JEAN LORRAIN.
Ce samedi 19 mai 1894.

§

Essayons de faire le point...

Maurice Barrès a écrit de Jean Lorrain, après sa mort:

« Jean Lorrain disait du mal de lui-même. Maintenant qu'il s'est tu, ses amis et ses livres restent pour parler; ils font son éloge. »

En juillet 1912, on a inauguré à Fécamp, sa ville natale,

(9) Ce manuscrit refusé par Grasilier (homme de paille de Savine) a été publié deux ans plus tard, en 1896, par Borel.

le monument qui lui a été élevé, une œuvre du sculpteur Alphonse Saladin. A l'instigation de M. Georges Normandy, une manifestation assez importante s'est produite lors de l'inauguration de ce monument. Maints discours ont été prononcés, maints éloges ont été publiés; parmi ces derniers, un des plus complets et des plus sérieux est celui de Paul Adam, que voici :

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN

Né à Fécamp, sur le rivage d'une mer nerveuse et tourmentée, parmi la descendance de ces cadets northmans qui s'en furent des fjords norvégiens sur leurs barques afin de chercher la fortune et les plaisirs jusque dans les ports byzantins de la Sicile, du Levant, Paul Duval avait gardé de sa terrible berceuse et de ses ancêtres aventureux le goût de l'étrange et du fabuleux. Quand il conte les choses de la vie provinciale, il les révèle terribles et angoissantes, non médiocres ni quotidiennes. Les vieilles qu'il évoque possèdent, la plupart, des influences de sorcières; elles aiment les maléfices et les pratiques, fût-ce sous le chapeau à bavolet. Rien d'irréel en cela. Balzac et Barbey d'Aurevilly nous découvrirent les drames affreux que masque une façade verdie, les hautes fenêtres closes, l'honorabilité d'une réputation traditionnelle. C'est aux livres de ces deux maîtres que Paul Duval devait ajouter d'incomparables chapitres, lorsque, devenu Jean Lorrain, il se souviendrait d'une enfance moins timide qu'observatrice.

Ce besoin de comprendre toute une société aux replis prudemment levés doua de bonne heure le jeune homme du sens critique, le sens de l'effet. Amoureux des tableaux, des statues, des joyaux et des paysages autant que des âmes difficiles, il gagna vite le talent de discerner, entre toutes, la valeur des poètes, des peintres, des orfèvres. Vers 1887, ses brillantes chroniques de l'*Evènement* annoncèrent au monde les maîtres qui surgissaient. Je crois bien qu'il écrivit la première étude connue sur Henri de Régnier. Il le désigna pour le prince des écrivains nés aux environs de 1860.

L'auteur de *Yanthis* pouvait, au reste, juger, sur le siège du pair, les poètes. L'auteur de *Monsieur de Baugrelon* pouvait de même élire ses préférés entre les nouvellistes et les roman-

ciers. L'adapteur de *Prométhée* eût pu, sans orgueil illicite, émettre son avis sur les pensées les plus hautes. Aussi, vingt ans fut-il, dans les grands journaux de Paris, l'apôtre écouté, l'apôtre ironique, agressif, perspicace et rieur, l'apôtre d'une vérité sévère illuminant le grouillis des médiocres et des hypocrites. Nul, en aucun siècle des lettres françaises, ne fixa comme lui, sur de chatoyantes pages, l'existence cosmopolite de Paris, de ses banlieues, Trouville et Nice. Nul ne sut comme lui peindre en quelques traits de plume un groupe d'humains. On n'a pas oublié ses resplendissantes chroniques signées Raitif de la Bretonne. En celles-ci se manifesta l'apogée de son talent.

Son prestige de très bel homme élégant et courageux, infiniment spirituel, facilita d'abord à l'écrivain l'accès de tous les mondes. Il les parcourut égayé, sans indulgence. Parfois même, il dit tout haut ce que l'on se chuchotait à la ronde. Et ce lui valut de féroces inimitiés. Plus tard ceux qu'égratignait sa raillerie, ceux que méconnaissait le sens de sa critique, lui furent une troupe hostile et injuste. Sa parfaite indépendance et la franchise de ses goûts exaspérèrent aussi quelques-uns. Pour avoir été vaillamment lui-même, il eut à se défendre, et l'arme au poing, sur le terrain de duel. Mais la balle de l'adversaire ne l'émouvait pas plus que la diatribe. Tête haute, il attendait la mort, un sourire de dédain aux commissures des lèvres, sous une moustache poudrée d'or.

Evidemment, on n'écrit pas, vingt années durant, au gré d'une verve infernale, ses idées brusques et ricaneuses, sans laisser parfois échapper quelque peu d'erreurs? On eu tort de lui garder rancune. Jean Lorrain ne sut jamais être méchant. Ceux qu'il chérissait pour leur talent, pour leur esprit, pour leur cœur, savent quel ami fidèle et loyal de leurs vies, quel incorruptible champion de leurs idées il fut toujours.

Evidemment ces lignes d'un ami sont bien et sans grande exagération dans la louange; mais si brillant qu'ait été Jean Lorrain en tant qu'écrivain, a-t-il réellement donné toute sa mesure? Je ne le crois pas.

Comme bien d'autres, quoique merveilleusement doué,

il lui a fallu s'atteler à la besogne forcée et fournir le labeur quotidien pour subvenir aux nécessités matérielles de sa vie surchauffée, pour plastronner et faire croire à la réalité du décor qu'il s'était créé, et, alors, le journalisme l'absorba, ses fameuses chroniques (ses *Pall-Mall*) si goûtées, qui firent sa renommée, furent sa perte.

Riche, n'ayant pas le souci des notes à payer, il aurait pu travailler à son heure, suivant son goût, et laisser une *œuvre,* car il était doué; il avait une acuité de vision très grande, le don de l'observation, le sentiment de l'art, et la ferveur de l'écriture.

« Ces livres restent pour parler, il font son éloge », a dit Barrès. Est-ce bien exact?

Que reste-t-il, aujourd'hui, en effet, de cet écrivain virtuose, de ce prestigieux descriptif, de ce chatoyant coloriste? Rien ou presque rien. D'ailleurs nous vivons — même au point de vue littéraire — dans une singulière époque; peu d'œuvres surnagent, même des plus grands succès qui ne sont plus que des succès éphémères, des feux de paille qui, si intenses soient-ils à leur apparition, sont très vite éteints. — Sauf *Knock,* cette belle œuvre de M. Jules Romains, *Topaze* et la série des *Marius* de M. Pagnol, quelles sont donc *auprès du grand public* — je parle du gros public et non du public lettré — les œuvres théâtrales ou littéraires contemporaines qui subsistent? On peut les compter aisément. Naturellement et à fortiori, l'oubli est venu pour les œuvres de Jean Lorrain, déjà lointaines. Si, pour son théâtre et pour ses vers, rien n'émerge plus maintenant, il est regrettable et injuste que parmi ses romans, deux au moins ne soient pas toujours de lecture continue et que ce bon coloriste, ce descriptif, cet observateur aux traits fulgurants, ne revive pas aussi par ses impressions et croquis de voyage: *Poussières de Paris, Heures d'Afrique* et *Heures de Corse,* qui, ainsi que ses deux romans : *M. de Bougrelon* et *M. de Phocas,* devraient encore trouver de très nombreux lecteurs en dehors du public lettré.

P.-V. STOCK

LES ESCARPINS

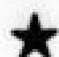
—

La fin de la guerre n'a signifié pour moi que le cadeau d'une paire d'escarpins en vrai chevreau, vernis, à porter plutôt le soir que pendant la journée. La joie de l'armistice se confondit en moi avec celle de posséder ces beaux escarpins.

Je n'avais pas encore dix-huit ans à cette époque où régnait une élégance effrénée, copiée par les Catanais sur celle des officiers revenus du front. Comme d'un coup de baguette magique, les bottines disparurent et les cordonniers se mirent à confectionner des escarpins très légers. Ceux qui ne portaient pas ce genre de chaussures passaient pour des rustres. Evidemment, on voulait oublier la guerre avec ses godillots, et les chausseurs les plus renommés exposaient à leurs vitrines une balance, sur un des plateaux de laquelle on pouvait voir un escarpin extraordinairement élégant et sur l'autre un poids de quelques grammes.

Dans les familles, les discussions étaient très vives, entre les vieilles et les nouvelles générations, au grand profit des chausseurs qui s'achetèrent des villas et obtinrent des décorations. Les prix montèrent à des chiffres hyperboliques à cause de la concurrence que les nobles et les nouveaux riches se faisaient. Mais les escarpins les plus beaux, il est inutile de le cacher, c'étaient les miens; c'est si vrai que bientôt on se mit à en plagier la forme et les découpures. Et dire que je ne les avais portés qu'une seule fois et pendant quelques heures seulement! J'en fus tellement énervé que je les remis dans

leur boîte avec le ferme propos de ne plus les en retirer avant d'être arrivé à Paris.



Quelques semaines après, mes escarpins jalousement cachés dans ma valise, je prenais le train pour Palerme. Quand je partis, toute la ville était encore endormie. C'était une aube claire de fin novembre, pleine des odeurs fraîches de la ville maritime. D'ailleurs, le voyage de Catane à Palerme présente une série d'odeurs différentes, qui en forment comme autant d'étapes : du goudron au soufre et à la fleur d'oranger, que j'ai toujours présentes à la mémoire ainsi que le romantique et mystérieux voyage au cœur fiévreux de la Sicile, entrevue à travers la toile métallique d'un vieux wagon. Les eaux qu'on voit sont rarement potables, et, si le train n'était pas composé de pauvres, il y aurait à craindre un assaut de brigands. Ce temps-là était précisément celui où la *Maffia* marchait rapidement vers son sombre déclin, où les châteaux juchés sur les collines resplendissaient de complicité, où les fiefs hermétiquement fermés cachaient des déserteurs.

Palerme se présente à moi dans son été prolongé et réservé, avec un luxe de palmiers et de colonnes laiteuses sous un ciel plus dentelé et plus resplendissant que mes escarpins. La chambre que j'occupe à l'Hôtel de la Poissonnerie donne, d'un côté, sur la rue, — au cinquième étage, — et de l'autre sur une terrasse ou jardin suspendu, qui, à son tour, d'une hauteur de trente étages, donne sur la corniche. De ma fenêtre, je vois là-bas les poissonniers, petits comme des pygmées affairés, et leurs cris arrivent à mes oreilles comme le murmure désordonné de la mer.

J'avais beaucoup à faire à Palerme et pas une minute à perdre. Ma grande affaire n'est, au fond, qu'une opiniâtre volonté de retrouver, en ville ou dans les environs, une amie, une charmante jeune fille brune, aux yeux en amande, aux cheveux d'ébène. J'ai su qu'elle habitait à Palerme, et, avant de partir pour Paris, je voudrais profiter de mon adieu à l'île pour la revoir, peut-être pour

la dernière fois. Certes, si elle me disait de rester, je ne partirais pas, mais je n'en exige pas tant, bien que la confiance dans l'effet de mes escarpins soit grande. Il y a à Catane nombre de jeunes filles qui ont perdu la tête pour un jeune homme, plutôt laid, mais ayant de beaux escarpins.

Où se cache mon amie? Je la cherche depuis trois jours et je m'enquière d'elle à Monreale, à Sferracavallo, à Giampilieri, à Pallavicino et même à Mondello. Pour ne pas user mes escarpins, je ne vais qu'en voiture (ce matin je les ai même laissés à l'Hôtel, dans ma valise). Si je retrouve mon amie, me suis-je dit, j'aurai vite fait de rentrer, de les mettre et de sortir à nouveau. Mais c'est précisément parce que je ne portais pas mes escarpins — en marchant à pied — que je l'ai retrouvée, ou que j'ai eu l'impression de l'avoir reconnue, derrière les persiennes de la fenêtre qui m'avait été indiquée comme étant la sienne : deux grands yeux m'avaient, à leur tour, reconnu et puis ils avaient disparu immédiatement.

En proie à un grand émoi, je donnai au cocher l'ordre de me reconduire à l'Hôtel de la Poissonnerie; en hâte j'ouvris la porte, puis la valise, ô surprise, les escarpins n'y étaient plus. Le patron, le valet de chambre jurèrent leurs grands dieux que c'était la première fois qu'un vol était commis dans leur hôtel. C'est un rêve, — me répétais-je, — et je regardais mes vieux souliers de rustre que j'avais aux pieds, la seule paire qui me restât et que, à plusieurs reprises j'avais voulu jeter, et que je finissais toujours par mettre de côté , me disant que, peut-être, un jour je pourrais en avoir besoin.

Je me suis allongé sur le lit, la tête entre les mains, pensant à l'éphémère splendeur de mes beaux escarpins, à leur carrière brève et pourtant mouvementée, au peu de kilomètres de rues qu'ils avaient parcouru, à l'innocent chevreau qui leur avait fourni la peau, au cordonnier — grande médaille d'or — qui les avait confectionnés, aux *dandys* qui, sans pudeur, les avaient plagiés, à ma joie, à ma fierté, l'une et l'autre passagères, de les avoir portés quelques heures à peine afin de pouvoir les garder neufs

et propres, — chers, inoubliables escarpins, que je ne reverrai plus! Que faire désormais de cette boîte de cirage, de cette brosse, maintenant qu'on m'a volé mes escarpins? Je n'oserai pas me présenter à mon amie, aussi mal chaussé. Je partirai ce soir même. J'irai, moi aussi, me perdre au delà des frontières; mon destin est dans la perdition complète. Je m'embarquerai dans trois heures sur le bateau en partance pour Naples, et tant pis pour moi si j'abandonne la terre de mes aïeux et de mon amie en plein couchant, à l'heure qui attendrit le cœur, même aux navigateurs les plus endurcis.

Je payai ma note à l'hôtel et je descendis au port. Là, sur le quai, assis sur ma valise, en attendant de pouvoir m'embarquer, je lisais le *Journal de Sicile* que je venais d'acheter. Le grand quotidien de Palerme relatait, entre autres faits-divers, la capture manquée du bandit Spadino des Madonies, dont la présence dans la ville avait été signalée par certains fins limiers de la police. Cet homme, défiant tout danger, avait passé la nuit avec son amie dans un hôtel central de Palerme, et précisément à l'Hôtel de la Poissonnerie. Après sa dernière nuit d'amour, au matin, au moment où il aurait dû tomber aux mains de la police, Spadino avait préféré laisser son amie en ôtage et s'était sauvé, se laissant glisser le long d'une corde qui, de la terrasse, arrivait sur la corniche. Le journal reproduisait la photo de la jeune femme, qui ressemblait étrangement à mon amie. Heureusement, me suis-je dit, que je ne me suis pas trouvé sur le chemin de Spadino; avec de l'argent on peut bien se procurer des escarpins, mais la vie ne peut pas s'acheter, une fois qu'on vous l'a enlevée.

La sirène invita les passagers à monter à bord. Dans la douce soirée automnale, la *Conca d'Oro* (1), en s'éloignant, se couvrait d'un voile languissant de purpurine mélancolie; la montagne donnait l'impression que toute la ville s'était mise debout pour saluer ceux qui partaient. Catane, Naples, Marseille, possèdent chacune comme

(1) Palerme.

Palerme, toutes villes adorant leurs hôtes, une montagne pour le dernier adieu qui, de la sorte, se voit encore de loin. Mon départ eût été bien plus pathétique sans le vol de mes escarpins et la malheureuse rencontre avec mon amie; toute la poésie de ce moment se ressentait de ce que l'objet et la personne qui, le plus, m'étaient chers, la ville les eût gardés pour elle, et c'est à cause de cela que je lui en voulais.

Désormais la mer me sépare de toutes ces bâtisses et de tous ces gens-là; là sont mes beaux escarpins, là est mon premier amour; je ne les reverrai plus ni les uns ni l'autre. Combien moins malheureux que moi sont ces émigrants qui s'en vont outre-Océan et qui jouent déjà sur leurs guitares et leurs mandolines sans s'apercevoir qu'ils m'énervent à tel point que je voudrais leur casser leurs instruments sur la tête. Tous, habitués à marcher les pieds nus ou à porter de vieilles « godasses », sont allongés, comme des bêtes, sur le plancher d'une misérable troisième classe; tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent est répugnant. Je resterai toute la nuit sur le pont pour ne pas respirer l'air empoisonné par leurs haleines malsaines; je suivrai l'exemple de ce jeune abbé qui, insouciant de la bise, depuis plus d'une heure, a les yeux fixés sur son bréviaire; je lierai conversation avec lui qui, peut-être, est le seul intellectuel du bateau.

Tandis que tous les passagers vont se coucher, l'abbé et moi contemplons cette magnifique nuit tyrrhénienne, cette bijouterie marine : ciel et mer étalent à profusion émeraudes, topâzes, rubis et blocs d'or brut, d'argent, de platine, par milliers de tonnes; c'est un ébaudissement de phosphorescences, un délire de richesses fabuleuses; Capri est un feu de joie impérial, et ses habitants, tous des Crésus, se jettent à la mer avec leurs bijoux; et, comme si tout ce gaspillage ne suffisait pas, se lève à l'horizon le rideau du golfe de Naples, avec son Voméro enguirlandé et son Vésuve paré d'un inestimable collier de perles.

Lorsque je descendrai du bateau et qu'un modeste train me conduira loin de cette mer dépensière, je vivrai cer-

tainement dans un monde riche à sa manière, mais les richesses que j'admirerai ne seront pas, comme celles-ci, à moi et à tous; ce seront des richesses étranges et hostiles. Mon âme restera ancrée dans ce golfe et dans ces eaux, mon corps seulement errera dans les pays étrangers, et tous mes gestes et toutes mes paroles seront inspirés par une angoisse inguérissable et mortelle. Certes, le meilleur qui est en moi et de moi reste dans l'île natale et continue à vivre d'une vie propre, et je songe que, peut-être, la pensée et le culte des trésors intacts et vivants laissés aujourd'hui me ramèneront un jour sain et sauf à mon lieu d'origine.

Je pense et je rêve ces choses tandis que, près de Capri, les sirènes entourent le bateau. A quoi pense l'abbé qui a cessé de lire? Il est blotti sur le pont, face à face lui aussi avec son cerveau. Sans doute, il ne pense pas à son amie, car il ne doit pas en avoir, mais il a l'air de quelqu'un qui ne s'ennuie pas à rester seul; dix, vingt fois, j'ai passé et repassé devant lui, le regardant avec sympathie; plus sérieux et plus intransigeant qu'une bonne sœur, il n'a même pas levé les yeux. Mais l'appétit ne lui manque pas: il mange, il boit, il jette les restes à l'eau d'une façon pudique et réservée. Dans ces moments, je m'éloigne de lui, mais je le surveille. Quand il ne se croit plus observé, ses mouvements sont plus aisés, plus naturels; une petite flamme, comme d'une allumette, va de ses doigts à sa bouche; une légère fumée, comme d'une cigarette, part de sa figure; si noir qu'il est, il paraît une cheminée à l'heure du dîner. La vérité est que l'abbé, après s'être bien rassasié, se régale d'un bon cigare; puis il se lève et se promène; mais, si je ne me trompe pas, ce bizarre personnage boite tantôt d'un pied, tantôt de l'autre. En peu d'instants il perd patience : il enlève ses chaussures, et il les met dans son sac. Maintenant il ne boite plus; c'étaient elles qui lui serraient les pieds. Probablement pressé, ou par raison d'économie, il les aura achetées chez un marchand ordinaire, au lieu de les commander à un bottier. Cependant, il est au courant de la mode; il porte, en effet, non pas de lourdes chaussures, mais des escar-

pins noirs et vernis, le *nec plus ultra* de l'élégance sicilienne. J'aimerais bien faire un petit bout de conversation avec cet abbé moderne qui se promène sur le pont, les pieds nus, et qui ne s'est pas débarrassé seulement de ses chaussures, mais aussi de son bréviaire; lorsqu'une chose ne lui va plus, il la met dans son sac, y compris même ses lunettes. Prudemment je m'approche de lui, mais il s'éloigne; alors je retourne sur mes pas. J'ai éveillé en lui des soupçons; pour qui m'a-t-il pris? Sans doute pour un voleur. Il craint pour son sac; il s'assoit dessus et il me tourne le dos; il est timide, et je le suis bien davantage, moi qui n'ose pas lui parler; je pourrais lui demander à quelle heure nous arriverons à Naples, ou bien une allumette pour griller ma cigarette; mais, absorbé comme il l'est à nouveau dans la lecture de son bréviaire, comment m'accueillerait-il? Et puis, quel besoin ai-je de l'importuner?

Descendus du bateau, nous avons pris le même train Naples-Rome et nous nous sommes trouvés l'un en face de l'autre dans le même compartiment de troisième classe. Ce fut alors, à la lumière du jour, que nous devînmes amis. En nous regardant sous le soleil, d'un coup disparut toute méfiance réciproque. Dans la courte étape que nous fîmes à Rome, l'abbé partagea avec moi le plus vif intérêt pour les nourrices du Pincio. A Gênes, il s'en alla tout seul dans un curieux quartier visiter certaines maisons équivoques; et, au fur et à mesure qu'on approchait de la frontière de Vintimille, il se montrait de plus en plus effronté, éhonté et vulgaire.

J'avais l'impression que notre fraîche amitié allait se rompre d'un instant à l'autre à coups de poing; mais, au moment le plus critique, l'abbé arborait un sourire diabolique qui me désarmait. Avez-vous jamais vu un prêtre qui ne connaît pas un mot de latin? Eh bien, mon abbé ne le connaissait pas; ses discours ne rimaient à rien : d'étranges menaces, des craintes mystérieuses, des gaietés exagérées, des abattements soudains et irraisonnés; et, malgré cela, un sympathique abbé hystérique, qui attire et repousse en même temps. Pour ne plus causer avec

lui, j'allais dans le couloir, mais aussitôt je revenais auprès de lui. Je ne savais plus rester avec lui ni sans lui, qui, phénomène étrange, depuis Palerme n'avait pas fermé l'œil et, cependant, ne se montrait nullement fatigué.

Aussitôt passée la frontière, et après avoir pris place dans le train français, son premier geste fut de jeter par la fenêtre son bréviaire et son chapeau.

— J'en ai assez de faire l'abbé, dit-il s'adressant à moi. Tu n'as pas un costume à me vendre?

C'était un ordre. Il me montra un billet de mille lires.

— Aussitôt à Paris, m'expliqua-t-il, je le changerai. Cent francs, ça va?

Il acheta un de mes deux habits : celui d'été, qui lui allait le mieux.

— Mais tu n'as pas froid? lui demandai-je.

— Moi, froid? me répondit-il comme offensé. Moi, j'ai le feu dans les veines; je suis habitué aux neiges des Madonies.

Et, en effet, il restait pieds nus; il n'avait pas retiré les chaussures de son sac depuis son débarquement du bateau.

Maintenant qu'il n'était plus habillé en abbé, ses mouvements ne trahissaient nullement l'homme d'église; au contraire, il donnait l'impression d'avoir toujours été un célibataire endiablé; il avait quelque chose de satanique dans ses yeux noirs, mobiles et troubles : sa peau brune couvrait un sang noirâtre, comme du fiel qui se fût diffusé dans les veines; ses cheveux de mulâtre semblaient sortir d'un fond ténébreux; il avait certaines taches poilues, grosses comme un sou; des gestes d'anguille; un débit de forcené; des alternatives de douceur, de passion, de haine; tout concourait en lui à tenir mon attention éveillée et aiguisée : une bien agréable fatigue.

La nuit, je m'étais déjà endormi, lorsqu'une demoiselle anglaise monta dans notre compartiment et prit place à côté de nous. Aussitôt mon compagnon s'empressa auprès d'elle; l'un et l'autre, sans se comprendre, s'amusaient cependant, avec force gestes et cris; et cet

amusement continua pendant une bonne heure pour se conclure en un corps-à-corps mi-sérieux et en un sommeil mi-feint de tous les trois. Mais l'épilogue fut désastreux : soudain la demoiselle anglaise se sauva indignée et l'abbé se trouva la figure bien égratignée.

— C'est la première fois, dit-il, qu'on me met les mains sur la figure, et c'est aussi la première fois que je saigne. Comme c'est une femme, j'en suis fier; mais, même en le payant mille lires, on ne trouverait pas, dans toutes les Madonies, un seul bandit, ni un seul gendarme, un seul homme qui ait osé seulement s'approcher de moi. Et je n'ajoute pas un mot. Si tu es intelligent, tu me comprendras, et si nous devons rester amis, n'oublie pas que si, pour leur malheur, les Parisiens les plus braves veulent se permettre de me toucher, ils paieront très cher leur hardiesse. Et pour l'instant, je t'en ai dit trop; si nous restons amis, comme je le souhaite, plus tard je te dirai le reste.

Il aurait suffi que j'insistasse encore un peu pour que l'abbé s'abandonnât à des confidences plus piquantes. Il ne demandait pas mieux; il était prêt aux plus graves révélations; il était comme un baigneur en train de se jeter à la mer d'un tremplin de cent mètres; et le fait que je ne m'intéressais pas beaucoup à ses gestes provoqua en lui un sourire d'une ironie sans bornes.

L'atmosphère étrangère l'excitait; tout, autour de lui, était en contraste avec ses manières : les voyageurs qui ne dormaient pas restaient tranquilles; le contrôleur était immobile et pensif; le paysage froid et apathique. Seul, l'abbé était agité sans, cependant, donner des signes d'épuisement : grand était en lui le besoin de l'action, de n'importe quelle action, bonne ou mauvaise, pourvu qu'il pût se répandre à l'extérieur, transmettre aux autres l'électricité que son corps enfermait. Il éprouvait le besoin incessant de décharger sur quelqu'un les nombreux faisceaux d'énergie que l'univers mystérieux lui communiquait : ce qu'il faisait jadis en enfourchant son petit cheval arabe et se déchargeant en de furieuses galopades sur les libres montagnes des Madonies, où ses occu-

pations n'étaient qu'intrigues romantiques pleines de châtelaines, de feudataires et de gendarmes. Maintenant, en pays étranger, il avait besoin de recréer sa propre légende, plus grande et plus glorieuse que sa légende palermitaine; et déjà il la réalisait par sa fantaisie bien avant de la commencer; déjà il voyait en moi son plus intime collaborateur; pour lui les hommes se divisaient en complices, ennemis et comparses.

— En somme, me répétait-il, peut-on savoir ce que tu vas faire à Paris?

— Et toi, lui demandais-je à mon tour, pourquoi y vas-tu?

— Mais moi j'y vais pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Et toi?

— Pour la même raison.

— Mais quel est ton métier?

— Et le tien?

— Je te le dirai, car tu m'es sympathique; c'est comme si je te connaissais depuis longtemps. Mais puis-je compter sur ton amitié? Je te préviens qu'avec moi il est superflu de parler, il doit suffire de nous regarder dans les yeux pour nous comprendre. Si tu ne m'as pas encore compris, il est inutile que tu continues à me demander quel est mon métier et tant d'autres bêtises. Ou bien tu es intelligent et courageux, et alors nous partagerons les risques et les bénéfices comme deux frères; ou bien tu n'es ni une chose ni l'autre, et tu t'en vas d'un côté et moi de l'autre, et nous ne nous sommes jamais rencontrés, A toi de choisir!

— J'ai compris.

— Bravo! cria l'abbé en me serrant les mains. Maintenant, il s'agit de dire oui ou non.

J'allumai ma cigarette, histoire de retarder ma réponse; mes mains tremblaient. Il suffit de cela pour que mon très rusé compagnon s'arrêtât immédiatement; et ce fut comme s'il ne m'avait jamais adressé la parole; il mit la lampe en veilleuse, il s'allongea sur la banquette et il ferma les yeux. A présent c'était à mon tour de ne plus pouvoir dormir. — Qui est-il? me demandais-je dans

mon for intérieur, qui l'a mis sur mon chemin? N'est-ce pas ainsi que de braves garçons se perdent? — Deux volontés luttaient en moi : la bonne et la mauvaise; c'était comme si l'abbé m'avait ensorcelé; l'aventure, la mystérieuse aventure, jusqu'alors connue seulement à travers les romans, était là tout près de moi, elle exerçait sur moi une immense fascination; je me voyais déjà, corsaire de terre et de mer, participer, à côté de l'abbé et d'une femme idéale, à de sanglantes entreprises pour la possession d'inestimables trésors; mais, enfin, la guillotine ou le bagne brisaient ma jeune existence, provoquant la réprobation, l'horreur de tout le monde et un torrent de larmes maternelles.

Et lui, cet homme qui m'avait injecté le plus subtil des poisons, il dormait; il dormait d'un sommeil louche, terrifiant, sale, ignoble, dont je ne voudrais pour tout l'or du monde, d'un sommeil de canaille traquée, de bête vicieuse, de lie humaine. Son âme était toute dans cette scandaleuse manifestation d'endormi, un véritable travail de bagnard : tantôt on entendait grincer ses dents cariées, tantôt il sifflait et il ronflait, tantôt il proférait des menaces et il sursautait come un épileptique, tantôt c'était des râles de bête mortellement blessée. Brusquement il se leva criant :

— Qui va là?

Mais il se rendormit aussitôt, cette fois-ci moins furieux qu'auparavant. Puis, comme la mer après la tempête, il se calma, et il se réveilla aux portes de Paris, comme quelqu'un qui a reçu une bonne volée de coups de gourdin : fatigué, indifférent, la bouche amère, la barbe longue, les yeux chassieux, les cheveux en bataille. Machinalement il refit son sac, il en tira les escarpins noirs, vernis, en vrai chevreau, aux mêmes découpures que les miens. On aurait même dit les miens; et peut-être était-ce lui, le bandit Spadino, qui me les avait volés à l'Hôtel de la Poissonnerie. Les lui demander, c'était risquer d'être égorgé; c'était soulever une question fort dangereuse. Maintenant que je savais à qui j'avais affaire, je devais me conduire prudemment.

Nous louâmes deux misérables chambres à la journée dans un petit hôtel de dernière classe à Montmartre, dans une impasse, contre le cimetière. Spadino changea les mille lires qu'il m'avait montrées dans le train; il s'acheta une paire de chaussures lui permettant de pouvoir bien marcher et il me paya le costume que je lui avais vendu.

Paris ne l'intéressait nullement; il marchait sans rien remarquer; son idée fixe, c'était de trouver un milieu où il pourrait s'adonner à des exploits lui permettant de gagner de l'argent. Il se mit à la recherche de la colonie palermitaine, qu'il trouva, trois jours après, dans un petit restaurant près de la gare de Lyon; là il se lia d'amitié avec les marchands ambulants de tissus italiens, qu'ils vendaient pour anglais. Ce restaurant fut pour Spadino un vrai aimant : il y passait toutes ses journées à jouer aux cartes. Petit à petit, il s'était encanaillé, il renvoyait toujours au lendemain l'exécution de ses projets. Il s'abruti davantage encore. Une mégère hideuse était entrée dans sa vie; quinze jours après l'arrivée il n'avait plus un sou, ni le courage de tuer ou de voler; pendant encore une semaine, il vécut d'expédients; puis, la femme et les amis l'abandonnèrent à son sort misérable.

Attablé au restaurant, Spadino attendait depuis de longues heures un bienfaiteur, qui arriva seulement le soir sous la forme d'un homme trapu.

— Vois-tu celui-là? — me dit Spadino — c'est Sperlinga!

— Je ne le connais pas.

— Tu ne connais pas Sperlinga? Eh bien, en comparaison de lui, je suis un agneau. Si tu as l'occasion de te promener sur les Madonies et que tu prononces son nom, tu verras des gens trembler de peur.

Spadino se leva et alla à la rencontre de Sperlinga, qui s'assit à notre table et fit à son disciple le discours suivant :

— Comment, Spadino, en es-tu réduit à cet état? Tu est le déshonneur de la *Maffia* palermitaine. Tue-toi, si

tu n'es plus bon à rien; mais si tu es disposé à travailler avec moi, je ne repousserai pas tes services; seulement enfonce-toi bien dans la tête qu'ici nous ne sommes pas à Palerme. En attendant, voici trois cents francs; demain je reviendrai.

Sperlinga partit. Spadino tenait l'argent dans sa main et paraissait indifférent à l'avenir, lumineux et sombre à la fois, qui s'ouvrait devant lui; ses yeux, qu'il ne détournait jamais de la vitrine et de la rue enveloppée de brouillard, luisaient de larmes.

— Spadino, à quoi penses-tu?

— Est-il nécessaire de me le demander? Je pense aux Madonies, à Rosalie...

— Elle est belle, ton amie, Spadino.

— Comment le sais-tu?

— J'ai vu sa photo sur le *Journal de Sicile* le soir où nous avons pris le bateau.

— Depuis quinze jours je n'ai plus de ses nouvelles, et je souffre terriblement d'être éloigné d'elle. Je ne me vois pas pour longtemps dans ce pays tout gris.

— Et que penses-tu faire? Veux-tu un conseil?

Spadino me regarda affectueusement.

— Oui, mais quel conseil?

— J'ai compris que tu ne veux plus continuer sur le mauvais chemin.

— Peut-être suis-je un lâche; tu diras, peut-être, que cette ville me fait peur. La vérité, c'est que je ne suis plus celui d'avant, que je ne veux pas terminer ma vie sur l'échafaud.

— Bravo, Spadino, donne-moi ta main! Ça c'est parler en homme. Eh bien, cherche un travail honnête, même si au début il est humble; fait venir Rosalie; en travaillant, tu te feras oublier; et, à la prochaine amnistie, tu rentreras en Italie.

— J'y ai pensé; mais que pourrais-je faire ici? je ne connais pas un sacré mot de cette langue; je ne connais personne.

— En attendant, tu as trois cents balles à tirer contre la misère. Allons, sortons d'ici!

— Oui, et je n'y reviendrai plus.

— Je te fais confiance.

En rentrant à l'hôtel, Spadino m'adressa une dernière question :

— A combien d'années de prison est condamné un déserteur?

Et il conclut :

— D'ailleurs, je suis un bandit d'honneur; je n'ai jamais tué, même blessé personne! Je le jure sur la tête de Rosalie! Que le bon Dieu fasse mourir ma mère à l'instant si je mens!

Et il s'enferma à clef dans sa chambre jusqu'au matin. Je dormais encore lorsque Spadino, habillé en abbé, vint me réveiller. Il avait à la main les escarpins noirs, vernis, en vrai chevreau, cirés, propres, encore neufs.

— Ces escarpins, me dit-il, sont petits pour moi; je t'en fais cadeau; tu les porteras et, de la sorte, tu te souviendras de moi. Je pars aujourd'hui. Pas besoin que tu te déranges; je connais le chemin pour aller à la gare; c'est d'ailleurs le seul chemin que je connaisse.

A la joie d'avoir retrouvé mes escarpins, se mêlait la tristesse de la séparation. L'adieu de Spadino me causa beaucoup de peine. Pendant sept jours, je soignai mes escarpins ardemment pour ne pas risquer de les abîmer.

Le huitième jour, la mort dans l'âme, après avoir déjà vendu tous les objets les plus nécessaires pour apaiser ma faim, je fus obligé de vendre aussi mes escarpins pour quelques francs à un petit juif de la rue Lepic.

ANTONIO ANIANTE.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Rousseaux : *Littérature du XXe siècle,* Albin Michel. — Yves Gandon : *Le démon du style,* Plon. — Maximilien Rudwin : *Les Ecrivains diaboliques de France,* Eugène Figuière.

Il paraît que jadis lorsque deux augures se rencontraient, ils avaient grand mal à ne pas rire. Les temps présents ont gagné en sérieux et pendant que notre cher monde s'écroule de toutes parts, les critiques continuent à critiquer les œuvres dites littéraires et ils attendent que d'autres critiques critiquent leurs critiques cependant que la très grosse majorité des hommes se réfugie de plus en plus dans la torpeur de sensibilité et l'absence de pensée. On hésite d'ailleurs à les blâmer : leur instinct devine où nous allons. Renan prétendait qu'il faudrait philosopher encore, même si notre Univers était en train de s'anéantir... Voilà qui nous autorise à critiquer, même au sein des pires catastrophes, contre vents et marées. M. André Rousseaux, qui groupe aujourd'hui quelques chroniques sous le titre de **Littérature du XXe siècle,** pratique son art avec conviction. Il répéterait volontiers à l'occasion de la critique ce que disait Verlaine de la vie humble qu'il dénommait « une œuvre de choix » et qui veut « beaucoup d'amour ». Au dernier jour de la suprême plongée de notre civilisation dans l'abîme, j'imagine M. André Rousseaux se demandant encore, en face d'un livre éphémère, la manière dont la critique peut participer à quelque dessein éternel de la divinité. Bien souvent, je l'avoue, M. Rousseaux m'invite à le discuter dans mon esprit et dans mon cœur comme disait le vieil Homère, mais quand il m'arrive de n'être pas de son

avis, c'est toujours en gardant pour lui une grande estime.

Je crains parfois que M. André Rousseaux, — peut-être à son insu — ne possède en lui-même un magasin de « modèles » strictement définis ou, si le voulez, d'archétypes artistiques auxquels il se réfère pour juger des œuvres qu'il examine. Voilà qui donne au jugement de la netteté, de la décision, voilà qui facilite le choix, mais cela comporte aussi quelques risques. Peut-être une certaine crispation en face d'œuvres étrangères à son idéal ou conçues de manière inaccoutumée et animées d'exigences nouvelles. Pour le roman, par exemple, il est évident que M. Rousseaux possède dans l'esprit la vision d'un certain type romanesque hors duquel il est fortement enclin à ne voir qu'erreur et méprise. Je lis dans l'Essai sur Montherlant : « La vérité est qu'un romancier digne de ce nom (les autres ne nous intéressent pas) se délivre dans ses personnages de ses inavouables secrets. » Je vous avoue que pareille formule m'impose des perplexités. Et les quelques mots : « les autres ne nous intéressent pas », ne sont pas sans me laisser quelque malaise. Et la phrase tout entière, je ne peux la considérer comme l'expression de la totale, de la définitive vérité, sur le roman. Elle vaut pour certains romans, j'en conviens; mais cela même étant admis, comme il est difficile de savoir dans quelle mesure le romancier de ce genre s'est délivré dans ses personnages de ses inavouables secrets, dans quelle mesure il nous a jeté de la poudre aux yeux et dans quelle mesure il s'est suggestionné lui-même! Cette formule de roman ne peut-elle pas être utilisée par d'adroits « faiseurs », moitié sincères, moitié comédiens? J'avoue que certains romanciers modernes qui participent de cette esthétique romanesque, au fur et à mesure qu'ils continuent à se délester dans leurs personnages de « leurs inavouables secrets », je sens de mieux en mieux le procédé, le filon méthodiquement et fructueusement exploité. Ou si vous le voulez, cette esthétique romanesque qui est à première vue l'esthétique de la plus cruelle, de la plus sanglante sincérité, engendre aisément une rhétorique pas toujours facile d'ailleurs à déceler. Je sais bien qu'il y a le fameux accent « qui ne trompe pas », mais je sais aussi qu'il trompe comme tout le reste. Que veux-je dire? Tout simplement ceci qu'il est fort aven-

turé pour un critique de juger un roman d'après sa qualité de sincérité par rapport à l'âme profonde de l'auteur, cette sincérité devant s'attester par « d'inavouables secrets » de lui-même projetés dans ses personnages. Mais je veux dire surtout que l'affirmation de M. Rousseaux risque de faire méconnaître des romanciers de premier ordre. Sainte-Beuve savait bien ce qu'il voulait dire en parlant de créateurs éminents dont le génie se caractérise par l'impersonnalité et le don de métamorphose.

Nul homme n'offre plus de prise à la critique que le critique lui-même, car il est celui qui, par métier, juge d'autres hommes et nulle tâche n'est plus périlleuse. Critiquer un critique, c'est essayer de se mettre en garde contre certaines pentes de son esprit, mais c'est plus encore reconnaître les services qu'il rend aux Lettres, à l'homme lui-même, en s'appliquant à une tâche souvent bien ingrate. M. André Rousseaux sent très vivement et les grandeurs et les difficultés de son rôle de critique. Il a du mordant dans l'attaque, mais il a aussi une grande puissance de sympathie. Il sait vibrer avec une œuvre qui lui agrée et mettre en valeur le plus précieux de sa vie. Il s'attache passionnément à l'entreprise d'ailleurs délicate et hasardeuse de lier une œuvre aux grands besoins humains qui la firent émerger d'une conscience créatrice. Il est à l'affût des œuvres pour quêter des révélations sur les profondeurs et les secrets de l'âme humaine et son grand bonheur de critique, c'est de pouvoir accéder grâce aux œuvres aux sources mêmes de la vie. De la critique, il attend beaucoup et c'est parce qu'il en attend beaucoup qu'il formule à son égard de grandes exigencs. Si Térence à titre de poète se vantait que rien de l'homme ne lui était étranger, M. André Rousseaux voudrait qu'en nulle chose humaine le critique ne fût incompétent puisque la critique « est un exercice de conscience » et qu'elle devrait pouvoir prendre conscience de tout l'humain. Plus encore, il attend comme suprême récompense de la critique la rencontre de la poésie au terme de son effort.

La poésie, dit-il, attend l'homme au terme des œuvres intellectuelles qu'il entreprend, comme un paradis terrestre ouvert au bout de ses travaux. Quand notre intelligence a bien chassé les domaines variés que lui offre la nature, quand elle a amassé un gros

butin, la poésie est l'oiseau bleu qui vient se poser sur son carnier. La connaissance poussée très loin finit par l'intelligence poétique de l'objet exploré. On débouche sur la poésie à travers la minéralogie (Gœthe nous l'enseigne), à travers la physique, la chimie, les mathématiques, la botanique, la géographie, la linguistique.

La joie de la critique, ce serait donc « de voir poindre la poésie au bout de maintes avenues que lui ouvrent les spécialistes ». Très juste d'affirmer que la critique comme tous les autres efforts de connaissance peut déboucher sur la poésie à condition d'ajouter : et sur l'ironie.

La noblesse de l'acte de choisir et son insigne difficulté, M. André Rousseaux sent vivement ces choses. Peut-être prononce-t-il ce mot « choisir » à la fois avec ferveur et avec anxiété. On peut comprendre cela si l'on se rend compte que « choisir » signifierait pour un critique dégager un livre de tout le prestige actuel d'un auteur et le voir avec la puissance réelle qu'il révélera dans un quart de siècle! Tâche presque déconcertante si l'on songe qu'en tout temps il existe, en dépit de toutes les bonnes volontés, des œuvres exceptionnelles dont la qualité ne peut pas être reconnue au moment de leur apparition alors qu'un certain nombre d'années la rendent évidente! Tâche plus déconcertante encore si l'on se dit, ce qui m'apparaît comme une quasi-certitude, que la littérature de notre époque est appelée à connaître les déclassements et les reclassements les plus décisifs que jamais époque littéraire ait connus! Attendons un quart de siècle pour juger de certains diagnostics de M. André Rousseaux. Pour l'instant, goûtons son ingéniosité, son ardeur, son talent incisif, et maintes remarques de prix sur toutes sortes de questions.

§

On lit avec grand plaisir le livre de M. Yves Gandon, **Le Démon du Style,** où il applique une analyse diligente accompagnée de verve animatrice à André Gide, à Paul Valéry, à Paul Claudel, à Abel Hermant, à François Mauriac, à Jules Romains, à Georges Duhamel, à Léon-Paul Fargue, à Léon Daudet, à Giraudoux, à Abel Bonnard, à Francis Carco, à Roland Dorgelès, aux Tharaud, à Montherlant et à Colette. Que voilà une riche gerbe!

Voici d'abord une observation, et dans l'ensemble assez bien venue, à la critique d'aujourd'hui :

Notre critique, hélas! — et la meilleure s'entend — est, de plus en plus une critique de moralistes, de moins en moins une critique d'artistes. Elle se préoccupe beaucoup de savoir pourquoi une œuvre a été faite, très peu de dénoncer comment elle l'a été.

Il fallait que pareille chose fût dite et c'est un grand mérite à M. Yves Gandon de l'avoir dite. Un critique doit être tout autant un artiste qu'un psychologue et il faut bien convenir qu'assez souvent le souci moral altère la qualité de la critique. N'oublions pas que les œuvres littéraires naissent en grande partie pour la volupté de l'homme et que la critique doit d'abord dégager ce message de volupté et être elle-même Volupté. Les critiques qui se laissent relire au bout de quelques années sont celles qui émanent d'âmes vraiment voluptueuses. Je sais bien que notre époque épaisse et suragitée a perdu le sens de la volupté et qu'elle ne la réclame plus ni à l'œuvre d'art ni à l'étude critique, — mais il s'agit là d'une simple aberration passagère. Quelques lustres à laisser s'écouler et les âmes sans volupté seront remises à leur vraie place. Mais considérer les œuvres littéraires sous l'angle de la volupté, c'est du coup remettre en honneur l'attention au style. Et M. Yves Gandon sait bien que l'examen du style représente une possibilité d'incisive investigation psychologique. Le style, affirme-t-il, plus encore que les idées, offre « une image exacte d'un auteur ». « Les idées peuvent mentir, le style point. » Entendons-nous : le style fort souvent est chose inconsciente et qui trahit l'âme, il est aussi chose voulue et qui peut tromper sur la plus vraie nature d'un créateur. Il arrive aussi qu'une « manière » artificiellement fabriquée par un écrivain lui devienne une « seconde nature » qui se substitue presque totalement à la première. Le style révèle une âme, il lui arrive aussi de la cacher. Le style peut être quelquefois un beau mensonge, mais une certaine manière de mentir est aussi dans l'ordre de la vie une espèce de vérité. Il existe enfin des âmes multiples et protéiques qui ont avec sincérité des styles divers tout simplement parce qu'elles sont diverses. Une psychologie vraiment aiguë des styles conduirait à de beaux exercices de

vivisection et pour les bien conduire, il faudrait, là encore, une âme vraiment artiste, j'entends à la fois voluptueuse et cruelle.

M. Yves Gandon nous apporte une foule d'observations pertinentes et savoureuses. Et derrière les formes des styles, il accomplit souvent d'intéressantes prospections dans les âmes. Je trouve que parfois il s'arrête à mi-chemin dans ses exercices d'investigation; je voudrais lui dire : voilà de beaux exercices, continuez et essayez, à tous risques, d'aller encore plus avant dans la voie où vous vous êtes engagé.

§

« J'ai entendu dire à tous les gens de lettres que leur métier était diabolique. » Voilà la phrase de Delacroix que M. Maximilien Rudwin met en exergue à son ouvrage : **Les Ecrivains diaboliques de France.** Mais quels sont-ils, ces écrivains diaboliques? A peu près tous dès qu'ils ont du talent et de la personnalité. C'est avec une allégresse quasi-diabolique que M. Rudwin met les écrivains sous le patronage du diable. Et son livre peut nous montrer, ce qui est bon à savoir, qu'il existe bien des manières d'être un suppôt de Satan. Je suis sûr que s'il lit le *Démon du Style* de M. Gandon, il sera ravi et s'écriera : le style lui-même est chose satanique. Et il est vrai que pour M. Gandon le style est « d'essence démoniaque » aux deux sens qu'on peut attribuer au mot démon. M. Maximilien Rudwin s'applique avec zèle à ne jamais distinguer les deux sens et pour lui démon est toujours synonyme de Satan et démoniaque toujours synonyme de diabolique. Voyez plutôt la manière dont il fait de Victor Hugo un écrivain diabolique:

> Victor Hugo a été hanté par bon nombre de démons au cours de sa longue vie. Le démon poétique s'est emparé de son génie à l'âge de treize ans. Il a été possédé de plus, selon Charles Nodier, probablement parce qu'il s'est montré fou de l'architecture gothique, par le démon Ogive... Il a été aussi possédé par le démon du pittoresque (Giese). Le démon de l'épopée surtout n'a cessé de le tenter (Rigal)...

Quant à Mallarmé, voici comment il relève du diable : « Stéphane Mallarmé (1842-1898) était « possédé par le démon de l'analogie ». Selon sa théorie, le monde des idées est un monde

« organisé non par causes et effets, principes et conséquences, mais par analogies » (Daniel Mornet).

A des théologiens expérimentés de nous dire dans quelle mesure ils identifient le démon poétique, le démon Ogive, le démon du pittoresque, le démon de l'épopée et le démon de l'analogie au génie diabolique!

Le cas de Leconte de Lisle est fort vite réglé :

> Leconte de Lisle (1818-1894), l'homme orgueilleux et réservé, avec un monocle traditionnel et sa cigarette éternelle, fut aux yeux de ses contemporains un « démon homme du monde ».

Pour le coup, voilà une affaire liquidée sans vaines lenteurs ni sans inutiles complications.

La page consacrée à Mérimée est celle qui a particulièrement retenu mon attention. Il y a des manières épaisses, sans grâce et sans attrait, d'être diabolique. Mérimée le fut avec beaucoup de goût et donne au satanisme une allure vraiment aristocratique et séduisante. Dans ce domaine comme dans les autres, la manière est tout et celle de Mérimée me paraît assez captivante pour une âme noble et bien faite.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Paul Eluard : *Les Animaux et leurs Hommes; les Hommes et leurs Animaux*, Gallimard. — Paul Eluard : *Cours Naturel*, éditions du Sagittaire. — Pierre Reverdy : *Ferraille*, « Cahiers du Journal des Poètes ». — Roger Lannes : *Les Voyageurs Etrangers*, G. L. M. — Roger Richard : *Le Voyage Interdit*, René Debresse. — François Drujon : *Trois Nocturnes de l'Homme Nouveau*, Messein. — Charles Bocquet : *Années Elémentaires*, « La Hune ». — Jacques Dalléas : *Le Jardin des Oliviers*, « La Hune ». — Maurice Fleurial : *Un seul pétale manque*, Vidalie, Tananarive. — Maurice Fleurial : *Le Charme de l'Ile Rouge*, Albert Messein.

Réédition de « poèmes de jeunesse », l'important est qu'ils conservent leur fraîcheur de jeunesse. Ornées de trente fort curieuses et sensibles illustrations de Valentine Hugo, Paul Eluard nous présente à nouveau les compositions tout allusives où il suggère, d'un doigté sûr et discret, les relations d'instinct, d'attitudes, et parfois d'arrière-pensées confuses qui rapprochent, sans qu'ils s'en doutent, **les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux.** Le poète s'y rejoint dans sa pureté, il y a pris conscience de toute « la force honnête » dont il est capable. Voici un des poèmes les plus caractéristiques du recueil, *Mouillé* :

La pierre rebondit sur l'eau,
La fumée n'y pénètre pas.
L'eau, telle une peau
Que nul ne peut blesser
Est caressée
Par l'homme et par le poisson.

Claquant comme corde d'arc,
Le poisson, quand l'homme l'attrape,
Meurt, ne pouvant avaler
Cette planète d'air et de lumière.

Et l'homme sombre au fond des eaux
Pour le poisson
Ou pour la solitude amère
De l'eau souple et toujours close.

Je n'insiste pas, il y aurait à écrire une étude approfondie sur l'attitude concentrée et les éclats vivaces du talent de Paul Eluard; je n'ai ici d'autre tâche que de rappeler, sous sa présentation renouvelée et heureuse, un livre déjà ancien.

Dans **Cours Naturel,** Paul Eluard apparaît dans l'éclat de son talent. Il n'en est plus à la phase des recherches parfois jusqu'au puéril où se dispersait la promesse heureuse d'une future maîtrise. Sa marche est assurée, sa pensée épanouie, il est en pleine possession de ses moyens. Il domine et dirige son art, il ne se complaît plus à se laisser emporter au gré de trouvailles du hasard ou de l'inconscient. Non pas que l'intuition ne détermine les démarches de sa réflexion, mais il ne répudie plus la réflexion au bénéfice de l'intuition seule. Il s'y appuie, il s'en sert. Il n'est plus l'enfant qui s'amuse à être indiscipliné. Il s'est choisi une discipline qui sans l'asservir le soutient et l'anime; il a su organiser la maîtrise où désormais il s'est élevé : *Identités,* dit-il,

Je vois les champs, la mer couverts d'un jour égal
Il n'y a pas de différences
Entre le sable qui sommeille
La hache au bord de la blessure
Le corps en gerbe déployée,
Et le volcan de la santé...

L'homme ou la nature, dit la sagesse d'Extrême-Orient, ne

font qu'un. Les parties constitutives de l'univers et de l'atome sont identiques, et tout est dans tout. C'est pour elle, comme pour Paul Eluard, le « cours naturel ».

Les poèmes que réunit sous le titre **Ferraille** Pierre Reverdy ne rendent pas un son qui justifie le titre. Au contraire, la musique en est souvent sourde, mate, et remue en l'âme du lecteur des ondes imprécises, d'une modulation presque étouffée, ce qui ne se traduit par aucun bruit extérieur. Cela est assez particulier, d'autant plus que le poète, sachant pratiquer la grande laisse claudellienne aussi bien que le développement par saccades lumineuses sur une image heureuse surgie, à la manière de Rimbaud, ne dédaigne aucun des moyens anciens; la rime, le vers traditionnel il y aura recours au gré de ses besoins actuels, et même à la plus ferme condensation d'une prose de poème en prose avec ses éclats marqués et ses ombres qu'il prolonge. Cela est savant, et d'un grand art, encore que parfois incertain ou qui rejoint d'un peu près l'art de ses devanciers; le poète aussitôt s'en aperçoit, et preste se dégage. Que manque-t-il à Pierre Reverdy pour se classer au rang de nos plus hauts poètes? Une plus nette décision peut-être, et le goût soutenu de plus de concision.

Dans la ruelle du bonheur des cris de faim
Un bruit de ruisseau clandestin sous les feuilles
Et la voix libre sans entrain qui domine tout le tumulte
A peine la fatigue au pied
A peine la mort dans la main

Cela ne satisferait-il pas, comme déjà surabondant, sans la suite par quoi s'achève avec quelque embarras un très intéressant poème, *Fonds Secrets* :

Toutes les plaques du bonheur dissimulées dans la doublure
Et la fleur du plaisir dans le filet mouvant des traits encore mal dessinés de la figure.

Le rythme s'y est perdu, les images sont étouffées, et se déflorent de leur valeur. J'aime que le poète se laisse aller à la révélation de sentiments intimes, au risque de se rapprocher d'Alfred de Vigny qui n'aimait pas non plus « ce qu'on verra deux fois » :

Je t'aime sans jamais t'avoir vue que dans l'ombre
Dans la nuit de mon rêve où seul je peux y voir
Je t'aime et tu n'es pas encore sortie du nombre
Forme mystérieuse qui bouge dans le soir

Car ce que j'aime au fond c'est ce qui passe
Une fois seulement sur ce miroir sans tain
Qui déchire mon cœur et meurt à la surface
Du ciel fermé devant mon désir qui s'éteint.

Sans doute le cinquième vers gêne, défaillant sans motif, et déjà la coupe discutable du troisième. Je perçois mal l'agrément de céder à un obstacle trop apparent, au lieu de l'orgueil technique qu'on se donnera à le cacher au lecteur parce qu'on en aura, sans qu'il s'en doute, triomphé.

Plus de fermeté se rencontre, à mon gré, dans les compositions de Roger Lannes, et, en particulier, dans **les Voyageurs Etrangers,** encore que, par la facture et le parti-pris d'expression volontairement poursuivie dans le choix des termes les plus généraux, ils avoisinent souvent la manière de Jules Supervielle. Mais il y a, chez le disciple comme chez l'initiateur, une forte propension abstraite qui les amène à douer de représentation personnifiée les phantasmes de leur imagination, moins nourrie de réel que de métaphysique.

S'il doit naître une jumelle
exigée par l'amour de voir
en cette chair que ma mémoire
voudrait vêtir de celle d'un autre,
quelle blessure lui vaudra d'être
la source du regard et mon sang
qu'un long désir amène vivant
du fond d'un corps déjà mort?

N'est-il point à redouter un peu que la poésie de laboratoire n'aboutisse à la production exclusive d'œuvres savamment dosées en vue d'obtenir un effet momentanément satisfaisant, mais dont on se lassera au jour sans doute prochain où la méthode aura exercé ses ressources, qu'elles soient ou non restreintes. Pour le moment elles présentent encore aux yeux des chercheurs quelque chose d'insaisissable. Les poètes s'appliquent à appliquer des lois, dont ne leur est

pas révélée l'essence, ils vont à tâtons; selon la délicatesse de leur tact ils réussissent ou échouent, parfois au cours d'un même morceau. Roger Richard, si je m'arrête à un court poème de son recueil **Le Voyage Interdit,** écrira sous le titre *L'Offre et la Demande :*

Des chairs de très jeunes filles
aux vitrines du désir
me permettent de retrouver
l'amour dans une brèche de la nuit.

Tes cheveux sont un mouvement unique de la lumière.

Cette affirmation dans un mouvement assez voisin du lyrisme perdrait-elle beaucoup à être disposée comme de la prose? En quoi ne constitue-t-elle pas un bon départ de poème en prose? en quoi (sinon la dernière ligne peut-être) forme-t-elle spécifiquement un poème? Les dons que Roger Richard, dans sa jeunesse, même son enfance, nous fit apprécier, se dégageront-ils, mûriront-ils enfin, les retrouverons-nous, bientôt, redressés, rendus substantiels et mûris?

Dans **Trois Nocturnes de l'Homme Nouveau,** François Drujon veut inscrire sa passion de néophyte révolutionnaire et son enthousiasme pour ce qu'a (pense-t-il) accompli Lénine. Je sais des poèmes où la foi d'apôtre ou de martyr du poète inspire le respect et impose l'admiration; je ne veux pas que le lecteur s'y méprenne, ce n'est pas à cause des opinions exprimées ou de l'exaltation d'une croyance, quelle qu'elle soit : toutes se valent, et aucune ne se présente à moi, autrement que déplorable, parce qu'entachée de dogmatisme, ce n'est pas à cause de sa foi, généreuse d'ailleurs, utopique, non moins illusoire que toute autre, mais non davantage, que je répugne à ces accents déclamatoires; c'est seulement parce que ce ton implique la négation du lyrisme personnel, jailli du cœur ou du cerveau du poète, et non pas, comme ici, d'instructions, d'impulsions qui lui viennent d'autrui. Que ce soit à un groupe, que ce soit à la généralité, se conformer est un acte de renoncement à l'invention lyrique, — et c'est là seulement ce que, dans les poèmes de François Drujon, je me crois en droit de réprouver.

Des paysages calmes, des paysages vus par un familier qui s'exerce, durant les **Années Elémentaires**, par Charles Bocquet, à les peindre dans des poèmes en prose qui sont fermes, mesurés, drus comme il convient, emplis d'atmosphère et d'haleine musicale, et dans des poèmes en vers qui sont moins solides, mais néanmoins révèlent une âme sincère de croyant en la poésie et en le mystère lyriques.

Au poème de Jacques Dalléas, **le Jardin des Oliviers,** des passages de fièvre et de désolation surprennent l'attention. Cela est sérieusement conduit, déploration de l'amitié négligente et de l'absence de Madeleine. Parfois on s'arrête, déconcerté :

Comme une chaude robe, je porte le silice...

Oxyde silicium, pourquoi? ou inadvertance d'orthographe? Mais, en regard, au bas de la page 21, n'est-il étrange, après que Booz a murmuré, endormi, ce vers

Et je n'ai pas de fils et je n'ai plus de femme,

que le dieu à l'agonie au haut de la chaire allant au ciel bleu, ait répété presque textuellement, à en croire Jacques Dalléas:

Car je n'ai pas de femme et je n'ai pas de fils.

Les poèmes de Maurice Fleurial **Un seul pétale manque** nous viennent de Tananarive et ont été imprimés à la main sous la direction de l'auteur. Ils sont soignés, précis, sensibles, d'une musicalité très marquée, tantôt triste et presque désespérée, tantôt portant un accent de sincère espoir, quelque lumière dans la mélancolie d'un cœur empli, à la fois, de doute et de foi. Si l'auteur est jeune, je crois que l'on peut fonder beaucoup d'espérances sur des débuts aussi réussis.

Ces lignes étaient écrites lorsque m'est parvenu un second volume de poèmes signé du pseudonyme Maurice Fleurial, **Le Charme de l'Ile Rouge,** où les paysages de Madagascar, Majunga, Tamatave, Tananarive, Antsirabé, Tritriva, Fianarantsoa, Manakare, les solitudes, la chasse, un rêve aux environs de Port-Dauphin sont décrits et exaltés par un homme qui les connaît, les aime, et s'en est séparé avec regret. Les vers de ces poèmes sont émus; ils sont bien faits, d'un homme qui sait écrire et ne se préoccupe pas de se faire passer pour un plus grand lyrique qu'il ne l'est.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Plongées*, Grasset. — Andrée Corthis : *Révoltées*, Editions de France. — Blaise Cendrars : *Histoires vraies*, Gallimard. — Doussia Ergaz : *Bonheur mérité*, R.-A. Corrêa. — Guy Mazeline : *Le panier flottant*, Gallimard. — Marguerite Yourcenar : *Nouvelles orientales*, Gallimard. — Florian-Parmentier : *Le Moulin du rôdeur*, Editions du Fauconnier. — Jean Lebrau : *Images des jours*, au Pigeonnier. — Joseph Budin : *Les enfants chez les humbles*, Emile Lemoine, à Châlon-sur-Saône. — Mémento.

La fatalité qui pèse sur le destin de son héroïne, Thérèse Desqueyroux, M. François Mauriac ne l'a jamais rendue plus douloureusement sensible, il me semble, que dans deux des nouvelles (*Thérèse chez le docteur* et *Thérèse à l'Hôtel*) du recueil **Plongées,** qu'il vient de publier. Ici, en face d'un psychanalyste puis d'un jeune croyant, l'incapacité de la malheureuse d'échapper à sa misère morale se révèle absolue. La science ni la foi ne peuvent la sauver. Elle ne voit (ce sont les aspects qui s'en offrent à elle) que la charlatanerie de l'une, l'inflexibilité de l'autre ou ses illusions... L'art de l'écrivain me paraît dépassé par une sorte de vision d'une lucidité toute théologienne, qui atteint l'essentiel. De Thérèse, ainsi dépecée, fouillée jusqu'au plus ténébreux d'elle-même, il ne reste plus, en vérité, qu'une victime de la prédestination. Son cas est désespérant. On ne concevrait pas, du moins, qu'elle pût être autrement qu'elle n'est; et l'effort donne le vertige qu'il faudrait faire pour l'assister, entrer dans son jeu, risquer de se perdre avec elle... M. Mauriac s'en rend bien compte; et si elle attache autant qu'elle répugne, c'est qu'il ne l'aime pas moins qu'il ne la hait... *Insomnie,* où un homme se tourmente, en quelque sorte, gratuitement; *Rang* qui rappelle *Préséances;* le souriant *Conte de Noël* pâlissent un peu à côté de ces deux âpres récits. M. Mauriac n'a point le tempérament d'un nouvellier; et *Thérèse chez le Docteur, Thérèse à l'Hôtel* empruntent leur intensité à la puissance du souvenir laissé en nous par le roman dont ils sont, en quelque sorte, le commentaire.

Mme Andrée Corthis dont on peut trouver au talent — brûlant comme les sierras, en été — des ressemblances avec celui de M. François Mauriac, me semble tout particulièrement douée, en revanche, pour écrire des nouvelles. Elle les burine à la façon de Goya ses eaux-fortes. Celles qui composent **Révoltées** ne le cèdent pas en mérite aux précédentes. Il s'agit

là de femmes, non toujours, à proprement parler, en insurrection contre le sort, contre elles-mêmes ou contre un être, mais se révélant autres, dans la réalité de leur nature, qu'aux yeux des gens qui jugent sur les apparences. A la vérité, ces créatures d'élection s'ignorent elles-mêmes, comme nous faisons à peu près tous. Mais elles ont sur leurs sœurs velléitaires cette supériorité, qui leur confère une sorte d'aristocratie, d'être capables de réactions inattendues et violentes... Il y a dans leurs âmes — dans leurs passions — ces oppositions tranchées de lumière et d'ombre qu'on ne voit qu'aux pays de soleil. Il en est d'Espagne, certes; et de Corse; mais de Bretagne, aussi — pourquoi pas? — et de Paris. Celle-ci tue, dans un réflexe inconscient, l'homme qui donne à sa fille le bonheur qu'elle n'a pas connu : jalousie; celle-là laisse tuer son amant par les Rouges, *tra los montes*, par respect pour son mari : honneur; cette dernière qui se sacrifiait à un homme dont elle se croyait l'Egérie, n'a pas la force de survivre à sa dérision : charité? orgueil?... Mais voici, pour faire diversion, un enfant qui meurt en sauvant sa mère coupable. Haine du mari jaloux autant qu'amour filial. On est frappé de la brutalité des dénouements de tous ces récits. Quand le sang n'y coule pas, c'est qu'un incendie s'y allume. Mme Andrée Corthis connaît les femmes; mais elle s'intéresse seulement à celles qui sont exceptionnelles. Elle dédaigne les autres; c'est sa supériorité de n'être à l'aise qu'avec les plus complexes et les plus fortes.

Je n'oserais pas me porter garant que ce soient bien des **Histoires vraies** que nous donne M. Blaise Cendrars qui a, cependant, assez « rôdé de par le monde » pour avoir vu maintes choses ignorées du commun des mortels — et les plus extraordinaires; mais ce que je puis dire avec certitude, c'est qu'elles ont l'accent de la réalité ou plutôt que la réalité en fournit les éléments les plus certains même quand l'affabulation en paraît invraisemblable. M. Cendrars a une façon de traiter familièrement le merveilleux, qui prouve qu'il ne voit en lui que le complément du naturel. Tout est dans tout; il y a plus de chose sous le ciel que dans notre philosophie... On peut épiloguer à l'infini sur ce thème. Rien de livresque, cependant, dans les *Histoires* de M. Cendrars. Le fait saisi sur le vif, les paroles attrapées au vol; le décor enlevé à la diable.

Et tout est butin pour notre chasseur débraillé. Sa singularité a ceci de pittoresque qu'elle est aussi bien des quartiers excentriques de Paris que de ceux de Londres; et du XIXe ou du XXe siècle ici; que du XVIIIe, là-bas. On frissonne, en éclatant de rire, quand M. Cendrars conte les tribulations de ce cercueil qui, jeté en mer, revient à son lieu de destination, comme par miracle... Et quelle aventure, à faire naître on ne sait quelles imaginations, que celle de cet égoutier qui trouve le chemin souterrain de la banque d'Angleterre! L'aisance dans la narration de M. Cendrars, sa bonhomie gouailleuse, son exotisme sans éclat, si *suggestif*, cependant, font de quelques-uns de ses récits comme *Le Cercle de diamant*, le *Saint inconnu* des manières de chefs-d'œuvre bruts — si les mots ne jurent pas d'être accouplés — mais je n'en trouve pas d'autres pour donner une idée approximative de ce mélange de solidité classique et de négligence, d'éloignement de tout conformisme formel, qui les douent d'une si rare saveur.

Mme Doussia Ergaz, qui est l'auteur de ce beau récit, *Marie-Laure*, publie sous le titre **Bonheur mérité,** une demi-douzaine de nouvelles dont deux ou trois, au moins, auraient pu fournir chacune la matière d'un roman. Tous les récits courts ne sont pas des nouvelles, en effet. Il en est qui comportent des éléments complexes et demandaient d'être développés. C'est le cas pour *Les mites,* en particulier, du recueil de Mme Ergaz, où l'on voit un couple de Russes, chassés de leur pays par la révolution léninienne, et qui mènent à Paris la misérable existence de tant de leurs compatriotes. Mme Ergaz a le tempérament d'un romancier, à coup sûr, et je voudrais la mettre en garde contre une production trop hâtive. Qu'elle ne se laisse pas entraîner par la richesse de ses dons, à donner corps immédiatement à toutes les « idées » qui lèvent en elle. Qu'elle leur laisse le temps de mûrir — de préciser leur caractère ou de révéler leur nature. *Les mites, Une femme d'affaires,* sont des nouvelles de qualité : elle aurait pu en faire d'excellents romans. Ces esquisses nous donnent le regret des tableaux qu'elles fussent devenues si Mme Ergaz les avait *poussées* davantage. Dans *Une femme d'affaires,* par exemple, le revirement de l'héroïne m'a semblé un peu brusque; et comme j'eusse aimé mieux connaître les secrètes pensées, les senti-

ments, les rêveries du vieux général, l'âme méprisante et la vie « à côté » de sa femme, dans *Les mites!* Mme Ergaz qui a la faculté si précieuse d'extérioriser ses personnages à l'aide de mille détails ingénieusement choisis, nous doit un nouveau roman aussi plein, charnu, que *Marie-Laure.*

Je ne ferai pas à M. Guy Mazeline le même reproche qu'à Mme Doussia Ergaz : ce sont bien des nouvelles — une longue et cinq courtes — qui composent son recueil **Le panier flottant.** Elles sont très curieusement, ingénieusement composées, en outre; parfois elliptiques jusqu'à l'obscurité (*L'Ajoupa*), mais toujours frappantes, et dégageant d'une situation, l'essentiel. M. Mazeline noue avec fermeté son récit; il n'en abandonne rien au hasard ou n'en laisse aucun élément bifurquer, se perdre dans le vague, l'indéterminé. Tout concourt, par des chemins rayonnants, jalonnés de points de rappel, dans *Le panier flottant,* au dénouement tragique, qui aurait pu être pire qu'il n'est, nous le devinons à l'extrême sensibilité du lieutenant Ham. *La femme invisible* est d'un ironiste amer; *Une nuit qui compte* d'un observateur affreusement désabusé. Dans toutes ses nouvelles, d'ailleurs, M. Mazeline révèle une misogynie pire que celle que je reconnaissais dernièrement à M. Pierre Benoît. Il semble, d'autre part, croire trop aux signes du destin — ou à ses intersignes — pour qu'on ne pense pas qu'une vue de l'esprit commande à sa poursuite du détail, à son accentuation du trait caractéristique. Et son originalité est incontestable.

Que ce roman, *La princesse de Clèves,* soit cité dans le prière d'insérer, rédigé pour les **Nouvelles orientales** de Mme Marguerite Yourcenar, ce n'est point par hasard, sans doute. Peu d'écrivains féminins, il me semble, s'apparentent plus au XVIIe siècle que l'auteur d'*Alexis* et de *La Nouvelle Eurydice* — et par son caractère précieux même. Mme Yourcenar a beau être douée d'une originalité un peu agressive, elle n'en a pas moins l'intelligence classique, et son intérêt pour la littérature et la civilisation grecques en est un témoignage de plus. Ici, d'ailleurs, c'est encore au Proche-Orient qu'elle a demandé son inspiration, si elle a poussé une pointe alexandrine vers l'Inde. Mais les sujets mêmes que l'on trouve dans ces courts récits sont empruntés aux thèmes éternels :

l'amour, la joie, le désir, le bonheur, etc... L'actualité est le cadet des soucis de Mme Yourcenar qui met son ambition ailleurs que dans la poursuite du transitoire, et qui pense qu'il faut plus d'imagination pour approfondir les passions humaines, dégager leur sens éternel, que pour compliquer les circonstances où il leur est donné de se manifester. Son style est ferme, comme sa pensée; et la poésie la plus simple, c'est-à-dire la plus émouvante, abonde dans ce recueil où son talent s'affirme définitivement.

Le Moulin du rôdeur, *contes du val des cygnes,* nous rappellent opportunément l'origine septentrionale de M. Florian-Parmentier. C'est le Nord, le pays des kermesses et des mines qu'évoque, ici, en effet, l'auteur de *La Mort casquée,* ce roman à la fois amer et généreux. M. Florian-Parmentier, qui a de l'abondance et de la fougue, le sens du burlesque et de l'épique, passe d'un thème à l'autre avec une aisance où il faut voir bien plutôt un don d'inspiration qu'un effet de l'art. M. Florian-Parmentier ne domine pas ses récits, il s'abandonne à eux, s'identifie spontanément à ses personnages, au milieu où ils évoluent. Aussi la couleur et le mouvement font-ils le principal attrait de ces contes qui enrichissent le folklore de la Wallonie et du Hainaut français, accompagnés qu'ils sont du plus savoureux des glossaires étymologiques du langage *rouchi.*

Les **Images des jours** de M. Jean Lebrau sont plutôt des poèmes en prose que des nouvelles; mais sans affectation ni prétention. On y rechercherait en vain les recherches savantes des petites pièces d'un Remy de Gourmont, par exemple; leurs incantations d'essence intellectualiste. C'est familièrement, en effet, que le fin et charmant poète qu'est M. Lebrau évoque, ici, sa terre natale, l'Aude. En une prose musicale, mais ferme, il dit ses rêveries dans la campagne, ou ses promenades autour de la ville aux imposants remparts : Carcassonne; parle de ses amis, d'une fleur, d'une métairie à l'abandon... quelle bonne grâce! Quelle *gentillesse!* Et comme il est réconfortant de trouver encore, en nos temps si âpres, des poètes, non seulement pour avoir les loisirs, mais l'humeur de moduler sur leurs pipeaux!

Il y a beaucoup de sincérité dans le petit recueil de

M. Joseph Budin, **Les Enfants chez les humbles,** pour qui M. Gaston Picard a écrit une sympathique préface. M. Budin, comme son préfacier en fait justement la remarque, s'apparente à Charles-Louis Philippe. Simple rencontre. C'est un écrivain du peuple, qui ne parle que de ce qu'il connaît quand il évoque les petits des ouvriers, des humbles. De la maîtrise? Pas encore; mais du talent, déjà; de la sensibilité, à coup sûr, sans sensiblerie ni déclamation. On trouvera mince la matière de ces courts récits. Ils sont lourds du poids d'un cœur, cependant. Lisez *Ludo,* par exemple, ou *Il s'était enfui,* vous comprendrez ce que je veux dire.

Mémento. — Il n'est pas de règle, ici, de rendre compte des réimpressions. Je me bornerai donc à signaler l'édition définitive, qui vient de paraître (Albin Michel) du roman, *Batouala,* qui valut à M. René Maran le prix Goncourt en 1921, et pour lequel on a été bien sévère, malgré la probité dont il témoigne, le pittoresque auquel il atteint. On ne lui pardonnait pas sa préface. Nous avons vu bien autre chose! Mais laissons celle-ci; l'œuvre demeure : elle a sa place, une place enviable parmi nos meilleurs romans coloniaux. — D'un autre caractère, d'une autre classe sont *Les Olympiques* (Grasset) dont M. H. de Montherlant nous donne une nouvelle édition revue et augmentée. Ce livre sur le sport mais dont la pensée s'élève magnifiquement au-dessus du sport, jusqu'à une morale ou à une philosophie, ne laissera pas d'aider à comprendre *Les jeunes filles,* du même auteur. Aussi bien, l'*histoire de la petite 19,* qui se trouvait dans les précédentes *Olympiques* ne figure-t-elle plus dans celles-ci... — A une époque où les écrivains écrivent à trente ans leurs mémoires, on ne saurait que trouver naturelle l'entreprise de M. Bernard Grasset de publier sous ce titre général « Le Trentenaire », des œuvres ayant paru pour la première fois voilà près d'un tiers de siècle. *Amour promis* d'Emile Clermont méritait, sans doute, cette résurrection, moins, peut-être, pour ce qu'il porte en lui de durable, que pour les promesses qu'il renferme, le moment qu'il réfléchit, de notre histoire littéraire. — *Les fantômes de la solitude* par Jacqueline Marenis, en revanche,

ont une valeur intrinsèque moins discutable. Le tableau est saisissant que nous offre ce livre de la partie italienne du Sahara.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Iphigénie. Cinq actes de Racine, à la Comédie-Française.

Racine avait une connaissance exquise de la mythologie. Pour lui. comme pour tous ses contemporains cultivés, c'était une sorte d'hagiographie tombée en désuétude : la légende dorée d'une religion qui ne se pratiquait plus, mais qui continuait à charmer les érudits, les poètes et même les lettrés. Il en sentait mieux que quiconque la poésie décorative et il a réussi à faire circuler un sang véritable dans bien des figures qui auraient pu se figer dans la froideur conventionnelle des allégories. Je ne peux relire les vers fameux et sublimes de la déclaration de Phèdre sans me demander par quel artifice tous ces accessoires que guette le style pompier : la couche du dieu des morts, le fil fatal, le labyrinthe, le monstre de la Crète, et les Argonautes qui ne sont pas nommés, réussissent à prendre une valeur de réalité oppressante et comment ils peuvent étroitement adhérer à l'expression d'un sentiment passionné. C'est un des grands mystères de l'art.

Certaines réalités qu'ils avaient sous les yeux pouvaient aider puissamment Racine et son siècle à entrer dans certains compartiments de la fable. L'idée qu'ils se faisaient d'une famille royale leur permettait aisément de se représenter une famille divine. Il n'y avait pas grande transposition à faire pour passer de la descendance de Louis XIV à celle du soleil. *Noble et brillant auteur d'une illustre famille!* Les plus flatteuses confusions pouvaient s'opérer avec délicatesse. Un vers comme celui-ci : *Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,* semblait styliser une allusion à quelque auguste bâtardise et, du moment qu'il s'agissait de la qualité d'un sang, ou bien de ramifications généalogiques, ils se trouvaient en présence de réalités singulièrement parlantes pour eux. Voilà qui leur permettait de se représenter les choses avec l'exactitude de la vie. Les modèles qu'ils

avaient sous les yeux donnaient un sens précis à la mythologie. Ils étaient avec elle de plain-pied.

Ils ne considéraient pas les mythes avec autant d'aisance ni de bonheur et l'on pourrait dire que, se souvenant à merveille et minutieusement des anecdotes mythologiques, ils n'en dégageaient pas bien la signification profonde. C'est un fait dont on peut assez facilement discerner les raisons. Aucune époque moins que la leur n'eut le sentiment de la relativité en matière de religion et ils ne se souciaient point de métaphysique comparée. Ils occupaient, par rapport à la croyance, une situation d'une telle solidité qu'ils ne pouvaient guère attacher d'attention à ce qui lui était extérieur. Les problèmes religieux qui les divisaient se rapportaient à la façon de mettre en pratique une même doctrine, et l'on peut dire en gros que leurs schismes et leurs hérésies étaient plus formels qu'essentiels. En outre, l'idée qu'ils détenaient à un degré éminent la vérité religieuse retirait à la religion sa valeur mythique, et puisque pour eux les choses sacrées étaient exactement ce qu'elles étaient, elles ne pouvaient prendre ce caractère que possèdent les mythes, de grandes transpositions de choses supposées plutôt que connues ou d'allusions à des mystères insondables. A leurs yeux, l'histoire d'Abraham sacrifiant son fils était une réalité divine, tandis que l'histoire d'Agamemnon sacrifiant sa fille relevait de la fable. Je ne sais même pas s'ils apercevaient une analogie entre ces deux aventures dont nous ne pouvons nous défendre de voir l'identité.

Aussi des hommes comme Racine et comme Corneille ne se montrent-ils pas égaux à eux-mêmes quand ils abordent un domaine où ils devraient faire sentir la présence d'un dieu qui n'est pas le leur. On ne voit pas le sentiment religieux servir dans **Iphigénie** d'un ressort essentiel, comme il fait dans *Esther* ou dans *Athalie*. Ni dans la bouche d'Agamemnon, ni dans celle d'Iphigénie, qui apparaissent si directement soumis au pouvoir de leur divinité, il ne parvient à placer un élancement comparable à : *O mon souverain roi!*, un acte de foi équivalente à : *Quand Dieu par plus d'effets marqua-t-il son pouvoir!*

Corneille de même. Ni son imagination, ni son intelli-

gence, ni sa sympathie ne lui permettent de se représenter la foi de Sophocle d'après la sienne, et l'on sait quelle distance il y a de Polyeucte à Œdipe, martyrs l'un comme l'autre.

Il n'y a que dans les drames bibliques ou chrétiens que ces grands poètes parviennent à faire sentir la présence divine ou le mystère de l'au-delà, et l'on s'étonne par exemple de l'absence qu'on en voit dans un ouvrage comme *Iphigénie.* Cette affreuse aventure, cette histoire d'un sacrifice humain qui heurte si cruellement notre sensibilité, ne peut s'admettre si l'on ne respire pas dans son atmosphère une acceptation mystique. Il en est de même des catastrophes qui achevèrent la vie des martyrs. Ce ne sont que d'abominables boucheries, que des exécutions arbitraires si elles ne s'embellissent pas d'imagination métaphysique ni d'assentiment à une exigence divine. Si Agamemnon n'est point capable de dire : « Oh! mon souverain roi! » ou seulement de murmurer le modeste : *Ainsi soit-il!* qui achève les plus humbles prières, son âme est inexplicable et son caractère inintelligible, sinon odieux.

L'Agamemnon de Racine est en effet à peu près inintelligible et presque odieux; d'ailleurs *Iphigénie,* la tragédie où il paraît, est singulièrement embarrassée. Son sujet se prêtait mal à rentrer dans un de ces conflits passionnels où Racine veut réduire à peu près tout ce qu'il considère. Iphigénie, victime propitiatoire, ne saurait être une amoureuse. On ne l'imagine pas prenant sa place à l'un des coins d'un carré parfait comme est Andromaque, ou bien au sommet d'un de ces beaux triangles comme Bajazet ou Britannicus, l'un où deux hommes se disputent une femme, l'autre où deux femmes se disputent un homme. Racine a cependant tenté de tracer en son honneur une de ces magnifiques figures de géométrie sentimentale. Il a imaginé le triangle Eriphile-Achille-Iphigénie, mais Achille ne se soucie point d'Eriphile et pas beaucoup plus d'Iphigénie, Iphigénie n'est point de ce monde, en sorte qu'il n'y a que l'étonnante Eriphile dont on entende le cœur qui se lamente. Cela ne suffit pas à faire un trio. Le trio était impossible. Iphigénie, je le répète, n'est pas de ce monde. Il ne faut pas l'introduire dans une

aventure qui se déroule sur le plan humain. Racine, mêlant l'amour à ce drame, fait la même erreur que Corneille lorsqu'il le mêle à l'histoire d'Œdipe. C'est l'erreur de Schiller, faisant Jeanne d'Arc amoureuse, comme si l'amour pouvait trouver sa place dans le cœur de cette héroïne de dix-huit ans. Iphigénie est condamnée à peu près au même âge que Jeanne d'Arc, peut-être un peu plus tôt, et cette créature, destinée à vieillir en Tauride, prêtresse de Diane, est aussi mal faite que Jeanne d'Arc pour les passions du cœur. En cet endroit la troisième pointe du triangle racinien se fond et s'efface. L'histoire d'Iphigénie pourrait prêter à un drame fondé sur l'idée de patrie. Ce serait alors, à l'usage de notre temps, une transposition du thème homérique. Ou bien on imaginerait encore que cet épisode farouche et sanglant, que Racine ne réussit qu'à peine à civiliser, s'exprimât dans un ballet tragique et sauvage, comparable au *Sacre du Printemps*. Car enfin rien n'est si élastique que l'interprétation des mythes, et l'histoire d'Iphigénie, habilement sollicitée, peut aussi bien exprimer la naissance du printemps qu'autre chose.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

LA DOUBLE RACINATION : ESPRIT ET CHAIR. — Victor Poucel : *Plaidoyer pour le corps*, préface de Paul Claudel (Plon). — René Dumesnil : *L'Ame du Médecin* (Collection « Présences », Plon). — Docteur René Biot : *Le Corps et l'Ame* (Collection « Présences », Plon). — Jean des Vignes-Rouges : *Je lis dans les Gestes* (Editions de France). — Rappels : Docteur Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu* (Plon). — Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques : *Les Rythmes et la Vie* (Libr. Lavandier, Lyon).

La double racine, selon Péguy, sur laquelle s'érige la plante humaine et où elle puise ses deux éléments indissociables, c'est le spirituel et le charnel. Pascal avait dit déjà de nous; « Ni anges ni bêtes. » A ne considérer qu'une de nos deux natures en effet, nous oscillons entre le matérialisme et l'idéalisme, qui font de l'homme une mécanique ou une entité, et qui sont fils tous deux d'une même erreur, la dissociation du réel. Erreur capitale si l'on en croit le mot profond de Bossuet : « L'erreur est une vérité dont on abuse. » Ainsi, depuis longtemps, nous nous tournons le dos les uns aux autres, et nous rongeons un des deux tronçons de la réalité mutilée.

On est en train de convenir de cette méprise et voici, à cet égard, trois livres assez significatifs. N'est-il pas curieux que les deux premiers, écrits par des médecins, contiennent le mot « âme » dans leurs titres mêmes, cette âme que Félix Le Dantec prétendait n'avoir jamais rencontrée sous son scalpel, et que le troisième, qui est l'œuvre d'un religieux, s'intitule **Plaidoyer pour le Corps.** Amusant chassé-croisé, surprenante interversion des rôles? Pas le moins du monde. C'est au fond le même appel, venu d'esprits pareillements synthétiques, mais agissant sur des milieux différents. C'est la même invitation à considérer l'homme dans sa totalité pour parvenir à le comprendre.

L'un de ces médecins est M. René Dumesnil. Des livres tels que son *Flaubert*, l'*Histoire de la Médecine*, l'*Histoire de la Musique*, qui font autorité en des genres si différents, nous ont déjà montré l'étendue de son horizon. Dans son dernier ouvrage, il conçoit **L'Ame du médecin** soucieuse non seulement du corps, mais aussi de l'esprit du malade. Il rappelle à ses jeunes confrères et il développe pour eux, en adaptant les vieux préceptes à la vie moderne, le beau *Serment d'Hippocrate :* « Je prescrirai de mon mieux et d'après ma conscience, et je me tiendrai éloigné de l'injustice; je n'entrerai dans les maisons que pour le bien des malades; en soignant les femmes, je ne me souillerai d'aucun acte lascif; je garderai le silence absolu sur tout ce que j'aurai vu et entendu, et le secret des familles sera mon secret... » En évoquant de poignants souvenirs de guerre, il fait voir la raison aux prises avec la pitié. Il met en garde contre les excès du laboratoire et de la spécialisation. Il écrit enfin le bréviaire de ces jeunes étudiants qui considèrent leur profession non comme une affaire, mais comme un sacerdoce.

L'autre médecin est le docteur René Biot, connu par ses travaux sur les glandes endocrines et fondateur de ce Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques, où des médecins, des philosophes, des prêtres, confrontent leur expérience de l'homme. On se souvient du procès magistral intenté par le docteur Carrel à la civilisation moderne, qui ruine à la fois l'âme et le corps par la mé-

connaissance de leurs rapports. Au milieu des merveilles du confort, dit-il, la personnalité humaine a tendance à se dissoudre. La science de la matière inerte nous a conduits dans un pays qui n'est pas le nôtre.

Le docteur Biot déclare de son côté (**Le Corps et l'Ame**) :

La science a cru se libérer en coupant ses relations avec la vie de l'esprit.. De ce jour, les choses du corps sont devenues inexplicables.

Que l'être vivant soit conditionné en partie par des phénomènes physico-chimiques ne donne nullement le droit au médecin de le traiter comme une matière inerte :

A aucun moment et dans aucun point de l'organisme, il n'y a de la matière qui soit exclusivement matière.

Par exemple, dès qu'un aliment est assimilé, dès qu'une gorgée d'air a traversé le poumon, ces éléments changent de nature, ils sont partie vivante du tout vivant.

Et voici le caractère qui distingue le mieux l'être vivant : lui seul présente une réelle unité. Il n'est pas possible de le diviser réellement en partie.

Ce poumon, ce foie, que mon observation considère seuls pour un moment, ne sont ce qu'ils sont qu'à cause de tout le reste, en fonction de tout le reste du corps.

Selon le mot d'Hippocrate, dont on se réclame encore ici : « Tout concourt, tout conspire, tout sympathise. »

Ce souci de sauvegarder l'unité se marque aujourd'hui par l'importance accordée en médecine à l'étude du système vago-sympathique et des glandes endocrines, qui constituent en effet de véritables régulateurs, jouant le rôle de chef d'orchestre dans la symphonie des fonctions.

Mais si « chaque détail de la vie est à ce point caractéristique de l'ensemble, il suffirait de savoir lire intégralement le moindre des phénomènes pour parvenir à connaître par lui l'organisme tout entier ». C'est la loi de corrélation des formes, dont Cuvier a fait une géniale application en reconstituant un animal disparu par la seule inspection de fragments osseux. En vertu de ce même principe les morphologistes cherchent aujourd'hui dans l'examen général des formes la signature du type constitutionnel et certains

cliniciens lisent dans les taches de l'iris les maladies des organes les plus lointains.

Faisons un pas de plus, avec le docteur Biot, à la recherche de l'unité. Le second caractère, qui distingue l'homme de la machine, le distingue en même temps de l'animal. Celui-ci n'est que « le théâtre de ses sensations et des réflexes moteurs qu'elles déclenchent ». L'homme sent, observe, réfléchit. On n'a jamais ignoré qu'une volonté forte met obstacle à une infection et, inversement, qu'un mal de tête entrave l'activité de la pensée. Nombre d'expériences modernes plus curieuses nous sont ici signalées. Des injections de thyroïdine, par exemple, font saillir le globe oculaire et donnent au regard l'expression de la colère; en même temps, elles rendent le sujet perpétuellement irascible. On en arrive à envisager ainsi une véritable thérapeutique des défauts, à soigner la paresse, la gourmandise, la concupiscence charnelle. Des physiologistes, comme le docteur Corman, nous mènent, par l'examen de la main ou du visage, jusqu'aux secrets de la vie morale.

Ces réflexions nous font croiser en passant les remarques agréablement présentées par M. Jean des Vignes-Rouges dans son petit livre **Je lis dans les gestes,** dont M. Gabriel Brunet a déjà excellemment parlé. Ecrite pour un public un peu léger, cette œuvre de vulgarisation laisse seulement pressentir, par quelques curieux aperçus, la grande œuvre qui reste à écrire sur ce sujet.

Et voilà tout un ensemble de recherches qui nous font saisir l'intime union du corps et de l'âme et qui justifie cette belle définition à la fois large et modeste, par laquelle se clôt le livre substantiel du docteur Biot :

> La fonction du médecin est de mettre l'organisme vivant dans des dispositions telles que la sagesse soit possible.

L'ouvrage du docteur Biot nous fait entrevoir par ailleurs d'autres relations, plus vastes encore, qui unissent l'homme à l'univers. Avec ses collaborateurs du Groupe lyonnais, il a mis en lumière l'influence des rythmes quotidiens et saisonniers sur les fonctions et les maladies. Il signale les travaux des docteurs Faure, Sardou, Vallot et Duprat sur l'influence

des taches solaires, et ceux du docteur Mouriquand sur celle des vents. Et pourquoi n'ajouterions-nous pas à ces recherches celles des astrologues scientifiques, entre autres du colonel Maillaud, auxquelles le docteur Vannier et le docteur Allendy s'intéressent?

Nous arrivons ainsi insensiblement à la mystique de la terre, telle que nous l'expose M. Victor Poucel. Son grand livre part, comme nous l'avons dit, d'un autre point et pratique une méthode différente. Il n'en est que plus intéressant de constater l'accord final. Cette méthode, c'est l'analogie, et nous n'en méconnaissons pas les dangers. Pourtant, ce sens admirable, que les modernes ont laissé s'endormir, mais qui reste actif chez les artistes, les poètes et les mystiques, est aussi le guide indispensable des grandes découvertes.

Il est, peut-on dire, le sens synthétique, le sens de l'unité et seul, il est capable de saisir les grandes lois.

Le *Plaidoyer pour le Corps,* de Victor Poucel, est une prise de conscience de l'harmonie universelle, du lien religieux qui unit le visible à l'invisible, la matière à l'esprit. En vertu de ce principe que nous avons vu énoncer par Hippocrate, qui fut celui de toute la science antique et qui s'est conservé, à travers l'époque mécaniste, chez les occultistes et chez les contemplatifs, tout est dans tout, la partie peut rendre raison de l'ensemble, et le corps humain « est le compendium de tous nos secrets ».

D'abord, chaque partie est une image de l'ensemble. La main, par exemple, c'est l'homme tout entier :

> En haut, les doigts intelligents et actifs..., puis une paume sensitive, et en bas, les éminences charnues de Vénus et de la Lune attribuées par la tradition à la vie inférieure et instinctive. L'ordre même suivant lequel se présente l'homme debout.

Mais le corps présente un sens plus haut, un sens spirituel; il nous fait connaître le parallélisme du monde physique et du monde moral; il nous rend visible le plan divin. Sous le regard qui scrute les apparences, les formes deviennent des symboles, les fonctions deviennent « une liturgie ». Il faut suivre page à page ce livre puissant, plein de révélations,

dont il est difficile de jamais épuiser la substance. Il faut relire, par exemple, cette méditation sur *l'Homme debout.*

La ligne s'élève du sol, confondue d'abord avec la matière pure: pieds et socle ne font à l'esprit qu'un seul support.

Puis, dans les étages superposés, une progression s'affirme : la région abdominale avec les fonctions de nutrition et de sexualité; à partir du diaphragme, cette vie primaire mise au service de la pensée individuelle, dans le mystère des fonctions des poumons et du cœur. Au plan supérieur enfin, « les sens élaborent au profit de l'être pensant les dépouilles du monde », et la matière cérébrale s'en empare et s'oriente en vue de l'action.

La vraie nature du regard, non passive, mais active; la découverte de la hiérarchie dans la partie droite et la partie gauche, dans la disposition ascensionnelle des organes, les réflexions sur le toucher, le soupir, les larmes, l'inspection du corps humain dans toutes ses attitudes et toutes ses démarches, témoigne d'un désir et d'un but, qui n'est pas seulement « la simple volonté de se conserver et de s'accroître, mais surtout de gagner en valeur ».

L'homme est fait pour avancer droit devant lui dans un seul sens. L'homme, naturellement formé en ascension, l'homme dont le regard s'accommode naturellement sur un point de l'infini contigu au ciel et à la terre, marche dans le sens de ce regard sans jamais fouler sa propre trace.

Ce corps qui, pour V. Poucel, révèle Dieu, Claude Bernard, cité par le docteur Biot, le voit dirigé dans le concert de ses parties par une cause inconnue qu'il appelle « idée organisatrice ». Encore un pas, et l'homme de science et le voyant vont se rencontrer dans le même centre.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

PSYCHOLOGIE

G. Dumas : *Nouveau traité de Psychologie*, T. VI, fascicule 1, Alcan. — J. Piaget : *La Construction du réel chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé. — Dr Wintch : *Les premières manifestations intellectuelles de l'enfant*, Payot.

Aux deux grands psychologues français, Th. Ribot et J. Paulhan, revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'énorme importance, dans notre vie, de ce que le premier

appela la *logique des sentiments et des passions* et, d'autre part, de ce que M. Paulhan définissait comme la transformation graduelle des tendances primitives par la société, par l'ensemble de la personnalité et par l'intelligence. C'est à ce sujet important qu'est consacré le fascicule 1 du tome VI du **Nonveau Traité de Psychologie** de M. Dumas. Deux psychologues distingués, MM. L. Dugas et F. Challaye, s'en sont chargés. Ils s'inspirent, comme de juste, des ouvrages de Ribot : *La Logique des Sentiments* et *Etude sur la Passion* (ouvrages qui n'ont rien perdu de leur intérêt!) et de l'excellent livre de J. Paulhan : *Les Transformations sociales des Sentiments* — tout en développant ou en rectifiant les idées des deux maîtres et en citant quelques exemples nouveaux (pas assez à notre avis). M. Dugas a écrit les chapitres sur la logique des sentiments et sur les passions (il y a d'intéressantes descriptions de la gourmandise, de l'avarice, etc.) et M. F. Challaye a donné un exposé intéressant de l'évolution c'est-à-dire de la « socialisation » et de la « spiritualisation » des tendances. Mais nous sommes obligé de faire une expresse réserve au sujet de cet exposé.

On sait que M. F. Challaye est un propagandiste, mieux : un apôtre du pacifisme intégral et du socialisme mi-marxiste, mi-anarchiste. Libre à lui. Mais quand nous avons vu son nom sur ce livre, nous nous sommes demandé, naturellement, s'il a su assez *socialiser* sa tendance pour la circonstance, c'est-à-dire s'adapter à sa tâche : écrire un article pour un traité purement scientifique et destiné au public cultivé et aux étudiants, donc ne devant contenir *que les choses les moins contestables, les plus incorporées à la science.* Eh bien, non, il n'a pas su le faire. Certes, il n'ose pas exercer son apostolat tout à fait ouvertement, mais il le fait par des suggestions suffisamment claires. Ainsi, à la p. 69, après avoir posé que l'esprit libre était plus spiritualisé que les esprits serfs qui sont plus socialisés, il écrit :

Il arrive que certains esprits libres opposent aux lois écrites de la société les lois non écrites qu'ils découvrent en leur propre cœur. C'est le cas des *objecteurs de conscience* qui refusent le service militaire parce que leur sentiment humanitaire ou leur foi religieuse leur interdisent de tuer et d'apprendre à tuer.

Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il est contestable que les objecteurs de conscience soient des esprits libres. Car — nous parlons des sincères — ils sont surtout sectateurs et fanatiques (1), donc, le contraire de l'esprit libre. Mais ce qui est évident, c'est que ces lignes de M. Challaye nous font sortir complètement du plan scientifique pour entrer dans le domaine des « valeurs », des appréciations. A la p. 80, M. Challaye suggère ceci :

> Alors que la défense individuelle et familiale a pour but... le salut de quelques existences jugées précieuses, la défense nationale par la guerre moderne a toujours pour conséquence la destruction d'innombrables existences précieuses. Et comme ont été récemment inventés de nouveaux procédés de guerre... certains pensent que la défense par les armes d'une ville ou d'un peuple serait désormais la destruction de cette ville ou de ce peuple...

Est-ce assez clair? Nous assumons ici la rubrique de psychologie, ce qui nous interdit d'analyser ou de critiquer les idées de M. Challaye (2). Nous ne le citons que pour montrer la force de sa « tendance »... dans les deux sens de ce terme. A la page suivante, il expose la théorie de lutte des classes de K. Marx. A la fin, sa « tendance » se manifeste à l'occasion des idées de la patrie et de la religion.

Récemment, un petit manuel des *Leçons de choses*, à l'usage de l'enseignement libre, est tombé, par hasard, dans nos mains. Là, dans le chapitre sur le *Printemps*, l'auteur parle du Jésus qui est présent dans l'hostie, de l'ascension du Jésus au ciel, etc., etc. On conviendra que, comme « leçons de choses » c'est assez... fantaisiste. Mais voilà : l'auteur, pieux et zélé, ne peut pas s'empêcher de piquer les leçons de catéchisme dans les leçons de choses. Eh bien, M. Challaye fait la même chose : il ne peut pas s'empêcher de piquer les leçons de *son* catéchisme (du pacifisme intégral) dans un texte scientifique. Tous les deux ont également tort.

Non, ce n'était pas du tout indiqué de charger M. Challaye

(1) La vie de certains objecteurs de conscience pourrait servir d'excellent exemple psychologique d'une monomanie passionnée.

(2) Rappelons seulement qu'un autre pacifiste, moins extrême, M. Th. Ruyssen, a sévèrement critiqué M. Challaye dont les conceptions ultra-défaitistes (plus extrêmes que celles de W. Lénine) le choquaient. Mais, servies par le talent de M. Challaye, elles exercent une notable influence sur ses élèves.

de rédiger cette partie du *Traité*. Que son exemple ne serve pas de précédent! Cela pourrait nuire considérablement à la belle œuvre entreprise par M. Dumas.

§

Nous avons déjà parlé ici (certes, insuffisamment, mais la place nous est si mesurée) de l'important ouvrage du psychologue genevois J. Piaget : *La Naissance de l'Intelligence chez l'Enfant.* Le volume qui est devant nous maintenant : **La Construction du Réel chez l'Enfant,** constitue sa suite. Dans la *Naissance de l'Intelligence,* M. Piaget avait pour but de montrer comment se développent chez le petit enfant les procédés et les opérations mentales qui, peu à peu, s'organisent en l'intelligence, d'abord « sensori-motrice », ensuite (en recommençant par les premiers stades) verbale et abstraite. Dans la *Construction du Réel,* il montre la formation graduelle — au bout de six stades! — des notions telles que l'objet, l'espace, la causalité et le temps. On sait que, pour M. Piaget, deux principes expliquent tout le développement psychique de l'être humain : l'assimilation et l'accommodation. Le premier, c'est l'aptitude de se *familiariser,* plus ou moins bien, avec le milieu relativement constant, habituel, normal. Cette familiarisation se réalise dans les réactions (ou les « schémas d'action ») stabilisées. L'accommodation, c'est l'aptitude à *corriger* ces schémas en réponse aux variations nouvelles, inhabituelles, du milieu. Au début, ces deux aptitudes, profondément organiques, sont mélangées, indifférenciées. Le développement consiste en leur *différenciation* et, en même temps, en l'intégration, c'est-à-dire en la formation des conduites, de plus en plus unifiées, complexes et adaptées au réel. En somme, c'est la vieille — et juste pour la bio-psychologie — idée de Spencer, enrichie de la notion de l'activité psychique constructrice de « schémas ».

On voit aussi, dans l'exposé de M. Piaget, les traces assez nettes des autres psychologues-philosophes : de Maine de Biran, de R. Avenarius, de Baldwin et, surtout, des critiques de l'associationnisme du XIX[e] siècle. Mais cela importe peu. Ce qui importe, c'est que ce livre (comme tous les livres précédents de M. Piaget) abonde en exemples concrets excellents —

M. Piaget observait lui-même ses nombreux enfants et dès leur naissance — exemples scientifiquement analysés. Et on ne saurait exagérer la valeur non seulement psychologique mais même philosophique de ces réactions des bébés — en somme très banales, très connues — analysées par un maître tel que M. Piaget. Cela nous rappelle l'idée qu'aimait répéter Pierre Janet dans ses cours au Collège de France, — l'idée de l'intérêt des faits banaux. Rien de plus stimulant pour la pensée, du moins quand c'est un esprit philosophique qui projette sur eux sa lumière!

Qu'il nous soit permis maintenant de faire quelques observations. Le terme « l'assimilation » ne nous paraît pas heureux. Il a son sens physiologique trop solidement établi. Au surplus, il ne paraît pas nécessaire. Ce que M. Piaget désigne par lui, c'est l'état d'adaptation relative aux conditions familières. Il s'agit des réactions stabilisées, innées, ou acquises. Eh bien, cela suffit... Certes, on peut dire que l'enfant « assimile » les situations relativement nouvelles, à celles familières. Mais ce n'est qu'une métaphore. Et puis, ce n'est pas une idée qui explique, c'est une chose à expliquer. Pour ce faire, il faudrait « descendre » (pour un psychologue pur, cela serait « descendre » !) à la physiologie cérébrale. Autre chose : les « six stades » ne devraient pas être pris comme une « loi d'airain ». C'est plutôt la règle qui comporte beaucoup d'exceptions. Surtout, si on tient compte, comme il sied, de deux choses à la fois : de « la naissance de l'intelligence » et de « la construction du réel » que M. Piaget a, peut-être, trop séparées.

Et, enfin, ceci : quand un psychologue ne s'occupant que des adultes proteste contre l'application à leur psychologie de l'idée du réflexe conditionné, il a tort, mais il est excusable : aux stades supérieurs de la vie mentale, ces réflexes sont, en effet, souvent *masqués* par d'autres formations psychologiques. Mais un psychologue de l'enfance ne peut pas, actuellement, négliger l'importance des réflexes conditionnés *chez les enfants*. Car, vraiment, une trop grande quantité de recherches et d'expériences (tant en Russie qu'aux Etats-Unis, etc), ont rendu le rôle de ces réflexes bien évident, tout à fait incontestable. Or, M. Piaget n'en souffle mot dans ce volume.

Et pourtant, tout le développement de la perception, l'accolement des perceptions visuelle et tactile, les premières expériences de la causalité, les premiers stades du langage (langage émotif et langage-signaux) ne se font que par le mécanisme du réflexe conditionné (auquel les « essais et erreurs » et les « réactions circulaires » ne fournissent qu'un *matériel* d'excitation : sensations kinesthésiques). Prenons un seul exemple : le temps. Nous étions bien étonné de ne pas avoir trouvé dans le chapitre consacré au temps l'une des premières réactions de l'enfant : le réveil ou l'agitation de l'enfant aux heures *habituelles* des tetées. Tous les êtres vivants sont sensibles aux cycles naturels de la durée et s'en empreignent facilement. C'est là la racine du « temps ». Eh bien, il y a près de trente ans qu'on a montré, chez Pavlov, qu'il s'agit dans ce cas, d'un *réflexe conditionné au temps.*

Nous soupçonnons fort que ce silence de M. Piaget sur le rôle des réflexes conditionnés chez les enfants s'explique par son aversion pour l'associationnisme. Car il « assimile » (comme beaucoup) les réflexes conditionnés au « schéma » habituel de l'association. Or, c'est une assimilation illégitisme (3). Les associations existent, certes, mais les réflexes conditionnés ne sont pas simplement associations. Ce sont les *jugements élémentaires non verbaux.* Mais quelles qu'en puissent être les *interprétations* il faut d'abord reconnaître *les faits.* Or, les faits disent que ces réactions existent chez les enfants et qu'elles ne diffèrent en rien de celles, du même genre, qui existent chez tous les vertébrés supérieurs.

La lecture des ouvrages de M. Piaget est nécessaire (et intéressante!) aux psychologues, aux pédagogues et même à tous les esprits cultivés. Mais il faut la compléter. Nous recommanderions, à cet effet, l'excellent livre du Docteur Wintch, clinicien expérimenté : **Les premières réactions intellectuelles et motrices des enfants** (Payot, 1935). L'auteur y montre, en utilisant sa riche expérience clinique, l'importance des réflexes conditionnés dans l'élaboration graduelle de toutes les conduites primitives des enfants. Seulement, le Docteur Wintch « pèche » dans le sens contraire : son livre est trop

(3) Nous avons essayé de montrer cela dans notre ouvrage *Les Réflexes Conditionnés et la Psychologie moderne*, éd. Hermann, 1937.

maigre et ses conclusions un peu trop simples. Mais celui qui « synthétisera » les deux ouvrages aura un tableau assez proche de la vérité du développement de la vie psychique humaine à ses premiers stades.

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lucien Berland : *les Araignées;* les Livres de Nature; Stock. — Paul Mathias : *Biologie des Crustacés Phyllopodes;* Bibliothèque de la Société Philomatique de Paris; Actualités scientifiques, Hermann. — *Mammalia,* Revue publiée sous la direction du professeur Bourdelle, Muséum.

Le récent livre de Lucien Berland, **les Araignées,** a reçu un excellent accueil parmi les savants et dans le grand public. Succès bien mérité, car l'auteur, zoologiste fort distingué, expose des observations personnelles dans un langage attrayant.

Ici, j'attirerai l'attention du lecteur sur quelques faits qui ont un intérêt biologique.

Chez les Araignées, les descendants, parfois nombreux, d'un même couple, ne sont plus représentés à la fin du développement que par deux individus.

C'est ce qu'on appelle l'équilibre biologique, et c'est une des choses les plus étonnantes que nous présente la nature : qu'une espèce soit peu féconde et ne donne que quelques œufs (10 à 50), ou au contraire que sa fécondité soit remarquable et qu'une mère puisse pondre 1.000 œufs ou plus, le résultat est le même, et le nombre d'individus de chaque espèce reste constant, sauf des cas exceptionnels. Pour arriver à cette régularisation, la nature, dont les ressources sont infinies, a employé des moyens excessivement variés...

Une espèce peu féconde a peu d'ennemis... Une espèce abondamment reproductrice, au contraire, est la proie d'une infinité de parasites : les uns s'attaquent aux œufs et en dévorent un grand nombre dans le cocon; d'autres s'attaquent aux jeunes et aux adultes. A ces causes s'ajoutent les intempéries, la maladie, la difficulté de faire la mue.

Dans un chapitre spécial, l'auteur montre l'importance des ennemis naturels des Araignées.

A noter cependant que les Araignées ont réussi à peupler toute la terre, par leur aptitude à s'adapter aux conditions

les plus variées, et en particulier à résister aux températures extrêmes.

Rares sont les Araignées qui vivent en société, bien que l' « instinct grégaire » soit très développé chez les jeunes. Il y a chez ceux-ci « un besoin d'agglomération qui leur fait désirer de rester groupés », besoin qui ne dépend en rien de la captivité dans le cocon, car les petites Lycoses, sortant de ce dernier, ne sont nullement tentées de se séparer, mais au contraire elles grimpent sur le dos de la mère, où elles resteront étroitement agglutinées pendant plusieurs semaines. Mais brusquement — cela se produit toujours après un changement de peau, la mue étant accompagnée de phénomènes physiologiques importants — on constate « un renversement complet de leur instinct », qui pousse les jeunes Araignées à se fuir les unes les autres et à s'en aller le plus loin qu'elles peuvent. Le moment est venu où chacune va mener une vie indépendante, et partant devra pourvoir à sa subsistance, effectuer des travaux divers, et se défendre contre des périls multiples et auxquels la plupart succomberont.

Berland insiste sur ce fait curieux. L'Araignée est apte, dès son plus jeune âge, à accomplir tous les travaux, souvent très complexes, que peut exécuter une adulte. Une minuscule Epeire sait faire une toile absolument parfaite, avec le même nombre de rayons, en tout semblable à celle de l'adulte, aux dimensions près. Une très jeune Mygale creuse son terrier et le ferme de cette curieuse porte si exactement adaptée. Ce sont là les deux travaux les plus fréquemment accomplis par les Araignées.

Leur instinct est parfait depuis le début, sans aucun tâtonnement ni apprentissage, ce qui serait impossible, puisque le plus souvent les parents ont disparu, et ce qui est justement la caractéristique de l'instinct : infaillibilité acquise dès le début sans apprentissage, mais en contre-partie aucun progrès possible.

L'instinct considéré s'évanouit chez les mâles adultes. Comme c'est presque toujours la règle chez les animaux, les mâles n'ont qu'un rôle fécondateur et ils ne se livrent à aucun travail, notamment de construction. Une Araignée

mâle ne fait pas de toile, ne creuse pas de terrier. La disparition de l'instinct coïncide avec la maturité sexuelle, et s'accompagne parfois d'un changement de coloris, manifestation d'une modification de métabolisme.

L' « instinct constructeur » est tout à fait remarquable chez la *Nemoscolus Lauræ*, petite Araignée découverte par Eugène Simon à la Fontaine Vaucluse, et dédiée à Laure. Elle ajoute, au centre de la toile, une curieuse construction faite de soie : cône de 5 à 6 millimètres de diamètre à l'ouverture, et de 20 à 30 de haut. Pour fabriquer ce cône, elle commence par l'ouverture de la base, et tisse une série d'anneaux successifs superposés, de plus en plus petits, procédant comme une tricoteuse de bas.

> L'Araignée tient beaucoup à ce cône (c'est là qu'elle vit et dépose ses œufs). Quand on l'élève en captivité et qu'on a pris avec elle son tube, elle fait d'abord une toile, puis elle va chercher son cône et le hisse au milieu, plutôt que d'en faire un nouveau : toile et tube sont tout à fait séparés dans son idée, la toile n'est qu'un piège à Insectes qu'on refait chaque jour s'il le faut, tandis que le cône est une demeure permanente, qu'on tient à conserver, l'améliorant peu à peu, aussi a-t-elle à son égard un sentiment très vif de propriété personnelle.

De même une grosse Sparasside de Madagascar a la curieuse habitude de vivre dans une coquille de Mollusque d'assez forte dimension, mais elle ne la laisse pas sur le sol, elle la monte après les branches des arbustes au prix de longs efforts.

L'utilisation d'objets déterminés, voilà qui est tout à fait curieux pour la psychologie de l'Araignée.

Un chapitre est consacré à « la soie », un autre au « venin ». Les Araignées ne sont guère dangereuses pour les Hommes, sauf au Brésil. Ce pays, en effet, jouit du privilège d'avoir les animaux les plus venimeux du monde : Serpents, Scorpions, Mygales.

On a souvent parlé, à propos des Araignées, des drames conjugaux : la femelle dévorant son mâle après la fécondation. On lira donc avec intérêt les pages consacrées par Berland à « l'amour et la reproduction » ; il s'agit de faits dûment contrôlés.

L'auteur a observé en particulier une curieuse danse prénuptiale chez des *Hyptiotes.*

Le moment venu de l'union, le lieu de leurs amours fut un simple fil de soie, qu'ils avaient lancé exprès dans ce but, horizontalement d'un montant de la fenêtre à l'autre. Mâle et femelle se tiennent chacun à l'un des bouts du fil. Longtemps immobiles, par moments et d'un commun accord, ils s'avancent sur cette passerelle l'un vers l'autre, se rencontrent au milieu, font demi-tour et s'en retournent au point de départ. Nouvel arrêt, puis on recommence. Cette étrange manœuvre se répète un très grand nombre de fois.

L'ouvrage de Berland est susceptible de ressusciter les discussions au sujet de la fixité de l'instinct, du « plan de la nature » et de ses « buts ». Et il n'est pas douteux qu'on pourra faire à Berland certains des reproches adressés déjà à Fabre d'Avignon.

§

L'enseignement de la zoologie, de purement descriptif, anatomique, tend de plus en plus à devenir biologique. Témoin, la **Biologie des Crustacés Phyllopodes,** par Paul Mathias. Il y est question des conditions de vie, des mouvements, de la respiration, de l'alimentation, de la durée de la vie, etc. Les œufs des Phyllopodes présentent une résistance remarquable aux facteurs physiques; ils peuvent supporter à sec une température supérieure à 80° et cela pendant une heure; dans la nature, une dessiccation prolongée pendant 15 années n'altère pas leur vitalité, bien au contraire.

§

J'ai déjà signalé ici une nouvelle Revue, **Mammalia.**

Le premier numéro de la 2e année vient de paraître. Il contient entre autres une savante étude du professeur Bourdelle, sur la morphologie des Equidés préhistoriques. A noter encore des observations sur une colonie de Chauves-souris migratrices, sur le comportement des petits Mammifères sauvages en captivité. A cet égard, il y a, chez les Gerboises, des différences individuelles considérables, différences physiologiques et psychiques, portant sur la diminution

de l'appétit, les troubles du sommeil, le désordre de l'activité musculaire, la rapidité de l'amaigrissement. Il y aurait intérêt à généraliser de telles observations.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Maurice Duportet : *Topobibliographie de la France; Anthropologie, Préhistoire, Folklore;* t. I, *Allier;* t. II, *Creuse*, 4°, Montluçon, 42, rue des Droits-de-l'Homme. — Albert Marinus : *Le Folklore belge*, t. I, 4°, ill., Bruxelles, Editions historiques.

En entreprenant la publication d'une nouvelle **Topobibliographie de la France,** celle d'Ulysse Chevalier étant devenue insuffisante sur certains points, mais restant toujours utile sur d'autres, M. Duportet a adopté un plan extrêmement vaste. Ici ne nous concernent que les sections *Anthropologie, Préhistoire* et *Folklore* qui sont évidemment arrangées comme toutes les autres sections (sciences diverses, histoire, etc.).

Chaque section est représentée par un chiffre romain qui reste le même dans toute la série de volumes; les trois sciences énumérées ci-dessus sont les sections VII, IX et XV. Un volume est consacré à chacun de nos départements; l'Allier et la Creuse sont parus. Puis viendront l'Indre, la Corrèze, le Cher, la Nièvre, etc. Autrement dit, M. Duportet rayonne à partir de son pays natal et l'on doit prévoir bien des années encore avant l'achèvement de ce tour de France. Raison de plus pour encourager l'auteur et ses collaborateurs à finir le dépouillement bibliographique commencé. Mais on ne doit pas croire que ce dépouillement comprend la totalité des publications relatives à chacun de nos départements; il ne concerne que les périodiques savants locaux, comme l'ancien Lasteyrie-Vidier, en ajoutant aux revues des sociétés savantes les autres revues locales et le plus possible de journaux hebdomadaires, de quinzaine, mensuels, et parfois même des quotidiens lorsque les articles publiés présentent un caractère original.

De sorte que l'on ne trouvera pas dans cette topobibliographie : 1° les livres et autres ouvrages (tirages à part, extraits) publiés dans le département; 2° ni pour chaque département les ouvrages et articles qui le concernent pu-

bliés dans d'autres départements. Cette double limitation devait être signalée; mais tel quel déjà le résultat pratique obtenu est considérable. Pour l'Allier, l'anthropologie fournit 16 titres; la préhistoire 236 titres, dont plus de la moitié relatifs au problème de Glozel; le folklore, pris il est vrai dans un sens extrêmement large, 274, dont beaucoup se rapportent à des récits dénommés par leurs auteurs soit contes, soit légendes mais qui sont seulement littéraires, pas populaires du tout.

Pour la Creuse, la topobibliographie donne dans la section anthropologie, 2 titres; la préhistoire, 65 titres et le folklore (mieux délimité cette fois par l'auteur du volume, Louis Lacrocq) 107 titres.

Sans doute, la richesse bibliographique de la préhistoire dans nos publications provinciales était connue grâce à l'admirable répertoire de Raoul Montandon dont j'ai analysé ici les volumes successifs; mais on ignorait la richesse des publications provinciales relatives aux diverses sections du folklore. Bien pis : jusqu'ici le folklore n'était même pas inscrit à part en tant que section autonome; on l'annexait tantôt aux sciences historiques, sous le nom de traditionnisme, tantôt d'une manière vague à la sociologie. M. Duportet n'est pas folkloriste lui-même; s'il a dû créer cette section, c'est sous la pression des faits mêmes; il est vrai que le Bourbonnais et la Marche sont parmi les régions de France les mieux étudiées. Le Nivernais aussi a une bonne littérature folklorique et le volume sur la Nièvre nous sera autant le bienvenu que ceux de l'Allier et de la Creuse.

Le sondage que j'ai fait avec les trois sciences qui m'intéressent, et les contrôles que j'ai été obligé de faire pour la bibliographie de mon *Manuel,* me permettent d'affirmer que cette topobibliographie, munie d'index détaillés (des lieux cités et des matières traitées) est un instrument de travail absolument indispensable et qui remplit bien son but : faire économiser aux chercheurs du temps et de la peine.

§

Sur un tout autre plan se situe le grand ouvrage sur le **Folklore belge** dont le tome I a paru et qui comprendra

trois volumes. Albert Marinus, directeur du *Folklore brabançon* qui compte internationalement parmi les meilleures revues de folklore, s'est donné pour but de représenter la vie du peuple belge, tant wallon que flamand, par une série de tableaux, plutôt que par un exposé méthodique et suivi. Des ouvrages de ce genre doivent être munis d'une illustration abondante et bien choisie; c'est le cas pour le volume paru; les 375 photos sont nettes et bien tirées.

Grâce à ces images et aux textes descriptifs, l'auteur espère que ses compatriotes comprendront enfin ce qu'est le folklore au sens moderne et complet du terme :

Il est triste, dit-il, d'avoir à constater que pour la plupart de nos compatriotes, quand on a vu danser quatre géants couverts d'oripeaux sur la place publique, quand on a bu un verre de lambic à la société de tir lors de la kermesse, on a épuisé le Folklore National, on a le droit d'être considéré comme folkloriste et de s'en dire protecteur.

Ma foi, en France, c'est presque la même chose; on l'identifie aux exhibitions de costumes plus ou moins authentiques, à quelques chansons toujours les mêmes, et à un ramassis de « superstitions » plus ou moins grotesques.

En somme, pour la propagande en faveur du folklore dans le grand public, le procédé d'exposition de Marinus paraît mieux conditionné qu'un traité suivi qui reste toujours partiellement abstrait. Voici, dans ce tome I, la succession des tableaux folkloriques :

La création d'une ambiance : visites de groupes d'études dans diverses localités intéressantes, dans des musées.

Le pèlerinage d'Hakendover; c'est un sanctuaire consacré aux Trois Pucelles; distribution de la terre du cimetière.

Les caves du brigand Colon, à Folx-les-Caves; graffiti vraiment extraordinaires.

Visite au Doudou de Mons : excellentes photos du combat de saint Georges et du Dragon, avec les chins-chins, les hommes-sauvages et les chevaux-godins (nos chevaux-frus); belle procession de Sainte-Waudru.

Au pays de Gouyasse : c'est la ville d'Ath, aux Géants célèbres.

Folklore namurois : géants, danse macabre; académie de Moncrabeau; cortège et combat des échassiers.

Une histoire de revenant : le fantôme du château de Horst.

Les marches de Sambre-et-Meuse : de saint Eloi à Laneffe; de saint Pierre à Florennes (déguisés en zouaves); de N.-D. de Walcourt; de saint Feuillien à Fosses; de sainte Rolende à Gerpinnes; puis, en dehors de cette région, les marches de la Madeleine à Jumet, de saint Véron à Lembecq. Ces « marches » ou pèlerinages, sont caractérisés par des cortèges en costumes militaires de diverses époques.

Le folklore au village : jeux et jouets d'enfants; ustensiles divers.

Virga Jesse et don Christophe : pèlerinage à Hasselt.

La kermesse de la petite ville et les jeux populaires : concours de tir; colliers des gildes; jeux de boules, de palet, de crosse.

Les Gilles de Binche : bonnes photos des chapeaux à panaches énormes; les 25 airs de la danse des Gilles.

Le Sterckshof : c'est le nom du nouveau musée de folklore en construction à Anvers; documents comparatifs sur d'autres musées en plein air d'Europe. On a choisi un vieux château, restauré en 1927. Espérons qu'il y aura de la lumière dans les salles. Ce musée aura un restaurant-guinguette dans une ancienne ferme. L'auteur regrette que ce musée doive être exclusivement flamand, et qu'on n'ait pas profité de l'Exposition de Bruxelles pour construire un musée de folklore belge vraiment national.

On voit déjà par ce premier volume que Marinus a su choisir dans le folklore belge des faits représentatifs; non seulement il les décrit en détail, mais, bien que l'ouvrage soit en principe destiné au grand public, il les explique soit localement, soit comparativement.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Gabriel Hanotaux : *Mon Temps*, t. II (Plon). — Jérôme et Jean Tharaud : *Alerte en Syrie* (Plon). — Paul Bernard : *Nouveaux aspects du problème indochinois* (Nouvelles Editions Latines). — Maurice Baumont : *L'essor industriel et l'impérialisme économique* (Alcan).

Deux grandes figures dominent et éclairent le nouveau livre de M. Gabriel Hanotaux : Gambetta, Jules Ferry. Elles sont inégalement coloniales, mais l'ancien ministre des Affaires étrangères, qui débuta dans la politique comme chef de cabinet de Gambetta, révèle quel constant et fort intérêt le grand chef de la résistance à l'Allemagne attacha au développement de notre influence et de notre empire outre-mer. Leader de l'anticléricalisme, il sut écouter les Pères Blancs et admirer Lavigerie qui le décida à l'expédition de Tunisie, à quoi il rechignait : M. Hanotaux confirme là-dessus tout ce qu'avait exposé M. Goyau dans son admirable *Lavigerie*. Il relate, avec la précision la plus saisissante, les diverses tractations concernant notre intervention en Egypte : la lourde responsabilité au sujet de notre abstention — qui fut une abdication — retombe sur Clemenceau et Freycinet; M. Hanotaux cite les recommandations puissamment nuancées de Gambetta pour notre politique à l'égard de l'Angleterre, dont il nous faut être résolument l'alliée sans en devenir la servante : elles restent d'une poignante actualité et mériteraient d'être affichées dans les Directions du Quai d'Orsay. Tout ce livre, si important, si instructif, aussi sérieux que brillant et spirituel, de l'ancien ministre, en plaidant avec tact mais autorité pour le maximum de labeur et d'érudition historique chez les grands fonctionnaires, doit être lu, annoté, médité autant par ceux de la rue Oudinot que par nos diplomates. Ils y apprendront aussi sous la vigilance de quelles idées directrices fut prise la décision d'agir sur la côte des Somalis, d'y reprendre nos vieux droits, de nous installer à Obock : il ne serait pas sans portée d'inscrire avec éclat le nom de Gambetta sur une des places de ce Djibouti où nous devons ne plus rien négliger.

Et Jules Ferry se dresse là avec une grandeur dont public et même spécialistes ne soupçonnent guère en général le

stoïcisme. « Il n'est peut-être pas une page de l'histoire de Jules Ferry, affirmait Antonin Proust, qui n'ait été marquée par un acte d'héroïsme. » M. Hanotaux, qui a été également son chef de cabinet, trace, par une savante composition de grands traits et de petits traits, un portrait extraordinairement vivace, émouvant, de cet homme d'Etat d'apparence si froide mais de patriotisme brûlant : il nous conte comment les parlementaires l'abattirent avec une ignare ingratitude et comment les Parisiens voulurent le jeter à la Seine. Ses pages sur l'impopularité sont riches d'observation et d'avertissement : elles s'aggravent de discrètes indications sur l'improbité des hommes politiques qui la fomentent. Tous ceux qui se vouent à notre histoire coloniale devront revenir souvent puiser renseignements et leçons de première utilité dans **Mon Temps** et y prendre de quoi imposer à nos élites une conscience plus énergique des devoirs de la France envers la Grande France.

Les beaux livres de cette année nous rappellent l'un après l'autre à plus de réflexion, de constance, de dignité. **L'Alerte en Syrie** des Tharaud a obtenu le plus haut succès puisqu'il a fort contribué à retarder, déconcerter, la ratification du traité franco-syrien. Avec un talent simple mais résolu et rigoureux, les auteurs, qui ont parcouru les plus diverses régions du Levant, en étudient toutes les questions urgentes, et angoissantes puisqu'il s'y agit non seulement de la dignité — capitale pour nous — de notre politique pour qu'elle cesse de se trahir, mais de la vie de millions d'êtres qui nous a été confiée. Ils établissent que l'unité syrienne est un mythe faussaire, qu'Alaouïtes comme Druses haïssent les gens de Damas, que la haute Djézireh n'est pas moins rebelle aux nationalistes syriens, usuriers, et que les assassinats s'y multiplient, qu'Arméniens et Assyriens redoutent à juste titre les massacres massifs, qu'à Alexandrette se découragent les plus tenaces artisans du bienfait français, qu'Alep elle-même devient irrésolue entre Damas et Ankara, que les Turcs se préparent à envahir les provinces du Nord et à s'approprier notre chemin de fer. Notre départ, même gradué, sera fatal à tous, aux gouvernants nationalistes eux-mêmes qui se fusilleront entre soi. Ils appellent maintenant

à leur secours les Arabes du Hedjaz qui offrent de financer un chemin de fer stratégique entre Damas et La Mecque avec de l'argent anglais. Autant de complications meurtrières déclanchées par notre retraite qui est une fuite dénonçant la peur de prendre des responsabilités : peur, moins devant Damas que devant Paris divisé par Moscou et émietté entre des principes abstraits.

Presque toute la presse française s'est ralliée aux Tharaud pour la fidélité envers les droits et les devoirs de la France, envers la plus stricte humanité. Au premier rang milite le général Brémond, l'un des plus grands spécialistes des questions du Levant, dont on n'a pas oublié le remarquable livre *Yemen et Saoudia*. Dans *La France Militaire* et maints autres organes, il dépiste et dénonce toutes les insidieuses tractations, particulièrement les complicités entre Ankara, Moscou et Berlin qui peuvent se combattre sur d'autres terrains, mais à Damas s'entendent contre la France. *L'Académie des Sciences Coloniales* suscita plusieurs séances de discussion où MM. Robert de Caix, René Pinon, Brémond, Jalabert, Duchêne, ont réclamé qu'au moins soit annexées au projet de traité quelques nouvelles prescriptions assurant mieux la sécurité des minorités et le respect des capitaux investis par la France dans routes, chemin de fer, ports, banques, entreprises et transports si coûteux de notre part du pétrole de Mossoul. C'est cette part de pétrole, par nous payée si cher, qui est la plus convoitée par les diverses Puissances, avides de l'utiliser dans une prochaine guerre contre la France même.

Contre tant de menaces on ne sait encore exactement comment va réagir le Quai d'Orsay, mais le nouveau ministre des Colonies a déjà décidé le gouvernement à un renforcement de la *Défense de l'Empire*. Immédiatement M. Mandel a donné les ordres pour de grands travaux conséquents à Dakar dont on fera un port de première importance sur la seconde ligne des Indes et Indochine : via le Cap-Madagascar; parallèlement les bases d'aviation vont y être élargies, et l'on peut enregistrer avec satisfaction le fonctionnement d'une ligne Dakar-Pointe-Noire créée par les Chargeurs

Réunis sous la présidence de M. Henry Bérenger. M. Mandel a résolu l'augmentation des effectifs militaires de l'Afrique Occidentale et de l'Indochine. En Afrique Equatoriale, M. Reste, électrisant toutes les bonnes volontés, pousse l'achèvement du port de Pointe-Noire et l'intensification de la production. Infatigablement il multiplie les tournées qui stimulent, en même temps que les services administratifs, les indigènes cultivateurs, les colons et les industriels. Partout alertée, rénovée, redressée, l'Afrique Equatoriale, jadis appelée par les Allemands « l'Enfant de la Douleur », devient une très vivace colonie.

Madagascar se trouve déjà porté à un beau stade de production, et même de civilisation, par le Gouverneur général Cayla, énergique héritier de Galliéni. Malgré la crise il a partout accéléré la production, obtenant de Paris les protections indispensables pour café, manioc et autres denrées. Les chiffres du premier trimestre 1938 accusent de nouveaux progrès sur 1937 qui s'était montré si supérieur à 1936. Tandis que la métropole s'attarde dans le marasme, les colonies, même celles qui passaient pour déshéritées comme l'Afrique Equatoriale, lui donnent des exemples de prévoyance, de courage, d'activité; la peine même avec laquelle elles maintiennent et développent leurs chiffres d'affaires fait ressortir la valeur et le mérite de leur prospérité. Non seulement elles poursuivent leur œuvre d'assistance médicale et d'éducation mais elles créent d'actifs services d'urbanisme et de tourisme. Il sied de signaler particulièrement aux lecteurs d'une revue aussi intellectuelle les très méthodiques prescriptions de M. Cayla pour que du Nord au Sud de la grande île les beautés de la Nature et tout ce qui a un intérêt historique soient enregistrés, photographiés, décrits dans des livrets pour visiteurs comme pour publicistes et sociétés savantes.

Pour l'Indochine, le nouvel ouvrage de M. Paul Bernard apporte un substantiel complément de connaissance et de réflexion. Son **Problème économique indochinois** (introduction magistrale de René Bouvier, 1934) reste l'étude d'envergure sur les questions financières et fiscales comme sur la production; mais depuis survinrent les réformes du Front

Populaire avec la répercussion sur ce pays où l'industrie, de création européenne, occupe dorénavant 100.000 ouvriers. Comment élever le niveau de la vie indigène, comment améliorer le sort misérable auquel la surpopulation, d'année en année plus oppressante, condamne les habitants du delta tonkinois? M. Paul Bernard réclame vigoureusement pour l'Indochine la liberté d'assurer son développement industriel normal. Faute d'épargne individuelle et d'étendues suffisantes à cultiver, l'effort humain est gaspillé au Tonkin à des travaux qu'il faudrait faire exécuter par le bétail ou de la mécanique; cependant chaque travailleur ne s'y emploie qu'une partie de l'année. Donc développement industriel au Tonkin et colonisation en Indochine par des paysans tonkinois. Et l'auteur traite abondamment du problème social auquel s'est attelé M. Brévié avec son grand cœur et son intelligence méthodiquement appliquée aux pleins devoirs du Gouvernement Général.

Voici le lieu de citer le gros ouvrage d'ensemble de M. Maurice Baumont, compendieuse synthèse historique de la transformation effectuée dans l'Univers au point de vue politique, économique et social de 1878 à 1904, date de la guerre russo-japonaise. En ces 26 ans une paix, précaire certes mais quasi effective, favorisa dans le monde civilisé un développement industriel intense qui engendra concurremment, contradictoirement, une poussée socialiste et une expansion avide de gains plus ou moins impérialistes. C'est l'époque du plus intense essor de politique coloniale : ère de conquête et de progrès matériels d'où devaient se déchaîner les brutaux égorgements de la Grande-Guerre.

MARIUS LEBLOND.

CHRONIQUE DES MŒURS

Charles Régismanset : ***Pauvre vingtième siècle! Essai sur la bêtise de ce temps***, **Gaston Doin.**

Charles Régismanset... quel beau nom: Karl, l'homme de la maison du roi! on dirait un évadé des *Récits des temps mérovingiens*..... est un des plus précieux moralistes de nos temps léonblumiens. En sus de beaucoup de romans, de poèmes et d'essais politiques ou halieutiques (ces deux sciences

ont des rapports), il a donné au moins trois grands ouvrages de morale sociale : *Contradictions* dont le titre seul indique combien son esprit est souple et déconcertant... sa croupe se recourbe en replis tortueux! — *Préceptes de philosophie contemporaine,* un gros et docte livre au titre un peu rébarbatif, mais au contenu très amène, puisque ce sont conseils administrés à un fils hypothétique, si bien qu'à chaque page, le lecteur a envie de dire : Oui, papa! et enfin maintenant **Pauvre vingtième siècle! Essai sur la bêtise de ce temps,** un volume beaucoup plus condensé mais non moins savoureux.

Oui, notre temps semble le triomphe de la sottise humaine! Et si Léon Daudet a eu motifs à traiter le XIXe siècle de stupide, de quelle épithète devra-t-il marquer le XXe? En vérité on n'entend, on ne lit et on ne voit que des insanités! Mais déjà voilà bien des mots : bêtise, sottise, stupidité, insanité, qui ne sont peut-être pas tout à fait synonymes, et j'ai bien envie — ma croupe à moi aussi se recourbe en plis tortueux! — de plaider la cause adverse et de dire que notre temps, au sens propre des mots bête et bêtise, ne mérite pas les vitupérations de notre mérovingien qui, en sa maison du roi, connut certainement le *Meneur de Louves* de Rachilde.

Car que veut dire bêtise, sinon ce que font les bêtes? Or ce que font les bêtes est sinon toujours très convenable, du moins toujours très naturel, très compréhensible et parfois très gentil. Aucune allusion, messeigneurs, à la bête à deux dos! Et si vous pensez à la bête à quatre crocs et à vingt griffes, je vous dirai que ce n'est pas de sa faute, et je vous renverrai à Henri Mazel qui, dans son *Epopée de Lucifer,* a innocenté toutes les créatures pour rendre seul responsable le Démiurge. Bêtes, les bêtes? Allez donc dire à Paul Léautaud que l'homme est plus intelligent que le chien et le chat, vous serez bien reçu! Donc ce qu'on peut reprocher à notre temps c'est son insanité, son ignorance, son orgueil, sa méchanceté, son fanatisme (rien de tout cela ne se trouve chez les bêtes) mais non sa bêtise, car notre temps est fort intelligent, mais il met son intelligence au service de toutes les aimables choses que je viens d'énumérer. Ah! plût aux Dieux que les hommes fussent bêtes! C'est quand ils sont bêtes qu'ils commencent à devenir

sympathiques. Qui donc a dit que ce qu'il y avait de meilleur dans l'homme, c'était le chien, et sans doute, dans la femme, le chat?

Justement les exemples de bêtise collective que donne Charles Régismanset pourraient prêter à discussion. Bêtise de la France qui a prêté des milliards à la Russie avant 1914 au lieu de les investir dans ses colonies. Bêtise de l'Allemagne qui a déclaré la guerre en cet an 1914 quand la paix lui aurait donné la victoire. Bêtise de l'Italie qui engage tout son avenir dans une politique impériale ruineuse. Bêtise des Anglais et des Américains qui... etc., etc. Mais combien tout cela serait à revoir de près! Nos capitalistes n'ont pas été bêtes du tout en prêtant leur argent aux Russes qui leur ont servi, tant qu'ils n'ont pas été détroussés eux-mêmes, un intérêt très louable, tout en construisant des chemins de fer stratégiques qui leur ont permis de nous sauver en 1914, et il serait excessif de nous traiter d'idiots parce que nous n'avons pas prévu la conquête de la Russie par les bandits léninistes (qui donc pouvait la prévoir dans les conditions et dimensions où elle s'est faite?) Et puis si nous avions mis ces milliards à planter du café ou de l'hevea dans nos colonies, croit-on que le résultat actuel serait bien différent? L'argent est fait pour être perdu, disent les sages, et les canailles sont là pour leur donner raison, soit les banqueroutiers de Russie, soit les flibustiers de France et de Navarre. Alors il ne faut pas se hâter de crier à la bêtise parce que quelque chose qui devrait réussir ne réussit pas. L'Allemagne n'a pas été bête du tout en tentant son grand coup en 1914, car il a failli de très peu réussir, ni en tentant ses autres coups d'après 1918, car ils ont parfaitement réussi, et Régismanset affirme bien que la réussite est momentanée et précaire, mais qui sait si ce n'est pas lui qui dit alors une bêtise? Et l'Italie, c'est son affaire d'Ethiopie qu'on traite de bêtise? Qu'on la traite d'iniquité, soit, mais de bêtise! Une affaire qui donne à l'Italie un pays salubre et fertile pouvant nourrir des millions d'Italiens qui actuellement ne mangent pas à leur suffisance dans leur botte!

Mais laissons le champ politique. Il est trop facile de traiter d'imbécile le général qui ne gagne pas sa bataille, ou le chef d'Etat qui ne fait pas réussir ses desseins. La sottise ne com-

mence que quand l'un ou l'autre a été au-dessous de tout, mais c'est bien difficile d'être au-dessous de tout. Mac-Mahon et Napoléon III, Moltke II et Guillaume II ont droit à des circonstances atténuantes. Mais, dira-t-on, Louis XVI et Nicolas II n'y ont pas droit. Possible. Malgré tout mieux vaut s'abstenir d'injures. Donc fuyons ce champ de bêtise. Il y en a d'autres qui nous appellent.

La bêtise féminine, par exemple. Régismanset a été, à la fois, enchanté et *hindigné,* comme écrivait le bon Flaubert, par les correspondances des journaux de modes où tout est mélangé de la façon la plus cocasse : le miroton, les cils collés, les règles douloureuses et les déceptions amoureuses, et je reconnais qu'il y a bien ici de la bêtise spécifique, de la bêtise vraie, mais tout cela n'en est pas moins gentil, et si naturel, si compréhensible! Il ne faut pas plus en vouloir à nos sœurs de ces préoccupations intimes qu'à nos chiens, et à nos chats et aussi à nos canaris de s'intéresser à leurs petites affaires. La vraie sottise ne commence que quand l'on veut chanter plus haut que sa lyre, ce que fait parfois l'homme, mais ce que la femme ne fait à peu près jamais, c'est si légitime, le miroton! et si pitoyables les déceptions amoureuses! L'homme qui serait tenté de voir là de la bêtise ne se doute pas qu'il est cent fois plus bête avec ses mirotons politiques et ses déceptions électorales.

Plus loin l'auteur s'en prend à la bêtise juive. Où a-t-il vu jamais un Juif bête? Ce qu'il appelle de ce nom, c'est tout autre chose, c'est l'esprit de race qui fait, nous assure-t-il, que le Juif, même assimilé, garde son âme de nomade, de destructeur et de parasite, et ce n'est pas par sottise qu'il provoque de nouvelles vagues d'antisémitisme, pas plus que ce n'est par sottise que l'Allemand éveille de nouvelle poussées d'antigermanisme. Les uns et les autres ont une telle confiance dans leur force qu'ils croient pouvoir dédaigner tous les mécontentements, et alors ce dédain est autre chose que de la sottise, c'est de l'imprudence ou de l'arrogance, donc au fond de l'orgueil, mais ce n'est pas de la bêtise, de la bonne, simple, gentille, charmante bêtise!

Car c'est là qu'il faut en venir en fin de compte, à l'orgueil et à ses frères, aux sept péchés capitaux qui procèdent tous,

plus ou moins, de la méchanceté. Ce n'est pas la bêtise qui caractérise notre temps, c'est la méchanceté sous ses deux formes principales, la haine et la violence. Et ce qui rend la bêtise elle-même dangereuse, ce ne sont pas tant ses éléments spécifiques : le manque d'esprit critique, la crédulité, l'ignorance, que l'orgueil qui empêche le sot de se voir sot et la méchanceté qui le pousse à faire du mal aux autres. Si la bêtise était modeste et bonne, elle serait délicieuse comme celle des pauvres animaux domestiques qui vivent de notre vie, mais comme elle se lie trop souvent à l'arrogance, au fanatisme, à la vanité, elle peut devenir, en effet, concédons-le à Charles Régismanset, un fléau, un terrible fléau.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Vérité aux Français : M. H. R. Lenormand écrit sur le théâtre en U. R. S. S. et en France. — *La Nouvelle Revue Française* : M. Léon-Paul Fargue, à propos de « Défense des Lettres » de M. Georges Duhamel. — *Yggdrasill* : « Défense à la poésie? » par M. Marcel Martinet. — Mémento.

La Vérité aux Français (mai) contient un article de M. H.-R. Lenormand, le très remarquable dramaturge, où proposant le dilemme : « Théâtre dirigé ou Théâtre libre », il prend parti pour le second. Il s'agit, on s'en doute, de la dépendance ou de l'indépendance de la scène par rapport à l'Etat. D'un séjour de plusieurs mois en U. R. S. S. il y a deux ans, ce novateur français rapporte ses impressions de nombreux spectacles dramatiques auxquels il assista.

Ce que j'ai vu des dramaturges bolcheviks — écrit-il — m'a paru, tantôt compromis par la propagande et le souci de l'orthodoxie politique, tantôt sauvé de la froideur par la sincérité d'écrivains qui furent aussi des ouvriers de la révolution et qui apportent sur elle un témoignage brûlant. Des pièces comme *les Aristocrates*, de Pogodine, *la Tragédie Optimiste*, *l'Intervention*, sont évidemment tendancieuses, mais elles dégagent une conviction ardente: celle d'artisans qui défendent leur ouvrage. Théâtre violent, sain, parfois naïf, où le conformisme révolutionnaire irrite quelquefois, mais qui ne donne à aucun moment l'impression d'un pensum démonstratif. De la part d'écrivains qui ont participé à la révolution, toute autre attitude à l'égard du communisme que celle de l'adhésion enthousiaste, de la défense passionnée, serait inexplicable. Sous un régime qui a placé les « travailleurs de l'esprit »

au sommet de l'édifice social, la liberté d'expression, quand elle s'exerce contre ce régime, n'a ni la même résonance, ni la même dignité que chez nous. Il n'en est pas moins vrai que dans certaines œuvres, comme *la Peur,* d'Afinoguénov, c'est l'instance démonstrative qui l'emporte. En réalité c'est la personnalité plus ou moins forte du dramaturge qui décide de la mesure dans laquelle sa soumission à un système politique et idéologique stimulera ou paralysera sa création dramatique.

En Russie, au moins du point de vue de l'organisation technique du théâtre, de ses modalités d'existence, le système de la production orientée m'a paru offrir des avantages certains. L'Etat soviétique intervient souverainement dans tous les problèmes du spectacle; le commissariat de l'enseignement public fixe jusqu'aux salaires des acteurs. L'exploitation, le répertoire, la création, la fermeture d'un théâtre sont, bien entendu, des questions de gouvernement. Les résultats : 718 théâtres réguliers en 1935, contre 633 en 1934 et 143 sous l'ancien régime. Même progression pour les théâtres des nationalités. Dans la République Transcaucasienne, par exemple, en un an, le nombre des théâtres passe de 53 à 82, — de 14 à 31 dans l'Azerbedjan — de 20 à 39 dans l'Uzbekistan.

S'il y a un déficit, l'Etat le prend naturellement à sa charge, mais la prospérité du théâtre est telle que le déficit est extrêmement rare. Presque tous les théâtres jouent à bureaux fermés. Dès les premières années de la révolution, l'Etat, en facilitant l'accès des théâtres au public ouvrier, en le contraignant presque à remplir les salles, a développé jusqu'à la passion son goût du théâtre.

A la censure politique il a joint une censure qui s'exerce sur la qualité des ouvrages, de telle sorte que rien de trop niais ou d'obscène ne peut paraître sur une scène soviétique. J'avoue que cette censure-là m'effraie beaucoup moins que l'autre. Car nous connaissons les inconvénients de la liberté absolue et la production moyenne française ne s'est pas trouvée sensiblement améliorée, du fait de cette liberté, qui ne souffre d'autre restriction que celle du délit d'outrage aux mœurs. La liberté, ce n'est, hélas, pas seulement celle du génie, c'est aussi celle de la bêtise. Et c'est encore, en ce qui concerne le public, celle de l'absence.

On conçoit assez qu'un auteur dramatique regrette que le public soit libre de s'abstenir du théâtre. S'il a été en U. R. S. S. un moyen pour le gouvernement de catéchiser les masses, c'est que la Révolution trouva celles-ci, en 1917, dans la condition intellectuelle des Français du XV[e] siècle

environ et que les buts d'un Lénine visaient à construire au plus vite un ensemble de républiques unies socialement, en avance sur la civilisation occidentale du XXe siècle. La scène est un moyen de propagande assez grossier mais efficace. On assassinerait beaucoup moins, en France, pour ces raisons dites « passionnelles », si Dumas père n'avait écrit *Antony* et si Dumas fils n'avait prêché dans ses pièces, leurs préfaces et sa brochure naguère fameuse : *Tue-la !* popularisée par les chroniqueurs d'alors, le droit de l'homme à abattre la femme adultère. Notre temps, il faut le reconnaître, voit nombre de maris et d'amants périr sous les coups de l'épouse ou de la maîtresse en mal de vengeance ou appétit de nouveau.

M. H.-R. Lenormand reprend :

Dans la patrie de Molière et de Beaumarchais, il ne faut pas que le théâtre devienne un service public.

Cela est d'une rigoureuse exactitude. Le sens grégaire n'est pas Français. Du moins, ne l'est-il point encore. Car, les partis extrêmes, des deux côtés, sont d'accord sur la pressante nécessité d'un pouvoir autoritaire qui discipline les citoyens jusqu'à un assujettissement des esprits.

Voici, pour conclure, les belles espérances de l'auteur des *Ratés,* du *Simoun* et de nombre de pièces dont pas une n'est indifférente, dont toutes méritaient une plus large audience qu'elles eussent enrichie de nobles émotions :

Le théâtre du boulevard, la pièce d'amour et d'adultère, la comédie d'intrigue, ne semblent plus capables de retenir un peu longuement l'attention du public. Le théâtre social, prêcheur et didactique, n'a aucune chance de s'acclimater en France. Mais il y a des moments où le cœur du dramaturge bat au même rythme que celui des foules, des moments où le même éclair sillonne son intelligence et celle de millions d'êtres, où ses impulsions annoncent et préfigurent celles des masses en évolution. Les tragiques grecs, les Espagnols du siècle d'or, les Elizabéthains ont vécu ces moments-là. Peut-être sommes-nous destinés à en vivre d'aussi décisifs, d'aussi féconds, d'aussi mémorables, dans l'histoire du théâtre. Dans ces moments-là, le dramaturge est le porte-parole inconscient et involontaire des multitudes silencieuses. Il ramasse, il concentre, il

synthétise les volontés éparses, les révoltes, les aspirations de toute une classe ou de tout un pays.

L'œuvre qui lui est soufflée dans ces moments-là n'est pas une œuvre de propagande, elle n'est pas écrite pour démontrer ou pour séduire — et pourtant, jaillie de lui sans calcul, émanation absolument irrépressible de son génie créateur, elle aura le pouvoir d'embraser les cœurs et d'accoucher les consciences. Elle pourra transformer l'homme. Ce théâtre-là, guide et flambeau des foules inquiètes, souhaitons qu'il trouve son dramaturge. Ce poète, s'il surgissait, aurait, pour réconcilier les Français, des pouvoirs qu'un politicien ne possédera jamais.

§

Dans sa rubrique : « Notes », **la Nouvelle Revue Française** (1er juin) insère un article de M. Léon-Paul Fargue qui a valeur et figure de manifeste. Il l'a écrit sous l'inspiration de : *Défense des Lettres,* cet ouvrage de M. Georges Duhamel, « message » que nous devons à « un esprit pondéré, un homme très bon et profondément cultivé et qui est de la race des « messieurs ». Ainsi professe M. L.-P. Fargue :

Il était temps de placer cette borne devant ceux qui écrivent et pensent avec leurs pieds, devant tous ces génies vulgaires qui encombrent le trottoir parisien, devant les calicots et les camelots du plus noble des métiers. Que voyons-nous au bas de ces montagnes d'imprimerie? Des équipes de débrouillards pendus à la littérature et la suçant, des instituteurs honteux et devenus mondains, des capacitaires en Lettres qui vous étalent du roman comme on déroule un tapis de cirque, des marchands de bretelles attelés à des thèses, de petits marlous de bars qui travaillent dans l'érudition, de sirupeuses péronnelles alourdies par des pontes socialo-poétiques. Tout le monde écrit, tout le monde est englué de talent, tout le monde a raison. Tartempion, Copahu ou Nombril s'envoient du compliment par tartines et se comparent tantôt à Descartes, tantôt à Molière, tantôt à Stendhal, tantôt à Balzac, tantôt à Dieu.

La littérature a encore résisté. Recroquevillée en quelques recoins de Paris, elle se protège de son mieux contre les bouses. Elle arrive même parfois à se faufiler dans le gras des étalages et à soutenir bravement le siège. Mais prenons-y garde. Le médiocre a revêtu forme humaine, et il nous attend au carrefour pour nous trucider définitivement.

Mais M. Duhamel est une personne digne et polie. Ce n'est pas à ce crétinisme flagrant et planant qu'il s'en prend. Il lui répugne même de faire allusion à ceux qui pensent avec leurs orteils ou qui écrivent avec de la gomme à effacer. Georges Duhamel a fait œuvre d'histoire et de méditation. Il fait penser à d'irremplaçables repères : le serment de Strasbourg, le Contre Un, le Discours sur le Style et l'Introduction à la Méthode Expérimentale.

Il s'agit aujourd'hui de placer un écriteau en pleine civilisation : *Défense des Lettres*. En apparence, et pour le mortel ambulatoire, ce cri est sans gravité. Il est même menacé de ne point retenir. Mais, attention : C'est comme si l'on nous criait : *Défense du pain!* C'est comme si l'on prévenait les hommes qu'ils n'auront plus de pain dans quelques années, mais de la purée de souliers jaunes ou du poudingue ophtalmique. Et nous en sommes là en matière de pensée. C'est-à-dire que bientôt nous ne penserons plus et nous ne produirons plus; notre système de culture lancera quelque dernière pétarade dans quelque petit théâtre à fesses et disparaîtra pour faire place à la renommée cinématographique, au génie syndical, à la poésie du Triomphe, à l'érudition politique, et à l'avènement de l'auteur inculte pour qui l'Arioste est une maladie du cuir chevelu.

Voilà pour les hommes. Mais nous ne saurions oublier les machines. Et par machines, j'entends le Journal, le Cinéma, la Publicité, la Radio, les Images, le Sport tel que nous le pratiquons, la Mode telle que nous l'avons faite, et le Snobisme. Toutes choses qui sont comme les lanières d'une pieuvre affreuse : le Romanesque Contemporain. Ayez comme épouse une bonne tourneuse d'obus qui sache éructer dans les salons, comme cervelle un rognon de daim, comme cœur un tournevis, et allez-y carrément. Dites je suis monsieur Un Tel, je suis criblé de talent et du plus vulgaire, je ne sais rien, mais je découvre tout, j'ai un ping-pong dans ma bibliothèque, laquelle est érotique et communiste, j'ai des amis délicieux... Dites cela, on vous ouvrira portes et bras, on vous torchera le nez avec des chèques... Mais faites prudemment et consciencieusement votre boulot, réfléchissez, méditez, ne confondez pas psychologie et frigidaire, appliquez-vous, retirez-vous pour y voir clair, apprenez à distinguer ce qui est bien, respectez ce qui est noble, on vous oubliera. Ce qu'on appelle science et progrès, sœurs siamoises, voici le monstre, qui est là pour vous montrer les bornes.

Tendu, apitoyé, angoissé, Georges Duhamel a tiré la sonnette d'alarme. Quelque part dans son livre, il qualifie de poignantes les questions soulevées par cette course à la barbarie. Nous lui devons salut militaire et présentation de plumes, nous autres dont il prend

la défense contre les hordes mécaniques et stupides qui dispersent l'esprit, et portent les misérables hommes, déjà suffisamment idiots par eux-mêmes, aux grands mouvements grégaires, tapages et révolutions...

A lire le dernier mot ci-dessus, on pourrait croire, d'un auteur moins clairvoyant, qu'il tient l'élite dirigeante pour une élite d'intelligence. Elle n'est qu'un groupement égoïste de forces d'argent. Et c'est cela qui fait les révoltés pour aboutir, un jour, aux justes révolutions.

§

Un très authentique poète, M. Marcel Martinet, intitule « Défense à la poésie? » la préface à son prochain recueil de poèmes : *Hommes*. Elle a paru dans **Yggdrasill** (25 mai). Elle revendique pour la poésie le droit de signifier, de puiser son lyrisme dans la vie. Et cela ne va pas sans attaque au parti contraire : celui de l'hermétisme, des jeux de mandarins.

Nous voilà donc pris entre deux feux convergents, ce qui n'a jamais été une position agréable. Le plus fâcheux étant qu'ici et là je reconnais les miens et, bien pis, que je partagerais volontiers l'avis des uns et des autres lorsque je considère la plupart des ouvrages poétiques inspirés par la « politique » et la plupart de leurs fabricants. Socialement, sur mille et un, combien de Tyrtées embusqués à l'abri des risques, aimant mieux souffler dans leur mirliton pour envoyer les camarades à la mort que d'y aller eux-mêmes, n'apportant à la cause qu'ils prétendent servir qu'un bavardage emphatique et creux, de bonnes et vaines intentions tout au plus! Poétiquement, sur mille et un de ces ouvrages, bien peu contiennent autre chose qu'une rhétorique abstraite et le plus souvent maladroite, d'où sont absentes à peu près toute plénitude, toute intensité, toute pureté de lyrisme, c'est-à-dire à peu près toute poésie.

En réalité, très peu d'hommes sont capables de devenir poètes, de demeurer poètes, très peu d'hommes ont *droit* à la poésie, au milieu de cet univers trouble, mouvant et sanglant. Mais cela est toujours vrai, dans toutes les sphères où se risque la poésie. Si tous les hommes éprouvent sans doute, plus ou moins consciemment, un besoin diffus de poésie, il y a toujours très peu d'hommes qui soient dignes et capables de son expression. Il y faut une concordance, toujours exceptionnelle, entre le poète et son atmosphère, et sans

doute cette rencontre est-elle ici particulièrement rare et toujours menacée.

Il y a une joie profonde à lire une telle déclaration d'un poète, une déclaration éclatante de sincérité :

Il se trouve qu'en moi le besoin de la justice sociale et de la dignité de toutes les créatures humaines (la révolution prolétarienne, c'est cela d'abord, ou ce n'est rien), que l'amour, que le vent, la mer, la rose, les feuilles, et que la poésie, c'est la même chose, c'est tout un, et c'est ma vie même. Tant pis pour moi, ou tant mieux, si une fâcheuse incapacité m'empêche de dissocier des éléments qui seraient hétérogènes. Je n'y peux rien, je suis fait ainsi. Le domaine de la poésie est pour moi illimité, et c'est toujours le même domaine. Cette unité accueillante à l'ensemble du monde, matériel, affectif, spirituel, ce sentiment de l'identité universelle, c'est ma façon d'être poète, et c'est ma façon de m'approprier et de vivre de tout mon être la pensée de Novalis : « Elle (la philosophie) nous montre que la poésie est Une et qu'elle est Tout ».

MÉMENTO. — *L'Age nouveau* (mai) : De M. Marcello-Fabri : « Un court chapitre d'histoire littéraire »; « Espérances de Paix »; « Ovations »; « Sur le poète Louis Mandin ». — De M. M. G. Mallet : « Le poète conduit le monde ». — De M. Pierre Barniard : « Un vrai document humain ». — « Rencontre de l'homme blanc et du dieu fétiche », par M. Robert Randau.

L'Alsace française (10 mai) : « Le congrès Guillaume Budé à Strasbourg » par divers, dont : MM. Abel Bonnard, F. de Witt-Guizot, F. Eccard, Michel Walter et Ernest Staehlin.

L'Archer (avril) : « Automneries », poèmes de M. Jean Lebrau. — « Les femmes dans la société romaine « par Octave Navarre à qui M. André Ferran adresse un émouvant adieu. — « Le poète Joseph Declareuil », pittoresque monographie de M. Henri Mazel. — « Pourquoi le régionalisme? » par M. R. Lizop.

Atlantis (21 mai) : Fascicule V de la « Symbolique », consacré aux « Végétaux ».

Civilisation nouvelle (avril-juin) : « Confession d'un autodidacte » d'Elie Faure. — « Philosophie 38 », par M. D. Parodi. — « Le moyen-âge et nous » par M. E. Bréhier.

Civilisation (mai) : M. Daniel Halévy : « En Hollande ». — M. Brice Parain : « lettre sur le Destin de notre Civilisation ». — « Introduction à une mesure de notre temps » par M. Ch. Plisnier.

Critique (mai) : M. Pierre Charlot : « Jacques Rivière parmi nous ». — Des poèmes de Mme Elise Vollène, dont cette pièce :

CLAVIER

De l'un à l'autre doigt courant,
un petit air désespérant,
tour à tour triste ou gai,
semble, en cadence, me narguer...
A peine ai-je filé, d'une main amusée
un arpège fragile,
qu'avec une autre main, Pénélope rusée,
je le défile...

Culture (mai) : Mme Daniélou : « L'art du moyen-âge ». — « Quelques synthèses monistes », par M. L. de Grandmaison. — Et des articles de pédagogie.

Etudes (20 mai) : « André Malraux » vu par M. Jean de Pontcharra. — « La religion du sang », sur l'hitlérisme, par M. R. d'Harcourt.

Le Génie Français (juin) : Poèmes de M. Emile Villa et de Mmes de Lanartic et Alice Héliodore.

..*Hippocrate* (juin) : N° consacré à Diderot. Articles de MM. J. Thomas, F. Venturi et A. Billy.

Le Lunain (mai) : « Tribulations du Poète », par M. Maurice Fombeure. — « Odyssées » par M. M. Poissenot. — « De la rime », par M. Jacques-G. Krafft. A ce propos, comment ne pas noter ce trait de Victor Hugo perdu quelque part dans *Notre-Dame de Paris:* « C'étaient des vers sans rime comme un sourd en peut faire. » Le sourd, c'était Quasimodo. — De M. Louis de Gonzague Frick : « Jean Follain prosateur ».

Matines (mai) : M. G. Villeneuve : « A la recherche d'une vision ». — M. Jean Hannoteaux : « Pourquoi le Christ a choisi de mourir un jour de printemps ».

Nouveaux Cahiers (1er juin) : M. A. Detœuf : « Le rôle social du patron ». — M. D. de Rougemont : « Vues sur le national-socialisme ». — M. J. Audard : « Le spectre du communisme ».

Que faire? « revue marxiste » (mai) : « La lutte pour le pain et la liberté » par M. Jacques Roche. — « Fascisme et démocratie en Italie », par M. Marcel Bréval. — M. P. Pascal : « L'antisémitisme en France ».

Revue des Deux Mondes (1er juin) : Suite des lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo, publiées par M. Paul Souchon. — « Hitler à Rome. Choses vues » par M. Louis Gillet. — « Spectacles », par Mme Gérard d'Houville. — « Rachel » par Jean Monval.

Revue de Paris (1er juin) : M. J. Giono : « Traversée sensuelle

de l'Astronomie ». — *** : « l'Armée allemande et le Führer ». — « Hitler en Italie » par Viator. — « L'expérience poétique » par M. Albert Béguin. — « L'impôt sur le revenu » par M. J. Rouvier.

La Revue hebdomadaire (28 mai) : « Eucher la Rebelle », nouvelle de M. Daniel Rops. — M. J. Auréjac : « Les emprunts pour la Révolution française ». — « Hitler contre Mozart et contre le Christ » par M. F. Le Grix.

La Revue universelle (1er juin) : M. de Roux: « Louis XIV et les frontières de la France ». — Fin de la « Chronique d'un temps retrouvé » de M. René Benjamin. — « Un Don Bosco français : le R. P. Brottier » par M. H. Bordeaux.

Scripta (mai) : « Sur les influences italiennes et la littérature française » par M. Jacques Dorelet. — Et des vers, dont ceux-ci de M. Paul Laporte :

APRÈS LA PLUIE

L'escargot
Cargot
Cagot
Erre

La rosée luit.
Ils sont heureux
La rose et lui.

La mante
Court dans la menthe
La limace
Passe.

L'escargot,
Cargot
Cagot
Erre.

Visages du monde (15 mai) : « Chartres et la Beauce », de belles illustrations et des textes de MM. Daniel-Rops, C. Marcel-Robillard, Yves Gandon et Jean Loize.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique de l'avion inconnu (*passim*). — La vie aventureuse d'Henri de Balzac; les mariés de Trou-Fanfaron; le cimetière marin de Mayotte (*le Journal*, 8 juin). — L'homme-qui-avait-dormi-dans-la-chambre-de-Rimbaud (*idem*). — La belle histoire de la vache et du moucheron (*Marianne*, 1er juin). — Le jubilé littéraire de Rachilde (*Toute l'Edition*, 4 juin; *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 7 avril). — Un Daumier (*le Journal*, 31 mai). — Tout le tremblement.

C'est un oiseau qui vient... D'où vient-il? Tout le monde ne l'ignore pas, mais personne qui l'ait dit. Bien plus qu'un oiseau : une escadrille, et sur Ax-les-Thermes (France). Une escadrille aux couleurs de qui? et de quoi? Mystère. Et que prétendait-on, que ce siècle était celui de la connaissance; que, la science aidant, il n'y avait plus d'étoiles au ciel qu'on ne trouvât à les nommer? Une étoile, des étoiles au-dessus

de notre Ariège s'allument, scintillent, se meuvent, vont et viennent, près de deux heures durant, et il n'y a pas un... télescope capable d'identifier les avions ou terriblement maladroits, ou chargés de susciter le pire... Les journaux, selon qu'ils voient blanc ou rouge, ont identifié, eux, ceux-ci les aigles germaniques, ceux-là les aigles romaines (c'est du pareil au même), tels autres les couleurs, ou du toréador, ou du *toro*. Mais, bon Dieu! si l'aventure est due à une fausse direction du coup d'aile, comment le gouvernement responsable, quel qu'il soit, ne met-il pas fin aux suppositions, d'un mot : « Nos aviateurs se sont trompés » ?

Mais déjà une dépêche venue de Canton faisait oublier les légitimes doléances du comte d'Orgeix,

dont la propriété eut le privilège peu souhaitable de recevoir presque toutes les bombes

de père inconnu. Une dépêche Fournier, en effet, précisait que les derniers raids sur Canton, œuvre des toujours honorables Japonais, avaient fait :

8.500 tués dont 3.000 femmes et un millier d'enfants. Il y a, en outre, 6.500 blessés.

Alors, vous comprenez, les Ariégeois, peuh! des embusqués.

§

Où trouver un ciel qui ne tombe pas sur la tête des gens?

Loin, loin, aux confins de l'océan Indien, perdue dans les chaudes mers de notre France australe, il est une île embaumée de vétyver, éventée de cocotiers, ravagée par les cyclones.

Va pour le vétyver. Et tant pis pour les cyclones. Henri de Balzac s'en est bien accommodé.

C'est dans cette Ile Comore, cette «île de la Lune», précise Mme Myrriam Harry dans **le Journal**, qu'Henri de Balzac, le frère cadet de l'illustre écrivain, alla, ébloui par le mirage colonial, achever sa tragique destinée.

Agé de vingt-quatre ans, « fort, grand, de belle tournure, l'air tapageur et fanfaron », celui qui servit plus tard de modèle au Philippe de *la Rabouilleuse*, s'embarquait en 1831, à Saint-Nazaire, pour l'île Bourbon.

En 1831, *Indiana,* ce roman semi-bourbonnais de George Sand, venait de paraître. A-t-il déterminé le choix de l'exil? Et à la suite de quel coup de tête, de quelles dettes, de quelle conspiration monarchique, la mère, qui adorait ce fils, l'adorait uniquement, au détriment de l'aîné, d'Honoré, jugé par elle « laid et borné », oui, à la suite de quel nouveau scandale, la pauvre égarée a-t-elle consenti à se séparer de son idole, du « grand homme, de la gloire et de l'avenir de la famille »?

Et quelles folles aventures, quelles chimères dorées devait poursuivre le beau gaillard durant trois mois de navigation sur la fameuse « route des épices », sillonnée par tant de grands capitaines, corsaires et flibustiers!

Parce que, précédant les apaches de l'air, les apaches de mer pratiquaient à leur façon l'amour du prochain. Pourtant, c'est dans un repaire de pirates, c'est à Trou-Fanfaron qu'Henri de Balzac rencontra la fortune, la bonne fortune dans la personne de la créole qui devait devenir sa femme : veuve, jolie, de douze ans son aînée, pourvue d'enfants et riche en plantations de canne à sucre [la canne de M. de Balzac, où avons-nous vu cela?] Et de donner au second mari un garçon : on l'appela Honoré; l'auteur de *la Comédie Humaine,* passant sur les querelles qui divisaient son cadet et lui, accepta le parrainage.

Mme Myrriam Harry n'a pas retrouvé la tombe d'Henri de Balzac, qui maître d'école, puis spéculateur sur les rhums et sur les sucres, intéressé à une distillerie de parfums, arpenteur-juré, co-architecte, bref fort balzacien, d'île en île et de déboires en déboires, s'éteignit à Mayotte. Un cyclone avait balayé le cimetière et précipité les tombes à la mer.

§

Plus heureux, M. Jean Cocteau a retrouvé l'homme-qui-avait-dormi-dans-la-chambre-de-Rimbaud, à Charleville, et nous signalons le fait à la *Société des Ecrivains Ardennais.*

A la fin de la guerre, rapporte M. Jean Oberlé dans *le Journal,* il y avait, rue Duphot, un bar appelé *le Gaya,* dirigé par un grand garçon, nommé Moyse, et où jouait un jeune pianiste, Jean Wiener. Il n'y avait guère foule et le pianiste conseilla au patron d'aller trouver Jean Cocteau. Celui-ci n'était pas seulement un jeune poète célèbre. Il était aussi la quintessence du Parisien et non seule-

ment du Parisien de Paris, mais du 8e arrondissement. Moyse alla donc voir Jean Cocteau dans son appartement de la rue d'Anjou, où celui-ci recevait, avant le déjeuner, tous les jeunes poètes, de seize à vingt ans, implorant ses conseils, qu'il leur distribuait bien volontiers, la tête sur un réchaud à inhalations. Le poète rendait ses arrêts à travers une serviette-éponge qui lui entourait la tête.

— Tiens, dit Moyse, en entrant dans la chambre de Cocteau, vous avez une photo d'Arthur Rimbaud...

Inhalations. Illuminations. Surprise :

— Vous tenez un bar et vous reconnaissez Rimbaud!... sursauta Cocteau.

— Dans mon enfance, à Charleville, je dormais dans la chambre qui fut la sienne et il y avait cette photo au mur, dit Moyse, sans se douter que cette simple phrase lui apportait la fortune.

La fortune qui vient en dormant. La fortune, oui, car voilà Cocteau qui s'emballe, bouscule l'inhaleur, promet de venir au *Gaya*, vient dès le lendemain, — et le Tout-Paris avec lui. Le bar déborde, le Tout-Paris vous prend des airs de Bottin, Moyse cherche une autre salle (il n'a pas pensé, semble-t-il, à la chambre de Rimbaud, sans doute parce que trop petite, et puis, avec le Tout-Charleville, on ne sait jamais), trouve la salle, rue Boissy-d'Anglas, et Cocteau, promu parrain, la baptise *le Bœuf sur le Toit*. *Le Bœuf* a aujourd'hui sa cour rue Pierre-Charron. *Le Bœuf*, exproprié, a changé de crémerie.

§

C'est une belle histoire.

Laquelle? Celle qui met en scène, non pas le bœuf sur le toit, mais la vache, et dans le pré, tout simplement : la vache et le moucheron. Une histoire qui vient du Caire : **Marianne** la tient d'un lecteur, M. G. Boinet, et M. G. Boinet habite Le Caire; savoir s'il la tient du Sphinx.

Il était une fois un moucheron, un petit moucheron faraud qui voletait de fleur en fleur.

Il allait, content de soi, heureux de vivre et de folâtrer au soleil.

Il était si grisé par l'odeur de la lavande qui émanait des champs qu'il ne vit pas, l'étourdi, une grande vache.

La grande vache ouvrait une large gueule.

Le petit moucheron entra dans la gueule de la vache.

Il était si discret, le pauvret, qu'il ne s'en aperçut même pas.

Il continua à voleter avec la même insouciance, d'abord dans la gorge de la vache, puis dans l'œsophage, puis plus loin, encore plus loin, toujours plus loin.

A la longue, pourtant, il se sentit fatigué.

Alors il cessa de voleter et il se posa dans l'estomac de la vache.

Mais il était si las, si las, qu'il s'endormit bientôt.

Et puis?

Quand il se réveilla, la vache était partie.

Elle est délicieuse, cette histoire. Il y a là de quoi ramener le sourire, l'optimisme, et qui sait, la confiance. Sous réserve qu'il soit permis de lui préférer le *Décaméron* ou les *Contes Cruels*.

§

Les *Contes Cruels* seront prochainement célébrés. Le Comité des Fêtes du Centenaire de Villiers est constitué, dont Mme Rachilde est la présidente d'honneur.

« Madame la présidente », ainsi appellerons-nous, adonc, Rachilde, encore que voilà un titre bien solennel pour l'auteur de *la Fille Inconnue*.

A-t-on songé à célébrer le jubilé littéraire de Rachilde, grande dame de lettres, esprit libre?

demande, dans **Toute l'Edition,** M. Roger Giron, qui rappelle les débuts de Rachilde :

Un de ses contes de la quinzième année [*le Premier Amour*] valut à son auteur un message du vieil Hugo : « *Remerciements et applaudissements. Courage, mademoiselle.* V. H. »

Plus de soixante-cinq livres marquent l'œuvre de Rachilde. Cette œuvre si hardiment, si cruellement personnelle qu'elle met l'auteur, peut-on dire, au-dessus des partis, si par partis on entend les écoles. Car Rachilde n'est d'aucune école, dont le beau génie ne relève que d'elle-même. « Mademoiselle Baudelaire », l'appelait Barrès. Mais surtout : « Madame Rachilde ».

Chacun sait que Rachilde fut la femme d'Alfred Vallette, fondateur du *Mercure de France* et des Editions du *Mercure*, un des

hommes qui ont le plus fait pour les lettres françaises depuis 1890. Grâce à Alfred Vallette, la génération symboliste a pu s'exprimer librement et la voix des poètes a pu se faire entendre. Rachilde a participé de toute son ardeur généreuse à la fondation du *Mercure,* elle a été associée intimement à la vie de la revue violette, de cette revue sans égale dont il est bien permis de dire qu'elle constitue, pour notre, temps, une véritable encyclopédie de la Connaissance. Aux côtés de l'administrateur prudent et avisé que fut Vallette, elle a été l'animatrice de la maison de la rue de Condé. Elle a été la flamme toujours vive de ce haut foyer intellectuel.

Juste hommage, à rapprocher de celui, non moins juste, que M. Edme Goyard, récemment, dans **la France de Bordeaux et du Sud-Ouest,** adressait à l'auteur de *l'Autre Crime.* M. Edme Goyard saluait plus spécialement Mlle Eymery, périgourdine, née au château du Cros, entre Château-l'Evêque et Chancelade, près Périgueux; il a visité le château du Cros et il l'a trouvé « assez semblable à la description que Rachilde en fait dans *les Rageac* ».

Ah! quels étonnants souvenirs pourrait, si elle le voulait, écrire Rachilde! dit M. Roger Giron. Sa franchise ferait merveille à évoquer les figures d'autrefois, et ce sens qu'elle a, poussé très loin, du comique des êtres et des choses.

Madame Rachilde, vous nous devez vos mémoires.

Mémoires, souvenirs, il y a *Dans le puits ou la Vie Inférieure,* il y a les *Portraits d'Hommes.* Il y a l'œuvre, toute l'œuvre, où lire entre les livres.

§

Le Livre a participé, et largement, aux cérémonies du centenaire de la *Société des Gens de Lettres,* où tous ces écrivains réunis étaient comme l'illustration d'une bibliothèque à livre ouvert. La Sorbonne, l'Hôtel de Massa, l'Hôtel de Ville, le Cercle de la Librairie — où admirer non seulement les effigies de Balzac et de Louis Desnoyers, mais les bustes de Verlaine et de Rimbaud, — l'Elysée, Chantilly, Versailles, ont vu maints écrivains sympathiser. Parlant de la *Société des Gens de Lettres :*

Pendant toute la guerre, écrit dans *le Journal* M. Georges Le-

comte — onze fois son président, aujourd'hui son président d'honneur, — elle fut l'un des foyers de l'union nationale. Elle l'est restée depuis la paix, ce qui, pour les Français, est plus difficile et méritoire. Elle ne justifie donc plus ce dessin lithographique du grand Daumier, datant des premières années de la *Société*, qui représente, à l'entrée de son siège social, un brancard pour blessés, apporté là à tout hasard par deux infirmiers éventuels.

« Qu'est-ce donc? » leur demande un passant. « Une séance de la *Société des Gens de Lettres.* »

§

Ce n'était pas assez, que le royaume des cieux s'ouvrît aux oiseaux rouges, ou bleus, ou bariolés; et que la mer connût des drames singuliers : bateaux, marins, victimes des frères ennemis; il fallait que la terre s'en mêlât. Un tremblement de terre a secoué nos tapis, bousculé nos bouquins, arrêté nos pendules, — alerté nos journaux : « la Terre gronde, la Terre dit son mot... » On voit très bien de graves diplomates, réfugiés à Genève, et qui, cartes sur table, examinent le cas :

— Cela vient-il des « franquistes » ? Ou des républicains?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : reprise de *Salammbô*, d'Ernest Reyer. — Œuvres nouvelles de MM. Gustave Samazeuilh et D.-E. Inghelbrecht.

Pour parler équitablement d'Ernest Reyer, il faut d'abord se débarrasser de toute idée reçue, laisser tout snobisme; il faut se faire une âme neuve pour aller entendre les œuvres de ce musicien que son succès près de certains a fait traiter par d'autres en suspect. Il fut un temps que je ne puis trouver lointain puisque ce fut celui de ma jeunesse, où Wagner étant dieu, Reyer ne pouvait être qu'un prophète mineur, moins encore, une sorte de satellite destiné à répandre une pâle clarté, reflet du soleil wagnérien, sur la foule condamnée par son ignorance et son incapacité à ne connaître jamais les splendeurs de la musique révélée. *Sigurd*, — l'a-t-on assez dit? — fut le *Siegfried* des pauvres. Et *Salammbô* n'est qu'un autre *Sigurd*. Boutade peut-être fort spirituelle, mais parfaitement sotte parce que magnifiquement injuste. Ah! disait Flaubert (qui donna précisément à Reyer

sa *Salammbô)*, quand cessera-t-on de demander aux pommiers de produire des oranges? — paraphrase de la parole évangélique sur les demeures qui sont dans la maison du Père. Dans la maison de l'Art, de même, il y a plus d'un logis; seulement il semble que la mode exige de perpétuels changements de locataires. Tel, dont les fenêtres s'embrasaient aux rayons de la gloire, se voit signifier congé et se trouve relégué dans un obscur sous-sol, dont, un beau jour, quelque caprice nouveau peut fort bien le tirer. Reyer a donc été vilipendé au nom du wagnérisme. Il l'a été d'abord parce qu'on lui reprocha d'être lui-même wagnérien. Il l'a été plus tard parce que, Wagner mieux connu, étant devenu l'objet d'une idolâtrie, il n'y avait plus de place pour Reyer auprès de l'idole. Essayons d'être juste, d'écouter *Salammbô*, non point « en fonction » de telle œuvre de Wagner ou de tout autre maître, mais pour elle-même. Il semble impossible de refuser à Reyer ce que son ennemi Saint-Saëns lui reconnaissait volontiers : des *idées*. Que Reyer ait toujours tiré de ce jaillissement spontané tout le parti qu'un plus habile, rompu aux exercices de l'école, eût tiré, il est sûr que non. Il y a chez Reyer une certaine gaucherie, une maladresse qui gâte parfois ses qualités d'invention, ses trouvailles mélodiques les meilleures. Mais cette invention et ces trouvailles n'en sont pas moins réelles. Et elles ont une éloquence naturelle assez efficace pour qu'on se laisse séduire par elles. Je n'en veux pour preuve que la première scène du deuxième acte de *Salammbô*. Ici le souvenir de *La Walkyrie*, de *Siegfried* ou du *Crépuscule des Dieux* ne pèse plus sur l'auditeur. Aucune comparaison ne s'impose à l'esprit, et c'est bien la cadence des phrases de Flaubert, c'est bien l'extraordinaire couleur de cette prose lunaire et mystérieuse, que l'on retrouve dans cette musique; dans l'*andante sostenuto* qui chante à l'orchestre, avant le lever du rideau, la phrase que tout à l'heure reprendra Shahabarim, dans les chœurs des prêtresses et des prêtres suppliant l'astre des nuits, n'est-ce pas l'admirable début du chapitre III du roman que l'on retrouve :

> La lune se levait à ras des flots, et sur la ville encore couverte de ténèbres...

Et plus loin :

La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon, d'un côté dans le poudroiement des plaines, de l'autre, dans les brumes de la mer, et, sur le sommet de l'Acropole, les cyprès pyramidaux, bordant le temple d'Eschmoûn, se balançaient et faisaient un murmure comme les flots réguliers qui battaient lentement le long du môle, au bas des remparts. Salammbô monta sur la terrasse...

Dans cette invocation : Anaïtis, Derceto, Militta!... passe en vérité un frisson qui vient de loin, et si le mot *inspiration* a jamais eu un sens, c'est devant semblables trouvailles qu'on le découvre. Peu m'importent après cela tous les griefs dont on accablera Reyer. Je lui sais gré de ces quelques moments d'émotion très pure. Le musicien qui trouve ces pages si neuves, qui infléchit la ligne mélodique de ses phrases selon cette courbe si personnelle, est un artiste véritable. Et la mode peut détourner de lui des troupeaux de snobs, — comme elle détourne d'ailleurs de Flaubert les mêmes gens, — je continue à m'enchanter de cette scène. Et il faut bien que ce soit la musique qui me donne, seule, mon plaisir, car les vers de Camille du Locle (dont le livret n'est d'ailleurs nullement méprisable) ne valent évidemment pas la prose du romancier... mais il ne faut pas oublier que ce livret, Flaubert l'a connu, approuvé, et qu'il est très supérieur à celui que l'écrivain lui-même avait esquissé, très supérieur au livret projeté par Théophile Gautier. M. J.-G. Prod'homme a publié ici même (*Mercure de France* du 1er août 1931) un écho sur les *Scénarios de Salammbô* et donné une très curieuse note adressée par Flaubert à Du Locle. On aura profit à la lire : elle élucide un petit problème d'histoire littéraire et musicale.

Disciple de Berlioz, certes, Reyer l'a été passionnément. Qu'il doive à son grand ami beaucoup de ses qualités, c'est possible : en art aussi bien que dans la nature, on est toujours le fils de quelqu'un. Mais il y a des choses que ni l'hérédité ni le milieu ne peuvent expliquer, parce qu'elles sont indépendantes, en vérité, de l'une et de l'autre cause. Reyer est un des exemples les plus curieux de ces dons naturels et spontanés qui sont peut-être l'essentiel pour un artiste, mais qu'un manque de technique n'a pas permis de

mettre en valeur autant qu'ils auraient pu l'être. Tel qu'il est, il demeure une des figures les plus curieuses de notre théâtre lyrique.

J'entendais discuter de l'opportunité de cette reprise. Combien peu de gens s'élèvent au-dessus des contingences! Faudrait-il donc, quand le snobisme exige qu'on admire telle école ou tel maître, quand la mode ramène le goût de certaines époques jugées la veille abominables, ôter des musées toutes les œuvres momentanément démodées? Nous sommes devant les choses de l'esprit comme les femmes devant les colifichets de la toilette; le public admire ou condamne parce que la girouette a tourné et sans plus de raisons. Si l'Opéra est le musée de la musique dramatique, Reyer y a sa place, comme tel peintre, « démodé » aujourd'hui, garde sa place au Louvre.

L'Opéra a donné à *Salammbô* une interprétation de premier ordre avec Mme Germaine Lubin dans le rôle de la princesse carthaginoise et M. Luccioni dans Mathô. MM. Jouatte, Pernet, Beckmans et Clavère doivent eux aussi être loués sans réserve, ainsi que l'orchestre et les chœurs sous la direction de M. François Ruhlmann. Les nouveaux décors de M. Soubervie sont très beaux. Ceux qu'on a conservés — je crois avoir reconnu la terrasse — ne le sont pas moins. Et c'est peut-être le « spectacle » qui fera le succès de l'actuelle reprise. Mais le costume que porte Salammbô au premier acte est bien loin de celui que Flaubert décrit, et, — châtiment de cette infidélité — il est bien laid.

§

Depuis que les concerts dominicaux ont cessé, les postes de radiodiffusion nous ont fait entendre deux œuvres nouvelles fort remarquables, l'une de M. Gustave Samazeuilh, l'autre de M. D.-E. Inghelbrecht.

La première qui fut interprétée par le trio Pasquier, est une *Suite en trio*, formée d'un prélude, de mouvement large, d'une française, de rythme allant, d'une sarabande, d'un divertissement et musette, et enfin d'une forlane. Cet ouvrage vaut d'abord par le parfait équilibre de son architecture, par la distinction des thèmes, leur convenance aux mouvements.

leur sincérité, et enfin par l'habileté de l'écriture. Le trio à cordes est un genre extrêmement difficile en raison de l'étroite parenté des instruments choisis. Il est facile d'être monotone, et il est fort malaisé de varier les effets quand on ne dispose que d'un jeu de sonorités aussi réduit. Or le trio de M. **Gustave Samazeuilh** sonne avec une plénitude bien rarement atteinte en ces sortes d'ouvrages, et sans abuser des doubles cordes, si souvent désagréables à l'oreille, il semble que l'auteur — dans la musette, par exemple — ait multiplié les instruments par une sorte de miracle qui n'est dû qu'à son savoir.

C'est l'Orchestre National qui, sous la direction de l'auteur, nous a révélé *La Valse retrouvée* de M. **D.-E. Ingelbrecht.** En écoutant ce morceau, j'imaginais un scénario; je voyais une jeune fille, curieuse comme Eve, une jeune fille très « moderne », aimant passionnément la danse, mais lasse des musiques nègres, des jazz américains, des trémoussements épileptiformes et de l'exotisme frelaté, et redécouvrant la griserie des rythmes ternaires souples et tournoyants, la langueur voluptueuse succédant au tourbillon de la valse, tout ce charme nuancé, délicat et profond. Un ballet s'organisait en mon esprit. Puissance évocatrice de la musique — de la musique digne de ce nom! J'ai quitté la salle du concert sur une impression délicieuse. Il faut dire aussi que cette jolie page a été incomparablement exécutée. Mais que l'Orchestre National soit l'un des meilleurs qui existent présentement dans le monde, cela aussi n'est-il pas l'œuvre de M. D.-E. Inghelbrecht? Car les meilleurs éléments ont besoin pour donner les preuves de leur excellence d'un chef qui sache leur imposer une discipline et mettre en relief leur valeur. Au même concert, quelle joie de trouver cette *Troisième Symphonie* de Glazounow, que les orchestres continuent d'ignorer et laisseront sans doute dormir encore, car elle est longue, difficile, et, pour admirable qu'elle soit, elle exige des répétitions... Tandis que l'*ut mineur,* n'est-ce pas?...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries. — L'Hôtel de Rohan. — Mémento.

Je ne sais pas si, comme l'écrit un confrère anonyme, ce **Salon des Tuileries** fut d'abord « centre gauche » et s'il est devenu cette année le refuge de tous les « Thorez de la peinture ». Je ne l'ai pas constaté... Mais j'espère que nous serons bientôt débarrassés de ce vocabulaire — que nous n'aimons déjà guère lorsqu'il s'applique à la politique — parfaitement ridicule lorsqu'il s'applique aux arts.

En fait, droite, centre ou gauche, ce Salon est de beaucoup le meilleur de la Saison. On a pu constater combien, en émigrant vers l'Alma, cet éternel ambulant, qui porte toujours le nom de son premier gîte, avait gagné dans sa présentation. (Il est d'ailleurs voué au nomadisme, puisque le pavillon qui l'abrite aujourd'hui, l'un des derniers vestiges de l'Exposition, doit être démoli prochainement.

On entre dans le hall réservé à la Sculpture. Le Salon des Tuileries a toujours eu la réputation d'être le meilleur salon de sculpture. Réputation justifiée. Nous y trouverons les meilleurs sculpteurs d'aujourd'hui, — malheureusement entre des parois resserrées et écrasantes.

Despiau expose un buste de jeune femme d'une fière élégance. On remarquera la vigueur et l'élan du torse de Wlérick; un nu ferme et solide de Dejean; une grande figure de Drivier; un relief très sensible et intéressant de Iché. La petite figure de Kretz est d'un charme délicat. Parmi les morceaux importants, travaillés avec science et amour, nous devons citer les œuvres d'Arnold, de Bouret, de Belmondo, et celle de Yencesse dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. De même, nous avons rencontré récemment dans son exécution en plâtre le torse de Malfray dont les contorsions ne nuisent pas à l'équilibre. Morice Lipsi témoigne de sa sensibilité et de sa virtuosité. Dans son Chateaubriand, destiné à l'Ambrosienne de Milan, Auricoste fait preuve d'une volonté de renouvellement en s'attachant à la draperie du costume qu'il a traité avec une belle intelligence du décoratif et une science parfaite du modelé; l'auteur du *Génie du Christianisme* est devenu une sorte de dandy épris surtout d'élégance

et d'éloquence. L'aimable Androusov, dont nous n'avions vu jusqu'ici que des figurines, a modelé un grand nu d'un maniérisme fort séduisant. Nous noterons enfin la noble figure couchée de Gimond dont la grâce alanguie s'illumine d'un éclat rayonnant.

La peinture est parfaitement représentative des jeunes tendances contemporaines. Elle est bien présentée, heureusement groupée, aérée, lisible. Dans une salle d'honneur, on a rendu un juste hommage à la grande disparue de cette année : Suzanne Valadon. Friesz ne nous a jamais paru mieux en forme. Il n'a pas tempéré sa fougue légendaire. Mais il l'a dirigée en sonorités plus douces, plus justes, plus rares. Ses paysages sont des notations colorées d'une acuité extraordinaire où une lumière palpitante anime la nature mystérieuse et semble nous livrer ses secrets. Dans la même salle sont groupés Marquet, Vlaminck, Marchand, Jacques Wolff; Georges Desvallières applique son lyrisme tumultueux à un sujet séraphique.

La salle XXI est la salle d'honneur de la génération cadette. Legueult, cet artiste d'un goût si raffiné, semble l'avoir marquée de son influence. Indépendante du sujet, dans la plupart des œuvres, la peinture se contente de plaire par l'ordonnance des taches et se satisfait de ses jeux. Les petits morceaux si joliment composés de Pougny, qui rappellent à la fois, moins vibrants, Vuillard et Braque, nous plaisent beaucoup. Roland Oudot affirme avec puissance qu'il est de la lignée des bons paysagistes français. *L'Hommage à Mozart* de Le Molt renouvelle le sujet allégorique dans une composition aux sonorités délicates et tendres. Limouse manifeste avec plus de vigueur que jamais ses dons éclatants. Les charmantes choses surannées vivent sous le pinceau de Suzanne Lalique dans leur réalité poétique. Le panneau de Cavaillès chante comme un air de fête.

Henri de Waroquier, à côté d'un fragment de sa Tragédie, expose deux vues de monuments parisiens. Il a recréé, avec sa vision personnelle, le Panthéon, plein de solennité et de noblesse héroïque, et la Sainte-Chapelle, fière, fine, ouvragée comme un objet votif. A ses côtés nous voyons les subtils paysages et natures mortes de Céria, des fleurs de Suzanne

Bernouard et de Valentine Prax, un excellent paysage, d'une construction très pure de Milich.

Les harmonies colorées de Valdo Barbey sont toutes d'intelligence et de goût. Darel, dont la puissance risquait souvent de s'entacher de vulgarité, conquiert de la finesse sans perdre de sa force. Henriette Groll peint des fleurs avec un art délicat et nuancé. Le portrait de Gisèle Ferrandier est non seulement une excellente peinture, mais — chose si rare dans le portrait contemporain — une œuvre pénétrante et chargée d'émotion.

Du côté des femmes, extrêmement nombreuses dans ce Salon, il nous faut encore signaler Henriette Le Grix, Mezerowa, la fougueuse Marie-Anne Camax-Zoegger, Adrienne Jouclard, très en verve, Suzanne Tourte dont le talent est plein de fraîcheur, Laure Bruni dont la grande plage, calme bien que traitée avec passion, nous semble une de ses meilleures toiles, Hana Krajnikova, avec un juste paysage d'hiver, Colette Debat-Ponsan, Hélène Marre, Lily Steiner dont le nu est très vigoureux. Richard Maguet a envoyé un excellent tableau d'un dessin ferme et d'une haute tenue classique. Yves Brayer nous présente une vue des Invalides dans les tons gris, avec la tache rouge d'un zouave au premier plan. C'est joli; mais le procédé est un peu facile... On nous dira que Corot... Mais Corot, c'est le contraire de cette froideur. Charles Blanc a abandonné ses grandes compositions, si détestables, pour des paysages de Venise inattendus qui sont traités — on peut s'en douter, — avec beaucoup de talent; la matière picturale en est extrêmement mince; la gamme volontairement réduite.

...Toujours des paysages, des nus ou des natures-mortes. Les compositions sont rares. Le peintre d'aujourd'hui semble vivre en dehors de son temps.

Les événements d'Autriche ont pourtant inspiré deux peintres autrichiens — ou d'origine autrichienne — que nous admirons beaucoup : Joseph Floch et Tischler. Tous deux ont fait une manifestation symbolique sur le triste sort de leur pays natal. Floch a représenté une belle terrasse aux nobles perspectives; au premier plan un petit chien est roulé sur le sol par un molosse. Tischler a peint une pleureuse dis-

crète et tragique. Il nous faut aussi mentionner la très belle scène juive de Max Band : *Préparatifs de mariage;* la robe blanche de la jeune mariée, inquiète et grave, rayonne sur la composition, traitée avec beaucoup de science et une poésie émouvante.

Je m'aperçois en terminant ce compte-rendu que je laisse de côté beaucoup de noms que j'aurais aimé citer, — au contraire de la plupart des salons dont nous parlions récemment où l'on cherche péniblement quelques œuvres honorables. L'ensemble est ici d'une assez haute qualité. On avait pris l'habitude, depuis un certain temps, d'annoncer l'agonie de ce Salon des Tuileries. Nous le voyons plus vivant que jamais.

L'hôtel de Rohan-Strasbourg semblait voué à l'abandon. Il avait été question, il y a quelque temps, d'y loger l'Imprimerie Nationale. On se doute au prix de quelles dégradations. Une imprimerie y avait déjà été installée sous l'Empire — non sans affecter gravement la décoration de cette construction si parfaite.

On vient de lui trouver une destination plus logique. Sous l'habile direction de M. Robert Danis, inspecteur général des Monuments historiques, l'hôtel vient d'être transformé en annexe des Archives Nationales — qui sera ainsi logée dans deux constructions qui peuvent compter parmi les plus beaux monuments civils de Paris : l'hôtel de Soubise et celui-ci, — reliés par un beau jardin français.

Construit par Delamain en 1709, il fut la somptueuse résidence parisienne des quatre Rohan, évêques de Strasbourg. Les restaurations viennent d'être faites avec beaucoup de goût et de discrétion. Le mobilier, les boiseries, les peintures, composent une décoration pleine d'élégance et de charme. On y remarquera en particulier le Salon des Singes de Huet.

C'est dans ce décor que vient d'être présentée une exposition — qu'on pourrait souhaiter plus étendue — de documents, choisis dans le fonds infiniment riche du Service des Bâtiments, consacrée aux projets d'aménagements, réalisés ou non, de quelques paysages de la Capitale. Je ne parle pas de la qualité parfois éblouissante des documents exposés,

notamment lorsqu'il s'agit des travaux d'architecte du XVIIIe siècle. Le public parisien suivra avec curiosité les divers projets de construction établis sur la Colline de Chaillot ou pour la place de la Concorde, pour Versailles ou pour Marly. Si, devant ces images très excitantes pour l'imagination, nous éprouvons parfois des regrets, il arrive aussi que nous bénissions le Ciel de nous avoir préservés de trop folles fantaisies architecturales.

MÉMENTO. — La peinture de Villebœuf (Galerie Druet) est d'une saveur franche et vigoureuse. Dans ses paysages intelligemment composés, humanisés, la vie circule avec allégresse. Ce sont ses aquarelles qui nous paraissent les plus séduisantes. Il en est, comme la « Fête du Corpus Christi à Tolède », où la vivacité de la notation colorée s'allie à la mise en page décorative de la façon la plus heureuse.

— A la même galerie, Pauline Peugniez expose des peintures qui semblent faites avec une sorte de spontanéité charmante, dans la joie de la lumière et par amour de Dieu. Ses petites compositions conservent toujours un peu de la saveur de l'ébauche, mais la distribution des couleurs est faite avec le plus grand tact. Pauline Peugniez peint comme l'oiseau chante.

— Même galerie encore, une toute jeune fille : Adeline Hebert-Stevens nous ravit par son accent de franchise et le charme de son émotion discrète. Ses tableaux, un peu naïvement bâtis, toujours pleins de fraîcheur et de goût, sont parfois infiniment touchants.

— Les toiles de Kars étaient devenues bien rares sur les cimaises parisiennes. Le peintre vient enfin de se décider à faire une exposition d'ensemble (Galerie Bernier). Le public aura pu constater combien son talent s'est encore affermi, et combien sa peinture a gagné en souplesse. Ses toiles possèdent une sorte d'éclat joyeux que nous voudrions rencontrer plus souvent dans la peinture moderne. Le dessin est mâle et robuste; les tons s'opposent et se fondent dans leur rapport avec intelligence et exquisité. Cette exposition permettrait de désigner, si c'était nécessaire, la place de choix occupée par Georges Kars parmi les meilleurs peintres de l'Ecole de Paris.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — *Corpus vasorum antiquorum* (Etats-Unis, fascicule 6; Yougoslavie, fascicules 1 et 3). — Emil Coliu : *La collection de vases grecs du musée Kalinderu.* Bucarest, 1937. In-4 de 137 pp., avec 86 figures dans le texte et une planche hors texte. — G. Glotz : *La civilisation égéenne.* Nouvelle édition, mise à jour par Charles Picard. Paris, Albin Michel, 1937. In-8 de XIV-495 pp., avec 87 figures et 3 cartes dans le texte et 4 planches hors texte. — R. C. Carrington : *Pompéi.* Traduction de R. Bouvier. Paris, Payot, 1937. In-8 de 238 pp., avec 21 figures et un plan dans le texte et 25 gravures hors texte. — Fouilles et découvertes archéologiques, en Crète, à Olympie, à Calamata, à Delphes et à Kirrha.

Le **Corpus vasorum antiquorum,** publié sous le patronage de l'Union académique internationale, constitue déjà, si l'on fait entrer en ligne de compte les fascicules annoncés pour paraître prochainement, un ensemble d'environ 80 volumes, auquel toutes les grandes nations, à l'exception de l'Allemagne et de la Russie, ont fourni leur contribution. Les plus récents en date sont le fascicule 6 des Etats-Unis, consacré à la seconde partie de la collection personnelle du professeur David Moore Robinson, de l'Université Johns Hopkins (Baltimore), le fascicule 1 de la Yougoslavie, consacré aux vases du Musée national de Zagreb, présentés et commentés par M. Victor Hoffiller, enfin le fascicule 3 du même pays, consacré aux collections du Musée du prince Paul, à Belgrade, et pour lequel MM. Vulic et Grbic ont mis en commun leur science et leur talent. Les deux fascicules yougoslaves ont ceci de particulier que leur documentation est presque exclusivement d'ordre préhistorique et ne fait pour ainsi dire aucune place à l'élément artistique qui joue un si grand rôle dans la céramique de l'époque classique. Ce n'est pas sans quelques hésitations, ni même sans quelques controverses, que le programme du *Corpus Vasorum* fut étendu ainsi aux poteries muettes des périodes néolithique et subnéolithique et de l'âge du bronze. Il fallut toute l'autorité d'Edmond Pottier pour triompher des objections, qui étaient nombreuses, et dont la principale provenait de la crainte de voir le *Corpus* envahi par une matière immense, souvent sans valeur, et l'entreprise ainsi alourdie et retardée dans sa marche. En fait, les fascicules de Belgrade et de Zagreb donnent raison à Edmond Pottier. Si nous n'y trouvons pas l'aspect artistique des autres séries, ils n'en présentent pas

moins une grande importance pour l'étude comparative des usages populaires, pour les dates, la liaison et la direction des influences et des migrations.

Puisque le *Corpus Vasorum* est maintenant considéré comme devant être un recueil complet où prendront place toutes les collections, grandes ou petites, publiques ou privées, on comprend mal que le travail de M. Emil Coliu, **La collection de vases grecs du Musée Kalinderu,** n'y ait pas été incorporé. L'intérêt de cette collection n'est pourtant pas contestable : il s'agit d'un ensemble de 67 vases, de divers styles, mais surtout corinthien et attique, réuni, de 1900 à 1912, par un savant roumain, M. Kalinderu, qui les plaça, avec d'autres collections, dans son musée particulier. Après la mort de Kalinderu, son musée devint la propriété de l'Etat et fut ouvert au public en 1916. La série de céramique antique en est une des sections les plus atirayantes, et l'ouvrage de M. Coliu nous en apporte, en même temps qu'une description minutieuse, un commentaire explicatif qui donnera satisfaction aux plus exigeants. Malheureusement, l'illustration est d'une qualité médiocre : à l'exception de l'unique planche hors texte placée à la fin du volume, presque toutes les reproductions des pièces décrites sont confuses, mal venues, et à peu près inutilisables pour l'étude des détails.

La réédition de **la Civilisation égéenne** de Glotz, qui vient d'être faite par les soins de M. Charles Picard, offre un exemple frappant de l'évolution rapide que les progrès de l'archéologie déterminent dans le domaine de l'histoire. Déjà l'auteur avait dû, à deux reprises, en 1924 et 1925, ajouter à sa première rédaction quelques corrections qui modifiaient parfois ses vues; la « note additionnelle » de M. Charles Picard, qui fait état des fouilles effectuées et des publications parues de 1925 à 1935, montre, à son tour, à quel point l'enrichissement de la documentation ouvre, sur certains points, des horizons chaque jour nouveaux. Non pas que l'œuvre de Glotz, construite avec tant de sagacité et de mesure, s'en trouve atteinte dans ses parties essentielles, mais, tandis que certaines hypothèses s'affermissent, d'autres s'atténuent ou s'effacent. C'est ainsi qu'à l'époque où

écrivait Glotz on admettait assez généralement, sous l'influence d'Evans, que la civilisation crétoise se rattachait étroitement et exclusivement à celle de l'Egypte, tandis qu'il est maintenant démontré, par les découvertes faites récemment en Syrie, que son origine doit plutôt être recherchée en Asie. Sous la réserve de quelques correctifs de ce genre, l'ouvrage reste fondamental et d'une utilité courante.

Le lecteur français qui ne peut que très difficilement suivre pas à pas le travail des fouilles de Pompéi et se rendre compte de leurs résultats en trouvera, dans l'exposé de M. R. C. Carrington, **Pompéi** (traduit de l'anglais par M. R. Bouvier), une mise au point à la fois très condensée et très claire. L'auteur y retrace tout d'abord l'histoire de cette petite ville romaine et de la catastrophe qui l'anéantit en l'an 79 de notre ère. Puis, à l'aide des documents archéologiques mis au jour tant par les fouilles anciennes que par les fouilles récentes, il s'efforce de la faire revivre sous nos yeux : l'aménagement des services municipaux, les écoles, les spectacles, les bains, les temples, la disposition des maisons privées, leur architecture et leur ornementation, l'agencement des boutiques commerciales et des locaux industriels, tout cela nous est dépeint avec une exactitude que rendent plus sensible encore les nombreuses et excellentes planches qui accompagnent le texte. Ce texte lui-même est rédigé avec une simplicité agréable, dégagé de toute digression, de tout appareil technique, et réduit à ce que peut réellement souhaiter la curiosité d'un lecteur érudit, mais non spécialisé. Pour ceux qui désireraient quelque éclaircissement complémentaire, la bibliographie placée à la fin du volume servira de guide.

§

Sur les points les plus divers de la Grèce les découvertes archéologiques ne cessent de se multiplier, dues tantôt à des recherches méthodiques tantôt à des circonstances fortuites. Dans la **Crète** occidentale, des explorations sommaires, dirigées par l'éphore régional, M. Théophanidis, ont mis au jour des vestiges de l'époque minoenne à Kastelli Kissamou, des ruines de l'époque romaine à Candanos, et, à La Canée, une

maison du Ier siècle de notre ère, ornée d'une belle mosaïque. A **Olympie,** champ réservé aux archéologues allemands, la découverte la plus curieuse de ces derniers temps a été celle de quelques-uns des revêtements de cuivre qui entouraient et protégeaient les boucliers de bois suspendus et conservés dans les temples comme des espèces d'ex-voto. Ces feuilles de cuivre, dont on ne connaissait pas d'exemple jusqu'ici, étaient l'objet d'un travail artistique très délicat : sur l'une d'elles est figurée une tête ailée de Méduse, sur une autre un griffon femelle allaitant son petit. Dans le sud du Péloponèse, aux environs de **Calamata,** deux paysans, en travaillant dans un champ, ont déterré plusieurs objets mycéniens, en or, parmi lesquels trois coupes, non décorées, qui, transportées au Musée national d'Athènes, ont été datées approximativement du XVIe siècle avant notre ère. Il est malheureusement à craindre que d'autres objets, de la même époque et non moins précieux, aient été détruits par ces paysans, car on a saisi à leur domicile trois lingots d'or qui, selon toute vraisemblance, proviennent de la fusion de leurs trouvailles. Les autorités n'ont été informées de leur dernière découverte que parce qu'ils ont cru plus avantageux d'aller les vendre à des orfèvres de Calamata. A **Delphes,** les archéologues de l'Ecole française d'Athènes, étant parvenus à dégager complètement le gymnase, ont pu mesurer exactement la longueur de la piste, ce qui leur a permis de fixer définitivement, avec la plus certaine précision, la valeur du pied delphique, qui était de 0 m. 2882. A **Kirrha,** l'ancien port de Delphes, des fouilles ont été entreprises, également par l'Ecole française, et ont donné, dès le début, des résultats remarquables. Pausanias (X, 37) parle avec admiration des monuments de cette ville, notamment d'un temple célèbre consacré à Létô et à ses deux enfants, Apollon et Artémis. Il semble bien que ce soit ce sanctuaire que les archéologues français ont retrouvé, sous la forme d'un vaste enclos de portiques, avec, au centre, un dépôt d'offrandes d'où plusieurs centaines de figurines et environ 2.000 vases ont été jusqu'à présent retirés. Sous cette couche de la période historique, une grande ville préhistorique a été reconnue, ce qui montre, une fois de plus, combien les

traditions sont fidèles, puisque les poèmes homériques font déjà allusion à l'activité préhellénique de cette région, et ce qui montre aussi que la Grèce mycénienne ou prémycénienne, loin de n'avoir été peuplée, comme on le croit trop communément, que d'une manière sporadique ou clairsemée, a été, bien au contraire, peuplée partout, et d'une manière assez dense, ce qui, là encore, est en concordance avec les légendes et les traditions que les textes nous ont transmises.

CHARLES VELLAY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le bi-centenaire de Jacques Delille.

Delille? Qui ça, Delille?

— Le poète.

— L'abbé Delille?

— Oui, mais qui ne fut jamais abbé que par la possession d'une abbaye. Homme d'église, non pas.

— Delille, le rimeur des *Géorgiques* et des *Jardins?*

— Celui-là même. Mais, rimeur, c'est bientôt dit. Nous avons reconnu pour poètes authentiques bien des auteurs qui ne le valaient point. Le jugement de la postérité est à reviser. Tous les lettrés que j'ai, sur ce point, consultés, en conviennent : ce fut un très bon poète. Quant à ses biographes, ils nous enseignent que, professeur au Collège de France, membre de l'Académie française, il fut l'objet d'une véritable idolâtrie. Sainte-Beuve le reconnaissait pour le « prince des poètes » de son époque. La gloire de Lamartine et de Victor Hugo, ses successeurs dans la faveur du public, a trop éclipsé la sienne. Or, il naquit à Clermont-Ferrand le 22 juin 1738 : voilà l'occasion de soumettre à révision le jugement de nos pères et de nos contemporains.

Aveugle, il fut, vivant, comparé à Homère. Entre cette hyperbole et l'oubli au fond duquel gît sa mémoire, il y a place pour une plus équitable appréciation de ses mérites. Il a trop écrit pour être assez relu. Mais qu'on permette à un collectionneur de pages méditerranéennes de citer ici un passage de lui concernant Nice :

O Nice! heureux séjour, montagne renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées,

Que de fois, sous tes plants d'oliviers toujours verts
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissois! Soit que l'onde en silence
Mollement balancée et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords,
Soit que son vaste sein se gonflât de colère,
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivrait mon esprit, mon oreille, mes yeux;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

Et, encore, s'il vous plaît, ces vers écrits après une visite à Vaucluse, sur les traces de Pétrarque :

Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète et surtout nul amant!
Dans ce cercle de monts qui recourbent leurs chênes,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève de ses bords,
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit, puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal, répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde.
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
. . . .
Ici, Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour;

Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,
M'écriai-je; un vieux tronc bordait-il le rivage,
Laure avait reposé sous son antique ombrage :
Je redemandais Laure à l'écho du vallon;
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.

Son Auvergne natale ne l'a pas moins inspiré :

O champs de la Limagne, ô fortuné séjour!
....
Voici l'arbre témoin de mes amusements;
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait à nouveau:
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!

Ces quelques citations, quoique fleuries par l'emphase de l'époque, suffiront, je l'espère, à justifier le propos qui réunit en ce moment les confrères et amis avec lesquels nous souhaitons que ne soit point laissé inaperçu le bi-centenaire de celui à qui tant de lycéens durent d'aimer moins malaisément *L'Enéide* et dont l'exemple a déterminé tant de vocations poétiques. Déjà, M. J. Desaymards, bon écrivain fidèle à l'Auvergne, déjà Alphonse Séché, en son ouvrage de 1912 sur *Les Accents de la Satire dans la Poésie contemporaine,* Jean Ajalbert en la plupart de ses livres sur l'Auvergne, avant moi réclamaient justice pour notre Jacques Delille. On souhaite aujourd'hui que l'Académie française et le Collège de France, auxquels il appartint, daignent s'associer aux humbles commémorations en préparation; qu'un éditeur avisé veuille bien entreprendre la publication d'un choix de ses poèmes; et — pourquoi pas? — que ses inédits voient aussi le jour.

Car il existe des inédits de Jacques Delille. Notre confrère

Boyer d'Agen, qui nous fit connaître Jasmin, possède, m'écrit-il, tous les papiers posthumes du poète; — entre autres un ouvrage en deux chants, jamais publié : sous le titre *Le Grand Siècle*. Y figurent en médaillon les principaux poètes et orateurs du temps de Louis XIV. Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Bossuet, Fénelon, Pascal, etc... jugés par Delille, célébrés par lui. Voilà qui ne manque point d'attrait. Le bi-centenaire sera peut-être l'occasion d'autres trouvailles et révélations. Nous finirons bien par établir que notre poète n'est pas indigne d'un peu d'attention et de considération. C'est tout ce que nous souhaitons.

JEAN DESTHIEUX.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

La prochaine révision des grandes conventions internationales. — L'heure actuelle est caractérisée par la défaillance de toutes les conventions internationales et il semble que la collaboration des différents peuples devienne de plus en plus une utopie.

En ce qui concerne les relations des peuples en temps de guerre, il en résulte que les conventions de Genève et de La Haye tendant à protéger les blessés et les malades paraissent actuellement les seules capables de résister aux tendances de notre époque.

La Convention de Genève, qui date de 1864 et dont les quelques petites modifications de 1906 et 1929 n'ont altéré ni la portée, ni l'esprit, est toujours en vigueur.

Une unanimité, qui seule peut être obtenue par la crainte universelle de la souffrance, permet l'espoir de voir son application effective, car le même intérêt national est en jeu chez chacun des belligérants éventuels.

Malheureusement ses considérants et ses principes sont absolument insuffisants devant la technique de la guerre moderne, et l'esprit même de la convention très généreuse de ses textes permet une application pratique des idées humanitaires. On s'est déjà étonné que les acquisitions de la guerre de 1918 n'aient pas influencé de façon plus profonde les rédacteurs de la révision de 1929. Et que dire alors des progrès formidables acquis depuis la fin de la guerre mon-

diale, tant au point de vue des nombreuses modifications de tactique qu'au point de vue du péril aérien.

La guerre de demain, on l'a assez répété, ne sera pas une guerre du front des armées, ce sera une guerre en profondeur, atteignant toutes les forces vives d'une nation et toute la surface d'un pays, avec des zones de combat dans lesquelles il sera bien difficile de protéger les formations sanitaires des armées qui abriteront les blessés, les malades ou les gazés et où les immunités concédées par le signe de la Croix-Rouge aux Services de Santé des armées seront illusoires et inapplicables.

Et si les textes de la Convention de Genève sont à ce point périmés devant les événements des guerres actuelles, que dire de l'autre grande convention des lois et coutumes de la guerre, la Convention de La Haye dont la date est plus ancienne encore puisque les textes datent de 1907 et non plus de 1929? Quoiqu'en principe elle dût prolonger ses effets jusqu'à une nouvelle Conférence qui n'a pas encore eu lieu, son statut, au contraire de celui de Genève, a été violé d'une façon évidente dès le conflit de 1914-1918 et bien plus encore dans toutes les guerres qui ont suivi.

On peut donc considérer actuellement les textes de La Haye comme ayant perdu toute valeur pratique.

Une complication supplémentaire a surgi dans la codification des principes humanitaires, c'est l'existence d'un troisième convention, dite également Convention de La Haye et relative à la protection des blessés et malades en cas de guerre maritime, qui tend à appliquer les principes de la Convention de Genève à tous les événements de guerre sur mer.

Nous disons nouvelle complication : en effet, l'application de lois internationales soulève de nombreuses difficultés : il semble donc bien dangereux d'accumuler les textes souvent identiques en principe, dans des accords différents; condition qui compliquera inutilement l'interprétation de la loi et facilitera les possibilités de justification de ses infractions.

En résumé, nous nous trouvons en 1938 devant un en-

semble complexe et disparate de conventions internationales fixant les lois de la guerre, comprenant :

1° La Convention de Genève pour la protection des blessés et malades des armées en campagne;

2° La Convention de La Haye pour la protection des blessés et malades dans la guerre maritime;

3) La Convention de La Haye fixant les us et coutumes de la guerre.

Toutes ces conventions sont ou bien dépassées par les événements, comme l'est la dernière, ou n'ont pas, dans les révisions qu'elles ont subies, pu suivre d'assez près les modifications que leur imposaient les progrès foudroyants de la technique moderne.

C'est devant cette insuffisance notoire que le Comité International de Médecine militaire a entrepris sa campagne.

Le Comité International créé en 1921 à l'initiative du Service de Santé de l'Armée belge et dont le siège se trouve à Liége, est parvenu à créer un mouvement d'opinions, pour obtenir une amélioration de la sauvegarde humaine pendant la guerre.

C'est pour cela qu'il a entrepris une action auprès des Gouvernements et de l'opinion publique pour arriver à donner à l'emploi de la force dans les relations internationales des restrictions conformes aux exigences de l'humanité.

Au moment où s'ouvre à Londres la XVI[e] Conférence Internationale de la Croix-Rouge, il est intéressant de synthétiser brièvement la valeur et la nature de ces projets de révision qui sont à l'étude depuis plusieurs années.

Les buts minima que devront atteindre les délibérations actuellement en cours pour obtenir un résultat tangible peuvent être résumés de la façon suivante:

1° Il serait désirable que toutes les prescriptions des conventions humanitaires soient groupées en un seul texte catégorique, formel, en une seule convention internationale qui codifie tous les principes des immunités et des protections.

On ne peut admettre à l'heure actuelle une règlementation variable pour les différentes sortes de guerre (terrestre, maritime, aérienne). Actuellement, toutes les opérations sont com-

binées et si les théâtres de guerre varient, la guerre elle-même reste une.

2° Tout le monde ignore qu'actuellement encore un blessé ou un hôpital civil n'est pas protégé par le signe de la Croix-Rouge. Cette lacune essentielle doit être comblée au plus tôt, car il n'est pas admissible que les nombreuses victimes civiles ne soient pas couvertes par l'immunité conférée aux blessés militaires.

3° Les conventions actuelles sont inopérantes par manque de contrôle. Seule la création de commissions de contrôle neutres permettrait de faire donner leur plein effet aux textes élaborés.

4° Si un hôpital militaire est protégé par le signe de la Croix-Rouge, il n'en est pas de même des transports de matériel sanitaire spécialement maritimes qui doivent le ravitailler.

Contradiction des conventions existantes : protéger un hôpital et permettre son blocus!

5° La création de villes, localités ou cités sanitaires a déjà obtenu, dans maintes circonstances, l'accord de principe des Etats-Majors. Leur réalisation est la seule garantie, voire la seule possibilité d'un fonctionnement normal du Service de Santé aux armées. Il est urgent d'intégrer ce projet dans les conventions existantes.

Et si l'œuvre de la XVI[e] Conférence se réalise dans cet ordre élevé d'idées, si cette conférence parvient à concrétiser cet idéal qu'elle poursuit depuis plus de 75 ans, *inter arma ceritas,* qu'elle se souvienne du vœu que formulait, à l'issue d'une des Commissions d'Experts, le Général Médecin Schickelé qui est un des apôtres les plus actifs de cette croisade. Le Général Schickelé disait :

Si des modifications doivent être apportées à la Convention de Genève, le problème doit être envisagé dans toute son intégralité, de manière que le prochain document international donne tous les apaisements à la conscience humaine et accorde toutes les protections compatibles avec les nécessités inéluctables de la guerre moderne.

JULES VONCKEN.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A propos des *Contes choisis* de M. Franz Hellens. (Ed. Vanderlinden, Bruxelles).

M. Franz Hellens s'est acquis une enviable réputation, tant par l'originalité de son talent et la persistance de son effort que par son profond dédain pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une consécration officielle.

Je suis un être insociable, confesse-t-il dans l'excellent *Essai bibliographique* que lui a récemment consacré M. M. J. Hachelle. Un corps constitué me fait horreur. Je ne m'y sens pas à ma place, je me sens supérieur à tout cela et pourtant cela m'écrase. Je me sauve épouvanté.

Aussi, bien qu'on l'en ait souvent prié, ne fait-il point partie de notre Académie, peu encline cependant à détourner de leurs devoirs les écrivains les moins conventionnels. Disons tout de suite que, pour orgueilleuse qu'elle puisse paraître, pareille attitude semble plutôt dictée par une sorte d'ombrageuse timidité fort en honneur chez nombre de Flamands qui s'en targuent, du reste, comme d'une vertu.

Bien que Bruxellois de naissance, c'est à Gand, soit au cœur même de la Flandre, que s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse de notre auteur.

Quoi d'étonnant dès lors si, tout en usant de la langue française, M. Franz Hellens est tenu dans quelques milieux pour un écrivain spécifiquement flamand.

Elève comme Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Charles van Lerberghe et Maurice Maeterlinck, du fameux Collège Sainte-Barbe, il y subit avec la même résignation la forte discipline des bons pères. Mais, grâce à sa fiévreuse imagination, il se libéra bientôt de la contrainte scolaire pour s'éprendre passionnément de la ville admirable où le destin l'avait fixé.

Les grands ciels pluvieux traversés par les vents du large, le rire souffreteux d'une rivière où rouit le lin, les sombres clochers couronnés de carillons en liesse, le beffroi légendaire, les quais brodés de pignons dorés, les chanteurs de complaintes, les vieilles mendiantes quelque peu sorcières qui sonnent aux portes le vendredi, les innombrables

ruelles où la sortie des ateliers draine vers des cabarets interlopes des gars familiers du couteau et de pâles filles qui croient au mauvais œil, en un mot tout ce qui fait la gloire et le mystère de la vieille cité flamande prit aussitôt possession de son esprit en éveil. Sans qu'il le veuille et pour peu que se ravivent ses souvenirs littéraires, il surprendra donc, lui aussi, dans maints taudis, les manigances des Flaireurs et dans tel palais silencieux, fermé semble-t-il, depuis des siècles, le martyre jusqu'alors ignoré d'une nouvelle princesse Maleine.

Toutefois, à l'encontre de ses illustres devanciers, évadés à temps de la ville ensorcelée, il n'aura point la chance d'entendre résonner autour de lui le rire en fleur de la jeune Eve, ni de surprendre, au cours d'une furtive escapade, l'inquiète Mélisande laissant crouler sa chevelure le long d'une tour dorée par la lune d'été.

Replié sur lui-même, de peur d'enfreindre aux yeux des siens les dures lois de sa caste, il se bâtira donc, en secret, un triste royaume sans soleil, où le réel côtoie l'imaginaire, et l'insolite le quotidien. Il y rôdera à l'aventure, inattentif aux conseils de sa raison, et ses découvertes seront toutes marquées de ce signe d'étrangeté qu'Edgar Poe tenait pour le plus enviable des privilèges lyriques.

Qu'elle soit imputable à des refoulements plus ou moins avérés où, comme durent se le figurer les bons pères qui surveillaient, non sans angoisse, l'évolution spirituelle de leur élève, qu'elle atteste l'emprise du Diable, cette étrangeté n'en engendra pas moins une œuvre surprenante où, quelque soin que M. Franz Hellens mettra à s'en défendre par la suite, Gand et ses fastes, Gand et ses sortilèges, Gand et sa sauvagerie latente, revendique et garde sa primauté.

En effet, soit que dans les *Hors-le-Vent* (1909), il se borne à des notations pittoresques, soit que dans les principaux épisodes du *Naïf* (1926) et de *Frédéric* (1936), il dénombre les hésitations, les craintes et les émois d'une âme adolescente, c'est toujours à la même ambiance qu'il aura recours.

Gand le possède donc comme Bruges posséda Rodenbach. Mais chez lui tout est tragique, fatal et sans la moindre concession à l'aimable ou au joli. Seuls lui importent les Flai-

reurs, les Maleines et les Tintagiles que suscite, pour un voyant de son espèce, la conjuration de la tempête, de l'orage, de la neige, du crime, de la légende et du mauvais sort dans un décor déjà hallucinant en soi. Et ces larves, il les traînera partout après lui, tantôt comme un nécromant qu'épouvanterait et ravirait à la fois leur compagnonnage insolite, tantôt comme un enfant perdu, inconscient du sort qui lui est dévolu.

Mais tout dévoré qu'il soit d'appréhensions et d'inquiétudes, jamais il ne s'insurge contre son destin. Pourquoi d'ailleurs, recourir à la révolte puisque, mal défendu contre soi-même et le sachant, il ne pourrait opposer aux démons qui l'assaillent qu'un cœur sans joie et un esprit sans clarté?

Or, plus acharnés que jamais à sa conquête, ces démons qui au temps des *Hors-le-Vent* le mêlaient franchement à leurs rondes, vont, au fur et à mesure que les années passent, l'astreindre à des jeux d'autant plus redoutables qu'ils demeureront plus secrets. Négligeant les sabbats à la fois terrifiants et puérils auxquels, sans grands préjudices, ils entraînaient naguère l'enfant apeuré qu'il n'avait cessé d'être, c'est désormais dans son cœur d'homme qu'ils vont tramer leurs complots. Silencieusement, ils s'insinueront en lui, sapant ses certitudes, surveillant ses émois, régentant ses songes, discutant ses résolutions et, sans qu'il puisse s'en défendre, infligeant à ses moindres actes le contrôle de leur fausse bénévolence ou de leur malignité. A peine trahissent-ils leur présence par un ricanement, d'ailleurs fugace, ou par un sourire en coin où s'allume une brève phosphorescence. Leur tactique est simple et terrible : A un « je veux » ils rispostent par un « je refuse » à un « je crois » par un « je nie », à un « toujours » par un « jamais », à un « tout » par un « rien ».

Trop conscients de leur omnipotence pour recourir encore à leurs vieux masques et à d'inutiles oripeaux, ils ne devront désormais l'efficacité de leurs sortilèges qu'à une prospection de plus en plus exclusive du spirituel et si dans le *Naïf, Frédéric* et *le Magasin aux Poudres*, qu'ils régentent sournoisement d'un bout à l'autre, Gand ne profilait pas toujours son hallucinant décor, on pourrait affirmer sans crainte que le

signataire de ces pénétrants ouvrages n'a apparemment rien de commun avec celui tout extérieur des *Hors-le-Vent.*

Il est vraisemblable qu'après d'aussi troublantes confessions, M. Franz Hellens nous en réservera d'autres plus troublantes encore et qu'avec l'aide de ses tout-puissants compagnons, dont la subtilité ne peut que s'affiner, il entreprendra bientôt de nouvelles prospections dans les régions encore mal explorées de son esprit.

Depuis *Les Réalités fantastiques* qui marquent la fin de sa période strictement visionnaire, il n'a jamais manqué d'affirmer son constant souci de se mieux connaître et de rendre de plus en plus accessibles à tous les regards les moindres détours de ses labyrinthes intérieurs.

Jusqu'ici, guidés par lui, nous y avons successivement rencontré *Le Naïf, Frédéric* et cet extraordinaire André du *Magasin aux poudres* qui par maints traits sont, comme le dit M. André Thérive, «nos doubles ingénus et les frères de chacun de nous ».

Plaise aux successeurs que, tôt ou tard, les démons de M. Franz Hellens leur imposeront, de nous ressembler davantage encore et de s'inscrire ainsi d'autorité, parmi les figures les plus représentatives du roman contemporain.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'alerte en Europe. — Toute l'attention est restée fixée au cours de la première quinzaine du mois de juin sur les deux problèmes de l'Europe centrale et de la guerre civile espagnole qui comportent la plus grave menace qu'ait connu le monde depuis la fin de la grande guerre. Les deux crises se tiennent d'ailleurs, car ce sont les mêmes influences qui compliquent les choses en Europe centrale et de l'autre côté des Pyrénées, et l'on se rend compte que la situation de fait au centre du Continent réagit sur les développements des affaires d'Espagne, tout comme celles-ci déterminent l'orientation de l'action générale des deux grandes puissances autoritaires sur l'ensemble du plan européen. Dès le jour où il est apparu que la crise tchécoslovaque évoluait dangereusement, en raison de la pression exercée par Berlin en fa-

veur du parti allemand des Sudètes, on a vu se produire de nouveaux incidents retardant les solutions envisagées pour résoudre la crise espagnole et venant compromettre des négociations qu'on pouvait croire engagées dans de bonnes conditions.

La période critique des élections municipales en Tchécoslovaquie a été franchie sans que l'on ait eu à déplorer des incidents particulièrement graves. Le calme relatif dans lequel a eu lieu le scrutin, réparti sur trois semaines, justifie entièrement les mesures d'ordre prises par le gouvernement de Prague et qu'on a voulu lui reprocher dans certains milieux comme ayant le caractère d'une véritable provocation non seulement à l'égard du parti de M. Henlein, mais même à l'égard du Reich hitlérien. Il est déconcertant, en vérité, que l'on ait cru devoir faire grief au cabinet tchécoslovaque d'avoir appelé sous les drapeaux une classe de la première et de la seconde réserve pour parer à toutes les éventualités, alors que l'attitude de l'Allemagne nationale-socialiste faisait craindre un coup de force semblable à celui par lequel a été détruite en moins de trois jours l'Autriche indépendante. Une petite nation qui prend ouvertement des précautions contre une agression possible de la part d'une grande puissance accomplit en conscience son devoir envers elle-même et envers l'Europe entière. Au milieu de la lâcheté générale qui caractérise notre époque, il est réconfortant de pouvoir constater qu'un petit peuple s'affirme résolu à se défendre contre toute attaque non provoquée. La fermeté dont a fait preuve en ces circonstances tragiques le gouvernement de Prague a certainement contribué dans une mesure importante à sauvegarder la paix. Personne n'ignore plus, en dépit de tous les démentis allemands, que dans la deuxième quinzaine du mois de mai nous avons frôlé la guerre et que sans la vigilance diplomatique de la Grande-Bretagne et de la France, sans la résolution aussi de la Tchécoslovaquie de défendre éventuellement la dignité de son existence indépendante, la catastrophe n'eût sans doute pu être évitée. On voudrait nous faire croire aujourd'hui que l'Europe n'a dû son salut qu'au sang-froid et à la volonté de paix du Führer allemand. Admettons que le chancelier

Hitler, qui s'entend remarquablement, il faut lui rendre cette justice, à mesurer les risques de ses entreprises extérieures, si audacieuses qu'elles puissent être, sut s'inspirer des réalités de l'heure et s'adapter avec une rare souplesse aux circonstances. Les violentes campagnes de la presse nationale-socialiste contre la Tchécolosvaquie, contre l'Angleterre et contre la France, qui ont suivi l'alerte, autorisent d'ailleurs à penser que les éléments les plus actifs du IIIe Reich ne se sont résignés qu'avec dépit à une détente dont ils réclament aujourd'hui pour le Führer tout le bénéfice moral.

Les résultats des élections municipales tchécoslovaques sont assez conformes à ce que l'on avait prévu. Dans la région des Sudètes, le parti de M. Henlein, qui a absorbé le parti agrarien et le parti social allemand, a incontestablement remporté un succès important. Il a fortement entamé la clientèle des social-démocrates allemands et des communistes, et il a obtenu, en somme, environ 85 % des suffrages proprement allemands. D'autre part, en Slovaquie le parti autonomiste de Mgr Hlinka n'a pas atteint la majorité absolue escomptée par lui, et dans l'ensemble du pays les groupes de la coalition gouvernementale ont vu leurs positions consolidées, avec une progression marquée pour les socialistes-nationaux de la nuance Bénès. On ne saurait, dans ces conditions, tirer argument des résultats du scrutin contre le régime existant. Ces résultats ont assuré, au contraire, toute l'autorité nécessaire au cabinet Hodza pour négocier dans de bonnes conditions avec les représentants des différentes minorités. Les négociations furent d'ailleurs préparées avec soin, de manière à ne laisser dans l'ombre aucun aspect du problème si complexe qui se pose devant le pays. D'une part, le gouvernement avait préparé un projet de statut dit « nationalitaire » s'inspirant de l'esprit le plus libéral; d'autre part, le parti allemand des Sudètes avait remis le 8 juin au président du conseil un mémorandum basé sur les huit points du programme que M. Henlein exposa le mois dernier au congrès de Karlovy-Vary. En acceptant de prendre comme base de discussion à la fois le projet de statut élaboré par son gouvernement et le mémorandum des Allemands des Sudètes, M. Hodza a fait preuve de beaucoup

de sens politique. Il a enlevé par là au chef du mouvement henleiniste tout prétexte à rompre les pourparlers avant même que le problème ait pu être discuté au fond. Il a montré ainsi à l'opinion internationale que les excitations du national-socalisme allemand portaient complètement à faux et qu'à moins de réclamer publiquement la destruction de l'Etat tchécoslovaque, aucun parti ne pouvait raisonnablement se refuser à envisager la conclusion d'un honnête compromis. Dès lors, il dépendait surtout des dessins du gouvernement de Berlin que l'on pût aboutir pratiquement dans cette voie.

En Espagne, les développements de la guerre civile ont continué à préoccuper vivement les chancelleries. Les opérations militaires n'ont progressé que lentement et l'offensive générale des nationalistes s'est heurtée, pendant toute la première quinzaine de juin, à la résistance acharnée des républicains. Ce n'est que vers le milieu de juin que la poussée des franquistes a repris avec vigueur à l'est de Téruel. De toute évidence, la supériorité en matériel lourd des gouvernementaux contrebalançait efficacement l'avantage que les nationalistes tenaient de leurs effectifs plus nombreux et d'un haut commandement plus averti, semble-t-il, des difficultés de la guerre moderne. D'une manière générale, les experts militaires considéraient, à ce moment, que la lutte, à moins d'un effondrement politique soudain, pouvait encore durer pendant de longs mois. C'est par cette perspective, qui place dans une situation difficile les puissances autoritaires s'intéressant vivement à une victoire rapide et complète du général Franco, qu'il faut expliquer les remous d'ordre international auxquels on s'est heurté, une fois de plus, en ce qui concerne le règlement des affaires d'Espagne dans leur rapport avec la situation européenne. Il devenait clair que si l'Italie s'était montrée disposée à prendre des engagements quant au retrait des volontaires combattant dans les rangs de l'armée du général Franco, c'était parce qu'au moment où fut conclu l'accord italo-britannique du 16 avril dernier et où Rome engageait les premières négociations avec la France, on avait la conviction de l'autre côté des Alpes que la victoire des nationalistes serait acquise

définitivement en Espagne avant les mois d'été. Quand on se rendit compte qu'il en allait autrement, et qu'il fallait s'attendre à voir durer la guerre peut-être jusqu'à la fin de l'année, le gouvernement de Rome se trouva fort embarrassé et le plan diplomatique auquel il s'était arrêté en fut bouleversé. D'une part, il désirait obtenir au plus vite la mise en vigueur de l'accord italo-britannique; d'autre part, cet accord restant subordonné au retrait des volontaires étrangers, le Duce, pour des raisons faciles à comprendre, ne voulait pas rapatrier les effectifs italiens avant la victoire complète du général Franco, car le régime fasciste, en Italie même, ne résisterait peut-être pas à un échec irrémédiable de ce qui a été dès le début et au premier chef une entreprise où le prestige de l'Italie nouvelle s'est trouvé engagé, non sans légèreté.

La conséquence en a été que l'on a voulu obtenir par des moyens plus barbares que tous ceux employés jusque-là les résultats que le général Franco n'avait pu s'assurer par ses offensives répétées sur les différents fronts. De là le bombardement systématique des populations civiles de centres sans véritable intérêt militaire auxquels a procédé l'aviation au service des nationalistes; de là des agressions presque quotidiennnes contre des navires de commerce étrangers se trouvant dans les ports espagnols; de là toute une tactique nouvelle destinée non seulement à terroriser les populations des régions occupées par les gouvernementaux, mais surtout à empêcher tout ravitaillement en armes et en munitions des républicains, de manière à leur enlever leur supériorité en matériel lourd. L'effet le plus certain de cette tactique a été de provoquer dans le monde entier la plus vive indignation contre des procédés de guerre aérienne que condamnent le droit international et le plus élémentaire sentiment d'humanité. Le massacre à coups de bombes de populations civiles, tel qu'il se pratique actuellement en Espagne et en Chine, est, en effet, un défi à toute civilisation. Aucun peuple ne saurait y rester indifférent, car il donne une idée de ce qu'est la guerre « totale » dont on fait la tragique expérience avec les armes modernes les plus perfectionnées de l'autre côté des Pyrénées. Il était bien évi-

dent, d'autre part, que l'Angleterre et la France avaient le devoir de prendre des mesures pour que les bâtiments marchands neutres se trouvant dans les eaux territoriales espagnoles ne puissent plus être attaqués et détruits en violation des prescriptions du droit international. Le mouvement d'opinion qui s'est produit à ce sujet en Angleterre a constitué un avertissement sévère pour ceux qui voudraient persister dans une pratique à laquelle il n'y a pas d'excuse possible.

Etant donné ces aspects nouveaux de la crise espagnole, on ne saurait être surpris que toutes les généreuses initiatives prises ou simplement envisagées pour hâter la fin du conflit, tout au moins pour en limiter les effets, se soient heurtées à tant de difficultés. Les travaux du comité de non-intervention de Londres, qui étaient sur le point d'aboutir en ce qui concerne le retrait des volontaires et le rétablissement du contrôle international aux frontières terrestres et maritimes de l'Espagne, en furent déplorablement retardés; les intentions du gouvernement britannique relatives à une médiation ont dû être abandonnées avant même que des démarches utiles par la voie diplomatique eussent pu être entreprises dans ce sens; la mise en vigueur de l'accord italo-britannique du 16 avril s'est trouvée ajournée en fait pour un temps indéterminé; les négociations franco-italiennes sont restées au point mort. Telles furent quelques-unes des conséquences directes des complications récentes de la guerre civile espagnole. Il y en eut d'autres, moins directes, mais non moins sérieuses, qui ont rendu singulièrement plus ingrate la politique de détente et de rapprochement que l'Angleterre et la France s'efforcent de faire prévaloir en Europe.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Charles Sarazin : *Ruine et résurrection de la cathédrale de Reims.* Avec des illust.; Edit. Jean Renard. 30 »

Art

A. Mabille de Poncheville : *Philippe de Champaigne*. Avec des reproductions; Plon. 40 »

Edmond Pilon : *Pino della Selva* : Préface d'André Fontainas. Avec 30 reprod.; Peintres d'Europe. 20 »

Ethnographie, Folklore

Jean Choleau et Marie Drouart : *Chansons et danses populaires de Haute-Bretagne*, accompagnées de nombreuses illustrations et notes, texte et musique. Tome I; Edit. Unvaniez Arvor, Vitré. 50 »

Arnold Van Gennep : *Manuel de Folklore français contemporain*. Tome III : *Questionnaires. Provinces et Pays. Bibliographie méthodique*. Tome IV : *Bibliographie méthodique*, fin. *Index des Noms d'auteurs, Index par Provinces;* Auguste Picard. 2 vol. » »

André Varagnac : *Définition du folklore, suivi de Notes sur Folklore et Psychotechnique et sur l'Agriculture temporaire, la Préhistoire et le Folklore*. Préface de Georges Henri Rivière. Soc. Edit. géographiques, maritimes et coloniales. » »

Gastronomie

Adrienne de Lajamme : *Huit jours sans cuisinière*; Imp. Bussière, Saint-Amand-Montrond. » »

Histoire

Charles Kunstler : *La vie privée de Marie-Antoinette;* Hachette. 18 »

Duc d'Audiffret-Pasquier : *La Maison de France et l'Assemblée nationale, souvenirs 1871-1873*, publiés par son petit-fils le Duc d'Audiffret-Pasquier. Préface de Gabriel Hanotaux. Avec un portrait; Plon. 20 »

Théophile Briant : *Les Amazones de la Chouannerie;* Sorlot. 15 »

Marc-André Fabre : *La duchesse de Berry, la Marie Stuart vendéenne, 1798-1870;* Hachette. 20 »

Edouard Herriot : *Lyon n'est plus*. Tome II : *Le Siège*. Avec une pl. h. t. et une carte en couleur; Hachette. 28 »

Dr Eugène Lomier : *Les prisons de Jeanne d'Arc*. Préface de Théo Varlet; Debresse. 12 »

Louis Madelin : *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Tome III : *De Brumaire à Marengo;* Hachette. 40 »

Judaïsme

H. de Vries de Heekelingen : *L'orgueil juif;* Revue internationale des sociétés secrètes. 10 »

Linguistique

Abel Hermant : *Chroniques de Lancelot du « Temps »*, tome II; Larousse. » »

Lieutenant-Colonel de Thomasson : *Les curiosités de la langue française*, étude de sémantique; Larousse. » »

Littérature.

John Charpentier : *Voltaire;* Tallandier. 18 »

Marcel Coulon : *Toute la muse de Ponchon*. Illust. de V. Le Campion; Edit. de la Tournelle.

Lucie Delarue-Mardrus : *Mes mémoires;* Nouv. Revue franç. 28 »

Elie Faure: *Reflets dans le sillage;* Flory. 18 »

Pierre Kohler : *La veillée des armes;* Edit. des Trois Collines, Lausanne. » »

Emile Labarthe : *Gambetta et ses amis*; les Presses modernes. 18 »

La Varende : *Anne d'Autriche, femme de Louis XIII;* Edit. de France. 25 »

Gina Lombroso Ferrero : *L'éclosion d'une vie, Léo Ferrero de sa naissance à sa vingtième année d'après les notes de sa mère;* Rieder. 18 »

Edmond Privat : *Les Anglais. Des pirates aux prophètes;* Rieder. 15 »

Léon Riotor : *Le sceptique loyal,* épîtres à quelques-uns; Debresse. 10 »

P. V. Stock : *Mémorandum d'un éditeur,* 3e série. *L'affaire Dreyfus anecdotique.* Illustré de photographies d'amateur; Stock. 18 »

Mme Saint-René-Tallandier : *Madame de Sévigné et sa fille;* Grasset. 18 »

P. Vaillant-Couturier : *Enfance,* souvenirs d'enfance et de jeunesse avec des illust. de l'auteur. Préface par Aragon; Edit. sociales internationales. 18 »

Mœurs

Upton Sinclair : *Le roi de l'auto. Henry Ford, the Flivver king;* traduit par Henri Delgove; Stock. 20 »

Philosophie

Madeleine Francès : *Spinoza dans les pays néerlandais de la seconde moitié du XVIe siècle,* 1re partie; Alcan. 50 »

J. et P. de La Court : *La balance politique,* livre Ier, traduit du hollandais par Madeleine Francès; Alcan. 30 »

Gabriel Madinier : *Conscience et amour, essai sur le « nous »;* Alcan. 25 »

Gabriel Madinier : *Conscience et mouvement;* étude sur la philosophie française de Condillac à Bergson; Alcan. 65 »

Poésie

Alfred Baillon : *Amours d'un pur.* Portrait de l'auteur par Marguerite Couzinet; Debresse. 10 »

Maurice Eudel : *Les heures galantes.* Avant-propos de Yvanhoé Rambosson; Chanth. 15 »

Jean-André Mahenc : *Escale au petit jour.* Croquis de Pierre Loubradou; Debresse. 10 »

Jacques Nielloux : *Poèmes de la vie dangereuse,* suivis de *Fragments en prose;* Mil neuf cent trente-huit. » »

Yvonne Réalmont : *Quand même.* Préface de Delphine Marti; Edit. Corymbe. 10 »

Maurice Rostand : *Il ne faut plus jamais;* Debresse. 6 »

Raymond Zacarie : *Aurore;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

Politique

J. Nemo : *Psychologie du Risorgimento,* essai sur l'évolution politique de l'Italie aux XIXe et XXe siècles; Vuibert. » »

Francesco Nitti : *La désagrégation de l'Europe,* essai sur des vérités impopulaires; Edit. Spes. 25 »

Roman

François Aiguesvives : *Le lieutenant de Chantinnes;* Edit. Albert. 18 »

Marcel Arland: *Terre natale;* Nouv. Revue franç. 21 »

Marcel Aymé : *Derrière chez Martin;* Nouv. Revue franç. 18 »

Bernard Barbey : *Le crépuscule du matin;* Fayard. » »

André Billy : *Nathalie ou les Enfants de la terre;* Flammarion. 20 »

André Brument : *La vengeance du damné;* Debresse. 12 »

Christopher Bush : *Le mystère du plateau à thé (The tea-tray murder),* traduit de l'anglais par Geo et Danie Claude (Coll. Détective); Nouv. Revue franç. 9 »

Charles Dickens : *Barnaby Rudge,*

traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant; Nouv. Revue franç. » »

Luc Durtain : *L'étape nécessaire;* Flammarion. 18 »

Henri Duvernois : *Le vieux drame;* Grasset. 18 »

Robert Francis : *La jeune fille secrète;* Nouv. Revue franç. 18 »

Pierre Hamp : *La peine des hommes; Le lin;* Nouv. Revue franç. 24 »

Abel Hermant : *La bigarrure plait* (Collection *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 24 »

E. W. Irwin et Ivan Goff : *Adieu à l'innocence*, traduit de l'anglais par G. de Tonnac-Villeneuve; Nouv. Revue franç. 21 »

Joséphine Johson : *Novembre*, traduit de l'anglais par O. Micheli; Stock. » »

P. Pavlenko : *La Cité dans la Taïga*, traduit du russe par L. Sobolev; Edit. sociales internationales. 18 »

Marthe Richard : *Espions de guerre et de paix, 1920-1938;* Edit. de France. 18 »

Simenon : *Le suspect;* Nouv. Revue franç. » »

André Wald : *L'apparence;* Denoël. » »

François Vernet : *Ce bon temps;* Nouv. Revue franç. » »

Dennis Wheatley : *La découverte de l'Atlantide*, traduit de l'anglais par A. H. Ponte; Nouv. Revue franç. 18 »

Sciences

Institut international de chimie Solvay : *Rapports et discussions sur les vitamines et les hormones* (6e Conseil de chimie, 4-9 octobre 1937); Gauthier-Villars. 120 »

Sociologie

Ludwig von Mises : *Le socialisme*, étude économique et sociologique; Libr. de Médicis. 55 »

Théâtre

Alfred Jarry : *Ubu enchaîné*, suivi de *Ubu sur la Butte*, des *Paralipomènes* et d'*Essais sur le théâtre*. Préface de Jean Salta. Avec un portrait d'Alfred Jarry par Balande; Fasquelle. 15 »

Varia

Docteur Marcel Viard : *La maitrise de soi;* Edit. Calme et santé. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — L'hommage à Léon Deubel. — Le jubilé d'Archag Tchobanian. — L'Académie méditerranéenne. — Le « Balzac » de ROdin. — Documents baudelairiens. Baudelaire, Zola et les « Vieilles Plaies ». — Le souvenir de Léon Dierx. — Les pouvoirs de la femme mariée. — Le théâtre du Luxembourg et Brioché. — Le sosie de Balzac. — Jules Renard au Palais-Royal. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de la Critique (6000 francs) a été décerné à M. Yves Gandon, et un prix supplémentaire (1000 francs), offert par M. Marcel Prévost, a été attribué à M. Marius Richard.

L'Académie française a décerné ses grands prix : le grand prix de littérature (20.000 francs) à M. Tristan Derème; le prix du roman (10.000 francs) à M. Jean de La Varende; le grand prix Gobert (18.000 francs) à M. J. Brugerette.

Deux prix d'Académie de vingt mille francs ont été créés, pour être attribués l'un à M. Francis Jammes, l'autre à M. Alexandre Arnoux.

§

L'hommage à Léon Deubel. — Nous avons rappelé dans notre dernier numéro que le vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète tombait cette année. A cette occasion, sa mémoire a été célébrée avec une ferveur et un éclat particuliers le dimanche 12 juin, dans le square de Maisons-Alfort où son buste est dressé. Une assistance nombreuse était venue à cette cérémonie du souvenir. M. Jean Réande, secrétaire de la société des Amis de Léon Deubel, a lu les lettres d'excuses des absents. On a entendu ensuite l'allocution de M. Charles Vildrac, vice-président de la société, qui remplaçait le président, M. Georges Duhamel, empêché, et qui a parlé en outre au nom de l'Académie Mallarmé.

Ensuite, les hommages suivants ont été prononcés : celui des anciens compagnons du poète par M. Vincent Muselli en personne et par M. Réande pour M. Fernand Gregh, qui n'avait pu venir; celui de la ville natale du poète, Belfort, par M. A. Petit-Jean; celui de la Maison de Poésie par M. Jean Valmy-Baysse, président; celui de la société des Poètes français, aussi par son président, M. André Foulon de Vaulx; celui des Ecrivains francs-comtois et des Associations francs-comtoises de Paris, par M. Raymond Roussel; celui de la société des Amis de Berlioz, de la société littéraire des P. T. T. et de la société du Vieux-Montmartre, par M. A. Bourdat-Parmenie, qui a dit un poème de M. Paul Vimereu en l'honneur de Léon Deubel, *La Lampe du Poète*.

Entre les discours et à la fin, des poèmes de Deubel ont été récités par M. André Bacqué, sociétaire de la Comédie-Française (*Le Sang, Le Glas*), par Mme Darius Milhaud (*Ma souffrance, Prolongements, le Lai de la source, Jeunesse*), par M. Yves-Gérard Le Dantec (*La Joie, le Sommeil, Hélène, Au loin, Demain*). M. le Dantec a lu un touchant poème composé par lui-même à la gloire de Deubel.

Et, après avoir félicité M. Eugène Chatot, fondateur et animateur de la société des Amis de Léon Deubel, on s'est séparé en emportant une impression à la fois triste et réconfortante : tristesse devant le destin tragique du poète, réconfort devant la revanche de son œuvre. — L. M.

§

Le Jubilé d'Archag Tchobanian. — Le soir du 14 mai dernier a eu lieu, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant un très nombreux public arménien et français, la célébration solennelle

du jubilé des cinquante ans d'activité littéraire du poète Archag Tchobanian, qui, réfugié en France en 1895, à la suite des massacres d'Arménie ordonnés par le sultant Abdul Hamid, fut un collaborateur du *Mercure de France* dès les premières années et publia chez nous quelques-uns de ses ouvrages les plus importants : *Les Massacres d'Arménie,* avec préface de Georges Clemenceau, *Les Trouvères arméniens, Poèmes,* avec préface de Pierre Quillard, *La Vie et le Rêve,* avec préface de Verhaeren.

Le Comité organisateur de la fête jubilaire avait pour président d'honneur Georges Duhamel, membre de l'Académie française, et Marius Moutet, ancien ministre, et était composé de personnalités françaises et arméniennes bien connues.

La cérémonie du 14 mai fut présidée par Henry Bordeaux, de l'Académie française. — Ont pris la parole: L. G. Guerdan, président du Comité organisateur, Georges Gourdon, vice-président de la Société des Gens de lettres, Louis Marin, député, ancien ministre, Camille Mauclair, René Pinon, Mme Ellen Puzant, femme de lettres arménienne, le Révérend Père Sahag Der-Movsessian, directeur du collège arménien de Sèvres, Bedros Zaroyan, écrivain arménien, ainsi que le président Henry Bordeaux et le poète Tchobanian. Le programme comportait une partie artistique, où l'on entendit Mme Segond-Weber réciter *l'Ode à la langue arménienne* de Tchobanian; M. Nourhan Markarian a déclamé le poème *Réminiscence.* Des cantatrices arméniennes et françaises ont chanté des mélodies de René Lenormand, Sevadjian, Bartévian et Alemchah sur des poésies de Tchobanian. La chorale Sipan-Komitas a chanté quelques chants populaires arméniens.

§

L'Académie Méditerranéenne, fondée il y a douze ans sous la présidence de M. Louis Bertrand, de l'Académie française, et qui siégeait à Monaco, où elle a pris plusieurs initiatives intéressantes, élargit son action. Son siège social sera désormais situé à Paris même, — mais son activité se manifestera surtout, comme naguère, dans les régions méditerranéennes.

Sa composition a subi de légères modifications; elle n'en devient que plus brillante. On fera connaître ultérieurement la liste des personnalités composant sa classe des Sciences. Voici aujourd'hui la liste de sa classe des Belles-Lettres :

Membres libres : MM. Louis Bertrand, de l'Académie française, Président d'honneur; S. Exc. Ventura Garcia Calderon, ministre plénipotentiaire; S. Exc. Fakry Pacha, ministre plénipotentiaire, S. Exc. Arturo Farinelli de l'Académie royale d'Italie, le Maréchal

Pétain, de l'Académie française, M. Martinez Ruiz, M. Louis Piérard, M. Angélos Sikélianos, M. Robert de Traz, de l'Académie royale de Belgique, M. Paul Valéry, de l'Académie française.

Membres titulaires et régionaux (Suppléants) : MM. Ferdinand Bac, Gabriel Boissy, André Bonnet, Jean Desthieux, Gabriel Faure, Jean François-Primo, Hubert Dhumetz, Henri Giraud, Laignel-Lavastine, Camille Mauclair, E. Martinenche, Mario Meunier, Paul Morand, André Thérive, le duc de Trévise, Jean Vignaud.

Le bureau de l'Académie est ainsi constitué: Président: M. Jean Vignaud. Vice-Président (lettres) : M. Gabriel Boissy. Secrétaire perpétuel : M. Jean Desthieux.

Ajoutons que M. François-Primo a bien voulu prendre à sa charge la publication des Cahiers de l'Académie Méditerranéenne; le prochain sera consacré aux Assises du Livre (Toussaint 1937) et paraîtra sous le titre : « Plaisir de Lire. » (*Communiqué*).

§

Le « Balzac » de Rodin. — Les membres de la commission exécutive du *Balzac* de Rodin ont assisté à la présentation du modèle en plâtre de la célèbre statue sur l'emplacement qui lui a été attribué par le Conseil Municipal de Paris, boulevard Raspail, au croisement du boulevard du Montparnasse. Des essais ayant pour but de déterminer la hauteur du socle ont eu lieu en présence de M. Georges Lecomte, président, de Mlle Judith Cladel, secrétaire générale, des sculpteurs Despiau, Dejean, Drivier, Poisson, Marius Cladel, justement soucieux de la bonne présentation de l'œuvre, des architectes Viret et Marmorat et des hauts fonctionnaires des services d'architecture et d'esthétique, en particulier de M. Darras, directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

Ce fut un moment émouvant pour ceux qui prirent part à la bataille de 1898 ou qui s'en souviennent (1) que celui où le chef-d'œuvre pétri par les mains de Rodin se dressa enfin, pour la première fois, quarante ans après son achèvement, dans l'air parisien et profila sur les frondaisons du boulevard Raspail sa puissante silhouette. Une heure après cet essai qui a pleinement satisfait les compétences réunies, le modèle en plâtre prêté par M. G. Grappe, conservateur du musée Rodin, réintégrait l'hôtel Biron. La statue en bronze fondue par M. Rudier sera inaugurée au mois d'octobre au cours d'une importante manifestation. Le Comité sera heureux de toute souscription au monument adressée au trésorier, M. Louis Conard, libraire-éditeur, 6, place de la Madeleine.

(1) V. *Mercure de France*, 15 déc. 1934. Mathias Morhardt : *La Bataille du « Balzac »*.

§

Documents baudelairiens. Baudelaire, Zola et les « Vieilles Plaies » (1). — Nous avons reproduit dans notre *Anthologie du Pastiche* une strophe, la troisième, de la pièce des « Lits », due à Paul Alexis, en la faisant précéder de ce bref préambule :

Le plus naturaliste des naturalistes, l' « Ombre d'Emile Zola », Paul Alexis, est l'auteur d'un pastiche, trente vers assez adroits : *Les Lits*, que le *Gaulois* du 1er janvier 1869 donna — sur la recommandation d'Emile Zola — comme un inédit de Baudelaire. Il a trouvé place depuis dans le *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle* (1881).

« Trente vers », avons-nous dit : en se reportant au recueil de Kistemaekers, on constate, en effet, que cette pièce contient une seconde strophe, dont voici le texte pour compléter la copie de M. Jacques Crepet. Un mot, devant lequel ne reculait pas le doux Racine, avait, sans doute, alarmé la pudeur du *Gaulois :*

Les uns, branlants grabats, où la misère saoule
Goûte un sommeil de plomb, sont hideux et malsains.
D'autres sont assez grands pour que toute une foule
Y passe — entre leurs draps malpropres — et s'y roule
Sur la chair insensible et flasque des putains.

Outre cette strophe, la version du *Nouveau Parnasse satyrique* compte pour le moins huit variantes portant parfois sur un vers entier, généralement assez heureuses, sans parler des points d'exclamation supprimés. J'en tiens la copie à la disposition de Jacques Crepet si elle peut lui faire plaisir.

La signature de Paul Alexis est suivie de cette note qui a, du moins, le mérite de dater ce pastiche :

N.-B. — Cette pièce de vers est datée d'Aix-en-Provence (mai 1867). Aujourd'hui M. Paul Alexis habite Paris et ne fait plus que de la prose.

P. DY.

§

Le souvenir de Léon Dierx. — Mon article sur Léon Dierx m'a valu diverses lettres dont je donne bien volontiers acte à leurs signataires.

M. Urbain Gohier a remarqué dans mon étude l'emploi « d'images et d'expressions tirées de la peinture ». Il ajoute :

« Vous ne dites pas que le poète a été peintre aussi. C'était son violon d'Ingres et j'en possède une preuve très intéressante ».

Il y a là, en effet, un point d'histoire anecdotique que je n'avais pas cru devoir signaler, mais que les vieux amis de Dierx n'ont certainement pas oublié.

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er juin 1938 (CCLXXXIV, 508-509).

Un autre correspondant, M. Maurice Souriau, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Caen, semble avoir pris ombrage de ma remarque : « La critique universitaire ne lui a pas été très généreuse. » « J'en ai conclu, dit-il, que vous ne connaissiez pas le chapitre que je lui ai consacré dans mon *Histoire du Parnasse.* » M. Maurice Souriau ne s'est pas trompé. Et je lui fais bien volontiers amende honorable.

Voici d'ailleurs, résumée par lui-même, l'opinion de M. Souriau :

Je range Dierx, dit-il, parmi les grands disciples qui sont restés fidèles à Leconte de Lisle et au Parnasse. Je n'en vois que deux d'ailleurs et qui, par des mérites tout différents, me semblent aussi grands l'un que l'autre : Dierx et Heredia.

Parlant du portrait qu'il a tracé du poète des *Lèvres closes,* il ajoute :

Un autre Parnassien, et qui vit encore, Frédéric Plessis, me disait que ce portrait était ressemblant.

Tous ces rappels d'un temps lointain et à certains égards héroïques ont leur prix et je remercie ici M. Souriau de son intéressante communication. — HENRY DÉRIEUX.

§

Les pouvoirs de la femme mariée.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Je constate dans un article signé Marcel Coulon et publié dans votre numéro du 1er juin une erreur qui a échappé à l'auteur et qu'il aura certainement à cœur de rectifier.

Cette erreur est la suivante :

Hors le cas de mariage sous le régime de la communauté légale, la femme peut administrer ses biens propres comme si elle était célibataire.

Cette affirmation ne sera certainement pas maintenue par l'auteur d'un article d'ailleurs bien fait à tous égards.

Sous le régime de la communauté réduite aux acquêts, les revenus des biens propres de la femme entrent (article 1498) dans la communauté dont le mari est administrateur : la femme n'en a donc pas plus qu'avant l'administration.

Sous le régime dotal, le mari reste (article 1549) administrateur des biens propres et dotaux à la femme, qui ne saurait plus qu'auparavant avoir le droit de les administrer.

Le nouvel article 215, malgré la généralité de ses termes, ne donne donc à la femme mariée qu'une légère apparence : dans la plupart des cas, elle sera aussi sujette qu'auparavant à raison de l'administration de ses biens.

(1) Spes, édit., 1929.

L'article 213, qui lui interdisait d'aliéner et d'hypothéquer ses immeubles, a été abrogé; on pourrait en conclure que cette faculté lui est restituée.

C'est encore une apparence; elle ne peut ni aliéner ni hypothéquer ses immeubles, dont les revenus lui échappent pendant la durée du mariage; tout au plus pourrait-elle consentir une aliénation de la nue-propriété; mais elle ne trouvera vraisemblablement ni acquéreur ni créancier, sauf en matière d'usure.

Conclusion : l'article 215 a donné à la femme un pouvoir fort peu étendu et beaucoup plus dangereux qu'utile. — R. DALIDOU.

§

Le théâtre du Luxembourg et Brioché (1). — La première série du *Paris à la fourchette* d'Hector Hogier (Paris, P. Sevin et E. Rey, 1903, in-12), fournit un heureux complément à l'écho si intéressant consacré par M. André Desarthis à ce « Bobino », un des souvenirs de sa vie d'étudiant que, dans sa vieillesse, aimait à évoquer mon père.

Au Théâtre du Luxembourg, depuis longtemps disparu, ou plus exactement transformé, rue de la Gaîté, en « Folies-Bobino », avaient survécu ses dépendances, que j'ai encore connues, car beaucoup plus tard seulement elles disparurent.

Je transcris :

FEU BOBINO!

On vient de jeter bas, à l'angle des rues Madame et de Fleurus, une bizarre construction, massive et écrasée, dont les toits mansardés et couverts de tuiles dignes d'un autre âge jetaient une note archaïque dans ce coin de Paris qui, lui aussi, se modernise chaque jour davantage. C'est là que s'étendaient jadis les « dépendances » — entrée des artistes, magasins de décors et accessoires — du légendaire théâtre Bobino qui fit la joie de nos grands-pères et ne perdit sa vogue que lorsqu'il changea prétentieusement son titre populaire en celui de théâtre du Luxembourg et éleva de un franc cinquante à deux francs le prix de ses avant-scènes.

Bobino, démoli depuis longtemps pour faire place aux locaux occupés aujourd'hui par le Cercle catholique, se rappelait au souvenir du passant distrait par une curieuse enseigne accrochée au-dessus de la porte de la maison qui nous occupe. C'était une toile naïvement brossée, mais représentant très exactement l'ancien petit théâtre aux tréteaux ombragés de grands arbres... La toile a disparu avec le reste. On ne sait ce qu'elle a pu devenir. Nous la retrouverons peut-être comme toile de fond... à Guignol.

Ces derniers vestiges de Bobino — car ce sont là des notes journalistiques publiées au jour le jour avant d'être réunies en volumes — auraient donc disparu postérieurement à 1900. — P. DY.

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er février 1938 (CCLXXXI, 660-661).

§

Le Sosie de Balzac. — A ce même *Paris à la fourchette*, j'emprunte cet écho qui, rétrospectivement, retrouve aujourd'hui toute son actualité :

> Puisque nous venons de parler de Tours, une petite anecdote peu connue. Lorsque le soin d'immortaliser les traits de Balzac fut confié au sculpteur Rodin, celui-ci se pénétra bien certainement du portrait qu'en avait tracé Lamartine dans l'un de ses *Entretiens* : « Grosse tête, cheveux épars comme une crinière, lèvres épaisses, œil doux mais de flamme... »
>
> Mais cela ne lui suffit pas. Pour s'imprégner de l'air ambiant, Rodin se rendit à Tours où il savait devoir rencontrer le sosie, en chair et en os, de son héros en la personne d'un simple conducteur d'omnibus qui, entre deux voyages, se laissa consciencieusement *interviewer* par le maître sculpteur!
>
> Depuis, le brave homme est retourné modestement à son omnibus et à ses « correspondances », sans se douter qu'il aura — peut-être un jour — sa statue quelque part!

Ce jour ne tardera plus guère maintenant. Mais pour être véridique et prêter à cette anecdote un cachet d'authenticité, il convient d'ajouter que les omnibus de Tours étaient des tramways. — P. DY.

§

Jules Renard au Palais-Royal. — Voici Jules Renard revenu au théâtre du Palais-Royal où il avait déjà obtenu d'enviables succès avec *Un tailleur pour dames* et *Un habit par la fenêtre*. Jules Renard? Mais oui, Jules Renard, si ce n'était pas lui, ni son père ou son oncle, ou son frère, ou son cousin, c'était son homonyme. Mais ce n'est pas ce Jules Renard que M. Roger Ferdinand, qui descend de lui, cependant, par Bisson, Valabrègue, Feydeau, Mouézy-Eon et MM. Yves Mirande et Pierre Véber, a mis en cause au théâtre du Palais-Royal et dans *Je veux être star*, pièce en 3 actes du genre dit « désopilant ». Ce Jules Renard, qui ne fut pas maire ni écrivain, mais banquier à Versailles avant de s'établir, le rusé renard, vaudevilliste à Paris, est enterré, sans avoir été empaillé, et définitivement oublié. C'est l'autre Jules Renard, le seul, le vrai, le nôtre, le père de *Poil de Carotte*, que M. Roger Ferdinand met en cause, sinon en scène, et qui n'eût pas manqué de manifester, par quelque sourire pincé, sa surprise de se voir embarquer dans cette galère. M. Polti n'en eût pas été moins surpris, n'ayant jamais imaginé qu'une œuvre littéraire pût servir de situation dramatique. C'est ainsi pourtant, le « 6e art » nous ayant habitués à bien d'autres prodiges, comme de « rendre en quelques semaines célèbres dans l'univers entier des gens qui n'étaient jusque-là connus que de leurs concierges. » Telle, par exemple, l'héroïne de M. Roger Ferdinand, Mlle Vera Martin, « poule de luxe » entretenue par un M. Robineau, de Caen, fort agréable-

ment incarnée par la brune Mlle Jenny Burnay, qui était dans le même cas, je veux dire aussi inconnue que Mlle Martin avant que M. Quinson l'eût dénichée je ne sais où, mais que la création qu'elle vient de faire au *Théâtre du Palais-Royal* et qui en a fait une étoile du vaudeville éclipsant par son éclat, son entrain et sa drôlerie Mlle Christiane Delyne, la blonde (oxygénée) vedette de l'endroit, pourrait bien s'imposer comme « star » aux *producers* de films « comiques » français. Les choses, dans la vie, s'arrangent parfois comme dans les vaudevilles. S'il en était ainsi pour elle, Mlle Jenny Burnay devra une fière chandelle, et même un cierge, à Jules Renard, de qui le nom et le roman, qui passe pour son chef-d'œuvre, sert, en vertu du classique quiproquo, de pivot aux 3 actes de M. Roger Ferdinand. Je laisse à M. Lièvre le soin de vous expliquer, délaissant, une fois n'est pas coutume, les anciens pour les modernes, — par suite de quelle confusion certain Renard, auteur d'un scenario parfaitement idiot intitulé les *Millions de la Joconde*, fut pris non par une « poule » mais par d'autres renards, cosmopolites et ignares, un allemand, un anglais, un roumain et un... caraïbe, pour l'auteur de *Poil de Carotte* et comment celui-ci, figuré par une femme de 40 ans, — Mlle Jenny Burnay, qui ne les paraît pas, ou plutôt Mlle Vera Martin, — laquelle chantait :

J'ai dix ans, j'ai dix ans
Quand on les a
C'est pour longtemps,

— la propre fille, qui en a tout juste vingt, de cette aimable et facile personne lui servant, dans le film, de mère, — se trouve mêlé à des aventures qui paraîtraient extraordinaires partout ailleurs que sur l'écran, lequel, comme le papier, dont se plaint M. Charles Maurras, souffre tout, lui aussi : les spectateurs qu'on a accoutumé à en voir d'autres, y voient sans s'émouvoir le célèbre rejeton de M. et Mme Lepic cueillir au premier plan des pommes sur un dattier! Sur les mérites de cette satire des mœurs du cinéma « français », je ne saurais me prononcer sans empiéter sur le domaine de M. Lièvre. Le vaudeville de M. Roger Ferdinand, qui sera sans doute projeté à l'écran, ne devant peut-être jamais être publié, il m'a paru utile de consigner dans cette petite note le rôle qu'il y fait jouer à Jules Renard. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Et je ne compte pas les légumes : douze poires, quatre abricots dans les bonnes années, des épinards tant qu'on en veut si on les aime et quarante mille groseilles. — *Mercure de France*, 1er mai, p. 640.

Charles Boyer joue bien, mais Marlène est affublée de robes idiotes. N'a-t-elle pas des jambes de sirène? Alors, pourquoi ne portait-elle pas short et pull-over? — *Le Journal*, 8 avril.

Le chanoine Mugnier a célébré hier matin, pour la trente et unième fois, en la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, rue Méchain, l'anniversaire de la mort du grand écrivain catholique J.-K. Huysmans, son ami, mais non pas comme on le répète encore l'auteur de sa conversion. — *Paris-Midi*, 25 mai.

Paris, en dix jours, a célébré 596 mariages et 1162 naissances. Enfin, une victoire : les garçons — pour une fois — sont plus nombreux que les filles, ce qui est assez rare pour être noté : 442 garçons contre 427 filles. — *Paris-Soir*, 5 avril.

Vienne, 10 avril. — Le docteur Burckel a proclamé le résultat du plébiscite. Nombre de votants : 4.284.795. Nombre de *oui :* 4.372.884. — *Le Populaire*, 11 avril.

En présence d'une très nombreuse et très brillante assistance a été célébré hier en l'Eglise Saint-Germain-des-Prés le mariage de Mlle Janine Auriol, fille de M. Henri Auriol, avocat à la Cour, ancien député, avec M. Jean-Louis Tixier-Vignancourt, avocat à la Cour, député, fille de M. Louis Texier. — *Le Jour*, 21 janvier — A midi, en l'Eglise Saint-Germain-des-Prés a été béni le mariage de Mlle Janine Auriol, fille de l'ancien sénateur et fille de l'ancien député, avec M. J.L. Tixier-Vignancourt. — *La Presse du Sud-Ouest*, 20 janvier.

L'Isère déborde en amont de Vichy [Titre d'un article]. — *Lyon Républicain*, 2 juin.

Jeune femme, 34 ans, bien, sans relations, cherche Monsieur convenable et désintér., même en vue mariage. — *Le Petit Havre*, 13 avril.

Nous croyons plutôt à un acte de gaminerie, accompli par un homme qui subit le retour d'âge, sans en avoir été autorisé par le groupe dont il fait partie. — *L'Etrille* (Soissons), 8 mai.

COQUILLE.

Les Etats-Unis construisent trois cuirassiers de 45.000 tonnes [Titre d'article]. — *L'Eclaireur de l'Est*, 6 avril.

MASTIC.

Une motion de sympathie a été adressée à M. Edouard Daladier. Nos sincères condoléances aux familles en deuil. — *L'Echo d'Alger*, 14 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

ZADIG, comédie musicale en quatre actes et cinq tableaux, par A. Ferdinand Herold, musique de Jean Dupérier. Un volume in-16 jésus, rogné. Prix : 7 fr. 50.

HISTOIRE DU MARIAGE. *IV. Cérémonies nuptiales. Les rites du mariage.* Par Edward Westermarck. Traduit de l'anglais par Arnold van Gennep. Un volume in-16 carré. Prix : 24 francs.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.